11e ANNEE

10 JUIN 1939

La Vie Intellectuelle



LES EDITIONS DU CERF

29, boulevard La-Tour-Maubourg,

PARIS-VIIe

Sommaire

10 JUIN 1939

T. LXIV — N° 2 10 JUIN 1939

La Vie Intellectuelle

REVUE BIMENSUELLE

« FRÈRES SÉPARÉS »

M.-J. CONGAR, O. P. *Frères séparés.*

Présentation de la section.

L. BOUYER. *Une grande figure du luthéranisme français : Le pasteur Louis Meyer.*

On a écrit de Wesley que, dans l'Église, il aurait été un grand saint. Le pasteur Louis Meyer eût été un prêtre éminent, et sans doute un religieux magnifiquement apostolique... C'est un mystère que chaque destinée. Au surplus, comme aimait à le dire M. Portal, « Dieu écrit droit avec des lignes courbes ».

C. F. WILGRESS. *Edward King, évêque de Lincoln (1885-1910).*

Chanoine anglican, neveu et ancien chapelain de Bishop King, qui était plus qualifié que l'auteur pour nous donner un portrait authentique de cet homme typiquement anglais et anglican, dont le souvenir est encore vivant à Lincoln ?

E. BERGGRAV. *Vies chrétiennes parmi les protestants de Norvège.*

Quelques pages traduites du livre des visites pastorales d'un évêque luthérien de Norvège La fraîcheur d'âmes régénérées dans le Christ s'en exhale, avec le charme et la simplicité du Pays des neiges.

FRÈRES
SÉPARÉS

On a réuni, dans la présente section de la Revue, faits *de vie chrétienne particulièrement élevée pris sein de communautés dissidentes : et tout d'abord communautés issues de la Réforme. Ces faits ont volontairement choisis dans un monde très proche nôtre par le temps et par les conditions de vie; prés tés, autant que possible, par quelqu'un de proche et semblable aux grandes âmes dont il est question, ils une valeur de témoignage aussi* tel quel *que possi Plutôt, en effet, que de formuler des considérations th riques sur les possibilités de vie chrétienne au sein communautés dissidentes, on a préféré en présenter cas concrets. Chacun pourra les apprécier et envisa les problemes que ces faits peuvent poser. Nous fer seulement, très brièvement, quatre remarques d'int général :*

1. — *L'Église catholique a toujours reconnu qu'il p vait y avoir et qu'il y avait sans aucun doute d'authe ques âmes chrétiennes et même de saintes âmes dans communautés chrétiennes séparées d'elle. Quelle qu été, peut-être, la pensée personnelle et isolée de tel ou catholique, jamais l'Église elle-même n'a interprété nattaquable principe « Hors de l'Église point de salu en ce sens qu'il n'y aurait ni salut ni sainteté en deh des frontières que trace l'unité visible de la communa catholique. Le célèbre principe signifie seulement qu cune âme n'est sauvée hors de l'action de l'Église*

ésus-Christ et sans appartenir, au moins d'une manière achée, à cette Église.

2. — *L'existence de nombreuses âmes vivant d'une ie réellement chrétienne au sein des communautés sépa-ées de nous donne tout son sens à l'expression, classi-ue dans le vocabulaire catholique, de « frères séparés ». ;ette expression est vraie, une première fois, en ce sens ue les chrétiens dissidents sont tels par leur apparte-ance à une communauté qui s'est séparée de l'Église atholique; ainsi ont-ils finalement pour mère celle qui st encore la nôtre et méritent-ils, à ce titre, le nom de rères séparés; mais, en ce sens-là, l'accent se porte sur 'adjectif plutôt que sur le substantif. Cependant, l'ex-ression est vraie en un second sens pour les chrétiens, ombreux sans doute dans les communautés dissiden-es, qui, étant moralement de bonne foi, ne sont pas* ersonnellement *hérétiques ou schismatiques et, s'ils bservent par ailleurs la loi de Dieu, vivent dans l'amitié t la grâce de Jésus-Christ. En ce cas, notre fraternité 'est plus seulement celle d'une souche qui nous est his-priquement commune au-delà de nos séparations, mais elle d'une vie intérieure qui nous est actuellement com-iune dans le Christ. Dans ce sens-là, bien que l'adjectif emeure, hélas! vrai, le substantif représente une réalité 'une vérité intensément littérale et autrement profonde ue dans le premier sens. C'est à ce point de vue, justi-é par les articles qui suivent, qu'obéit typographique-ient le titre de cette introduction.*

3. — *Il est tout à fait notable que la vie chrétienne des mes qui nous sont présentées ici apparaît comme se éveloppant essentiellement* dans l'Église. *Expliquons-ous. Ces âmes sont dans une forme de christianisme lus ou moins erronée et dissidente par rapport à l'É-lise. Mais il est extrêmement notable que : 1° leur vie irétienne est étroitement adhérente et intérieure à ce ui est, pour elles, l'Église, et que loin d'apparaître omme tendant à s'affranchir de la réalité ecclésiastique, le en dépend dans sa substance vivante la plus pro-*

fonde et la plus haute. Le texte tiré d'un discours Bishop King à la conférence de Lambeth est, à égard, étonnamment précis et lumineux. Ces âmes sc des âmes qui ont gardé ou retrouvé l'Église. — 2° L glise que ces âmes ont gardée ou retrouvée est telle joue, pour elles, ce rôle non par les éléments qui la d férencient de nous et l'opposent à nous, mais par le c où elle se rapproche le plus de l'Église catholique, q cette proximité ou cette ressemblance ait été conserv ou qu'elle ait été retrouvée. Chose dont il serait aisé fournir une explication doctrinale en théologie cath que : il y a vie chrétienne et sainteté, dans les comm nautés dissidentes, par l'Église — qui est unique —; par les Églises dissidentes elles-mêmes pour auto qu'elles ont gardé en soi quelque réalité de l'Église, l' ou l'autre des éléments — et parfois presque tous éléments : ainsi les Églises orientales — qui constitue l'Église du Christ.

4. — *Une chose nous apparaît encore, dans ces réci dont nous avons fait par ailleurs bien des fois l'ex rience : la vie chrétienne se renouvelle d'abord, et rapproche de sa vérité, moins par la voie des recherc théoriques que par celle des besoins du ministère et service des âmes. Barth lui-même raconte qu'il n'en venu à la théologie dialectique que pour s'être posé ce question : « Qu'est-ce que je vais, comme pasteur, p cher à mes chrétiens le dimanche ? » Ceci, qui se véri bien que dans d'autres conditions, en notre propre Égli nous apparaît comme la loi dans les chrétientés sépar de nous. Et cela se comprend très bien. De mauvais d teurs ont bien pu introduire des doctrines erronées da ces communautés. Mais les âmes ne vivent pas d'erre Quand une âme, matériellement dans la dissidence, ch che en vérité le Christ et, par là, reçoit sa grâce, il n' pas, pour elle, dans le fond, d'autre ligne de vie et croissance dans le Christ que celle de la vérité unique, du moins celle qui va le plus dans le sens de la vérit étant bien entendu que la vérité, lorsqu'elle se réal*

ins la vie, comporte bien des variétés légitimes. C'est ourquoi tout homme qui, dépassant une attitude doctriiire systématique, recherche loyalement et sérieusement chemin de la vie des âmes, ou même simplement le iemin de la vie pour l'humanité, se rapproche réelleent de l'Église catholique et retrouve, au dehors d'elle, ?s gestes qui sont en réalité les siens.

Nous avons toujours éprouvé qu'une entente était ?aucoup plus facile avec des praticiens des âmes, des ommes principalement soucieux de la vie des âmes, qu'a?c des hommes plus doctrinaires, chez qui le système nait en échec la poussée, cependant encore réelle, de la e. Ceci dit, bien évidemment, sans la moindre dépréation de la doctrine ni le moindre penchant pour le agmatisme; mais seulement en ce sens que, opposés à ous par les dogmes de leur confession, nos frères sépas se rapprochent, même doctrinalement, beaucoup de ous lorsqu'ils repensent le christianisme non à partir de ur système, mais à partir de leur vie et des besoins els de leurs âmes. Et sans doute y a-t-il lieu de tenir mpte de cette constatation en matière d'unionisme atique.

Mais assez de remarques : laissons maintenant la pale aux faits.

M.-J. Congar, O. P.

Une grande figure du luthéranisme françai
le pasteur Louis Meyer

L'Église luthérienne de France fêtait récemment l centenaire de l'installation dans la paroisse des Billett du pasteur Louis Meyer. Peu de figures, dans l'histoir du protestantisme au siècle dernier, ont autant de reli que la sienne.

Comme prédicateur, comme directeur spirituel, comm fondateur et animateur d'œuvres multiples, et en to cela comme homme d'Église et comme chrétien, Lou Meyer a laissé dans le protestantisme français, en part culier dans sa famille spirituelle, un souvenir auquel o ne peut comparer que celui d'Adolphe Monod, son am dans sa propre confession. Ces deux noms, Adolphe Mo nod et Louis Meyer, sont vraiment les symboles d christianisme « évangélique » de France au XIXe siècl l'un sous sa forme réformée (calviniste), l'autre sous s forme luthérienne.

En étudiant la vie et surtout l'âme de Louis Meyer, o est amené à embrasser du point de vue le mieux choi tous les problèmes spirituels de son Église, à en invent rier tous les éléments les plus caractéristiques et à e discerner le développement et les tendances profonde C'est à cette fin que nous voudrions l'étudier.

I. — La jeunesse de Louis Meyer

Louis Meyer, né le 1er janvier 1809 à Montbéliard, e plein pays protestant par conséquent, était le second fi d'un ancien avocat des ducs de Montbéliard, entré da

commerce à la Révolution, Georges-Frédéric Meyer,
de la fille d'un conseiller de ces mêmes seigneurs,
anchette Duvernoy. Ses parents étaient pieux, le carac-
re de sa mère allait jusqu'à l'austérité; mais leur reli-
on, comme celle de presque tout le pays alentour, n'é-
it guère autre chose qu'un moralisme non sans gran-
eur, mais sans mysticisme comme sans foi précise : on
ait à l'époque où le protestantisme presque tout entier
ır le continent, à l'exception de quelques survivants du
étisme, se faisait gloire d'un parfait accord avec la
philosophie des lumières ». Le jeune Louis, cependant,
distingua bientôt par une séduisante union de dou-
ur, d'affectivité extrême et de gaieté vive et sponta-
e, à quoi se joignait un esprit très clair et avide de
nnaissances. De bonne heure, il choisit le ministère
storal, comme une carrière élevée de professeur de
rtu plutôt que comme un « ministère » à proprement
rler. Cependant, dès lors, l'influence d'une religiosité
ıs précise se faisait sentir discrètement sur lui, par le
yen d'un oncle par alliance, le pasteur Goguel, de
int-Maurice. C'est ainsi que la cérémonie de sa confir-
ıtion, dans l'église de son oncle, laissa à Louis Meyer
profond souvenir : il y sentit l'appel à une consécra-
n entière à la volonté de Dieu. Peu après, âgé de qua-
ze ans et demi, il partait pour Strasbourg afin d'y
treprendre ses études. La Faculté de théologie de
asbourg, comme l'Église d'Alsace, était une réunion
ıommes distingués dont les opinions religieuses flot-
ent entre le franc rationalisme et une ferveur rous-
uiste où la littérature de l'époque avait sans doute
s de part que l'Écriture. Quelques-uns d'entre eux,
endant, représentaient encore le piétisme « ortho-
xe » mais anti-ecclésiastique de Spener. Le malheur
it que des ridicules divers les privaient de toute in-
ence sur les étudiants. La vie de ces derniers était
ez peu édifiante, mais Louis Meyer et ses deux cou-
s, Charles et Louis Goguel, surent résister aux entraî-
nents et mener une existence au moins digne. Ce n'est

pas à dire qu'elle fût bien sévère, les distractions mo daines y tenaient une large place, et Meyer, auquel se dons naturels avaient valu tout de suite de petits succ de société, ne se faisait pas faute d'en jouir. Il trava lait pourtant; sa vie universitaire l'amena même à sub diverses influences bienfaisantes, mais elles ne rayo naient pas de la Faculté de théologie. L'une, et ce mérite qu'on le souligne, était celle de Bautain, alo professeur de philosophie à la Faculté des lettres, où i s'attachait à fixer les bornes de la raison et sut peut-êt imprimer dans l'esprit du jeune étudiant un premier sen timent de l'importance de la révélation. L'autre éta celle d'un protestant, Charles Cuvier, professeur d'his toire à la même Faculté, et qui, lui-même arrivé à de convictions chrétiennes, se préoccupait beaucoup de étudiants en théologie. En 1824, il mena Meyer che Oberlin, qui lui donna sa bénédiction. Il organisa d petites réunions où on lisait et méditait l'Écriture e qui furent pour le jeune homme ce qu'avaient été le entretiens de son oncle à Saint-Maurice.

Louis Meyer était d'ailleurs travaillé intérieuremen par un besoin de perfection, lequel, manifesté si tôt e dans des circonstances si peu favorables, se gardera e s'approfondira jusqu'à ses derniers jours. L'idéal e était encore bien incertain : Franklin, pour l'heure était sa grande source d'inspirations. Suivant ses con seils, il se faisait des plans de travail minutieux, il pla çait sous ses regards un écriteau portant ces mots : *Cu bonum?* mais il se désolait du peu de résultats de se efforts après une vie studieuse, triomphant de la dissipa tion d'esprit pour se consacrer au Vrai et au Bien. De tentations de désespoir, aggravées par sa sensibilité tou jours aussi intense, le prenaient parfois. Ses étude finies, se jugeant trop jeune pour entrer dans le minis tère, il passa plusieurs années (de 1829 à 1833) à ensei gner dans différents établissements, à Leuzbourg, e Suisse, puis à Leipzig. Il travailla avec ardeur et déve loppa considérablement ses connaissances pendant ce

nnées. A Leipzig, il se passionna pour l'art (particulièement la musique) et la littérature, tout en prenant le nême plaisir qu'il avait goûté à Strasbourg dans une vie nondaine, d'ailleurs irréprochable. Il voyagea à différentes reprises, s'intéressant surtout à la nature, partiulièrement la montagne, et aux souvenirs d'histoire et 'art que les villes allemandes lui offraient en grand ombre. Mais son inquiétude intime ne faisait que croîre. Il jugeait très lucidement sa perpétuelle dispersion ntérieure et reconnaissait qu'eût-il fait effort pour l'arêter, il n'aurait trouvé que le vide en lui-même. Il s'en uvrait dans ses lettres à M. Cuvier, et celui-ci lui réondait en s'efforçant de tourner ses pensées vers la personne de Jésus-Christ; mais Louis Meyer restera encore ssez longtemps sans parvenir à voir en Lui autre chose u'un maître sublime. Toutefois un changement matériel ans son existence allait bientôt avoir pour conséquence nprévue de transformer sa vie du tout au tout.

En 1833, il accepta d'accompagner à Paris comme récepteur deux jeunes Alsaciens dont on lui donnait les udes à diriger. Il prit pension avec eux chez le vieux asteur Monod, père d'Adolphe Monod. Plusieurs memres de sa nombreuse famille qui vivaient avec lui, en articulier son fils aîné Frédéric, étaient parmi les partins les plus ardents du « Réveil » qui commençait à étendre à l'intérieur du protestantisme français. Le Réveil », on le sait, était un mouvement d'origine nglo-saxonne, né du méthodisme wesleyen, et qui cheraait à ranimer les Églises de la Réforme, bien engoures alors, par une prédication de la conversion. Les ommes du « Réveil » s'efforçaient de faire naître dans s âmes une conscience très sensible du péché personel, à laquelle devait s'adresser l'annonce du salut grait par le sang de Jésus-Christ. Étaient jugés convertis ux qui, ayant senti leur péché, passaient ensuite par xpérience du salut, c'est-à-dire parvenaient à la conction personnelle d'être sauvés gratuitement par Jés-Christ crucifié.

Cet exposé, si bref soit-il, permet de dégager les ca
ractéristiques essentielles de ce mouvement. Il consti
tuait un retour à la doctrine des réformateurs sur le sal
par la foi, spécialement sous la forme mystique qu'el
avait eue chez Luther. Cependant, le côté affectif, sen
sible, de cette « foi » s'y trouvait tellement souligné q
bien d'autres aspects, guère moins essentiels à la Ré
forme primitive, étaient nettement rejetés dans l'ombre

D'autre part, bien que ce mouvement n'eût rien de
théologique et, en dépit d'efforts infructueux, ne parvin
jamais à édifier une théologie, cette notion du salut pa
la foi avait comme présupposés nécessaires la croyance
à deux des dogmes chrétiens fondamentaux que l
XVIIIe siècle avait complètement rejetés : l'expiation
par la croix et, son fondement indispensable, la divinit
de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Cela seul suffirait à expliquer que tant d'hommes aien
été gagnés par le « Réveil » et conduits ensuite à tou
autre chose : le « Réveil » les attirait par une vie spiri
tuelle dont la chaleur contrastait singulièrement avec la
froideur ambiante; une fois conquis, ils sentaient les pé
rils et la part d'artifice inévitables dans un appel auss
constant à l'émotion surexcitée, alors ils s'en détachaien
insensiblement; mais le « Réveil » leur avait donné la fo
dans les deux dogmes centraux de l'Évangile et le res-
pect de la révélation qui nous les fait connaître; ces tré-
sors que lui-même exploitait peu, il les leur avait fai
redécouvrir et bientôt ils y puisaient directement, sans
plus guère emprunter le chemin qui les y avait conduits.
Telle devait être, pour ne parler que du protestantisme
de langue française, la voie suivie, avec bien des nuances
diverses, par un Vinet, un Adolphe Monod ou un Louis
Meyer, comme nous allons le voir.

A cela il faut ajouter un trait essentiel, éminemment wesleyen, du « Réveil », dont on peut dire qu'il introduisait dans le protestantisme un élément presque complètement nouveau, à ce point même qu'on peut se demander s'il n'allait pas à supprimer l'une des sépara-

ons les plus graves qui se fussent produites entre la éforme et le catholicisme. Nous avons parlé d'un re- our au « salut par la foi »; en fait, il s'agissait de « con- ersion ». La « conversion » commençait bien par ce u'on en venait à croire avec larmes à *son* salut, mais le eul terme de « conversion » par lequel spontanément on ésignait cette expérience suffit à montrer que, consciem- ent ou non, née de ce fait, elle ne s'y réduisait pas. ui dit « conversion » dit « vie nouvelle », et c'était bien l'avis de Wesley et de ses successeurs. Certains extré- istes allèrent même jusqu'à croire qu'une véritable im- eccabilité devait être la suite nécessaire de toute con- ersion. Sans tomber dans cette nouvelle outrance, tous s hommes du « Réveil » se trouvaient d'accord pour oire que la vie du « converti » devait être changée de nd en comble. On se disait « sauvé par la foi », mais tte « foi » ne rendait aucunement les œuvres inutiles, oire nuisibles, suivant la pensée de Luther (dont ce est là d'ailleurs qu'un des pôles) : tout au contraire, la anifestation nécessaire de la vraie « foi » apparaissait non dans les « œuvres » (on ne cessait pas de se défier ce mot tant pourchassé), au moins dans une vie réel- nent sanctifiée.

Les hommes du « Réveil » reprendront bien le *semper ccator, semper justus* de Luther, mais ils y mettront contenu tout nouveau, qui revient à réintroduire ce e Luther par là avait voulu précisément exclure. On emploiera plus cette formule en ce sens que l'homme i se sait sauvé par le Christ reste exactement ce qu'il ait, mais au lieu d'en être découragé ne s'en soucie us, joyeusement persuadé que Dieu le recevra tel quel, isque Jésus a satisfait à sa place ! On la prend au con- aire en ce sens d'une vie marchant de progrès en pro- ès, malgré les défaites qui peuvent jalonner son sen- r, assurée qu'elle est, en dépit de toutes ses rechutes, retrouver constamment le pardon qui la relèvera et la nettra sur la voie montante; sans doute, le sommet s'y atteint pas ici-bas, mais vers lui pourtant on

s'avance. Dès lors, et en dépit de toutes les préventio
persistantes, en dépit du vocabulaire même d'où le m
de « mérite » (auquel on lie invinciblement un sens pé
gien ou semi-pélagien) continue à être banni, com
celui d' « œuvres », ou celui d' « ascèse », la vie spi
tuelle protestante se retrouvera inconsciemment sur
voie de la spiritualité antique et médiévale. Loin de re
ter le pouvoir de transformation des énergies humain
qu'a la grâce, elle ne mettra pas moins d'ardeur à l'exa
ter que les auteurs spirituels catholiques. Lors mêm
qu'elle les combattra, sous la terminologie formée cont
leurs thèses et qu'on garde sans s'apercevoir que so
contenu a changé, ce sont ces thèses elles-mêmes que
moindre critique met en lumière. Si nous avons tellemen
insisté sur ce point, c'est qu'il devait avoir une impo
tance capitale dans le cas de Louis Meyer.

Il ne fut pas gagné, il faut le dire, par le revivalism
de la famille Monod. Mais le sérieux très grand que
revivalisme avait communiqué à tous ses membres
même ceux que le « méthodisme » n'avait pas plus con
quis que lui, le piqua d'émulation. A un ami, il écr
alors :

> Combien m'a fait rougir de moi-même un des fils Monod, lor
> que je l'ai vu, lui avocat, mille fois plus zélé, mille fois plu
> actif pour la religion que moi, ministre du Christ, qui du moi
> ai osé prendre ce titre !

Cependant le « Réveil » ne le saisissait toujours pa
sa bonne volonté pourtant était évidente, il suivait ass
dûment les réunions auxquelles le conviaient ses am
Monod : « Il est rationaliste, disait-on de lui, mais
n'est pas loin du royaume des cieux. » Qu'y avait-il don
qui le repoussât ? Deux choses, d'ailleurs liées l'une
l'autre. La première était d'ordre dogmatique : les réfu
tations rationalistes des dogmes centraux de la divini
du Christ et de son expiation lui semblaient non pa
vaincues, mais simplement évitées par les revivalistes.

e voyait pas encore d'autre moyen d'y échapper que ette fuite dans une exaltation émotionnelle à laquelle il e croyait pas, en conscience, pouvoir s'abandonner. ar, et là était le second point, il ne pouvait, malgré ses forts, réaliser cette expérience, aplanissant tout, de la onversion telle que le « Réveil » l'entendait. En fait, il e la réaliserait jamais : jamais il n'y aurait dans sa vie 'heure catastrophique où la conviction du salut s'établît n lui brusquement. Ce n'était pas qu'il manquât de sen- bilité : nous l'avons dit, au contraire, il avait toujours u et il aurait toujours une richesse affective, voire une notivité très grandes. Mais son esprit lucide l'empê- hait de se laisser vaincre par un enthousiasme commu- catif dont les motifs ne se seraient pas imposés à sa ensée autant qu'à son cœur.

Il se mettait à une étude très respectueuse et très tentive de l'Écriture, il y unissait ses élèves, et bien- ot d'autres se joindraient à eux. Mais les notes de ces udes contenaient des phrases bien significatives, comme elle-ci (4 décembre 1833) :

... Nous avons combattu, comme de coutume, les méthodistes, n citant de petites contradictions qui se trouvent dans les évan- les, ensuite par la saine raison qu'ils nient...

Cependant aussi cette lecture de l'Écriture l'amenait à e naïves découvertes qui montrent assez combien il la nnaissait superficiellement jusque-là :

Je commence à soupçonner, écrit-il lui-même, qu'il y a là, dans int Jean et dans les Épîtres, en particulier, maint passage qu'il t peut-être difficile d'accorder avec la non-croyance en la divi- té, en la mort expiatoire et le salut par la foi.

Un autre passage d'une de ses lettres traduit, avec tte clairvoyance qui le distingue, son état spirituel à moment :

Frédéric Monod, ceux de ses frères ou de ses amis qui sont mé- odistes ne m'ont pas converti à leur secte (cela n'est point dans

mon caractère), mais ce n'a pas été en vain que je les ai priant ensemble, lisant ensemble l'Écriture, agissant, fondan œuvres de charité, etc. Cette impulsion et surtout celle de charge d'âme qui m'est confiée m'ont changé en plus d'un po Le Seigneur veuille que ce soit pour opérer une régénération co plète en moi. Je prie assez régulièrement, et quelquefois a bénédiction; je lis d'une manière suivie l'Écriture, et l'exp tant bien que mal, tous les soirs qu'il n'y a pas d'empêchem à mes élèves. Mes conversations ont commencé pour eux, ce époque d'examen et de doute par où nous avons passé; je tâ de prier Dieu, avec abnégation et avec foi, qu'il vienne à l secours et au mien. Ce qui m'afflige, outre ma misère mo c'est mon doute sur plus d'un point, tel que la personne Jésus-Christ.

On le voit, les revivalistes avaient pu l'amener à poser certaines questions capitales, mais ce n'était p par leur moyen qu'il y trouverait la réponse. Une c constance qu'on peut dire providentielle devait l'y co duire. Le vieux pasteur Monod, étant lui-même empêc de le faire, l'avait prié de visiter deux pauvres ge accablés de malheurs. Il s'y mit, non sans appréhe sions. D'abord ce fut seulement un secours matériel qu apporta à ses protégés dont il nous a gardé le nom, M. Mme Cantor. Puis il tenta, sans guère de succès, d'a porter un soulagement à leur misère morale par d paroles pieuses. Alors l'idée lui vint de leur faire u lecture bienfaisante. Il jeta son dévolu sur la *Professi de foi du vicaire savoyard.* Mais, l'avant relue pour trouver un passage *ad hoc,* il dut s'avouer qu'en pr sence d'une vraie détresse il n'était rien dans ces pag dont la lecture n'eût semblé une dérision. Alors seul ment la pensée lui vint de recourir à l'Évangile. Mais s'imposa de ne rien lire à M. et Mme Cantor qu'il l'eût d'abord mûrement médité. Ainsi en arriva-t-il étudier l'Évangile avec une préoccupation véritableme neuve : ce n'était plus une sagesse supérieure qu'il cherchait par une voie dialectique, mais la guéris

'une détresse dont le sentiment s'avivait en lui d'au-
ant plus qu'il en poursuivait l'apaisement.

Dès le début de ces visites, il avait formé avec ses
lèves et quelques amis une *Société des Amis des Pau-
res* dont voici les premiers articles du règlement :

I. Les réunions commencent et finissent par une prière.

II. Elles sont consacrées à des lectures sérieuses, à l'étude de
Écriture Sainte, à des conversations chrétiennes. Les membres de
ı Société devront s'occuper de secourir le plus de malheureux
ossible, et d'amener le plus grand nombre d'âmes à la connais-
ınce et à la pratique de la vérité. Ils regarderont comme leur
remier devoir de s'exciter au bien les uns les autres par la parole
: par l'exemple.

Rien ne traduit mieux la lente évolution qui s'opéra
ans l'âme de Louis Meyer que celle qui s'inscrit dans
s procès-verbaux de ces séances qu'il inspirait. Parti
'une étude sérieuse mais singulièrement « profane »
es Écritures, on l'y sent bientôt saisi par leurs profon-
eurs que le contact permanent avec la vie meurtrie et
ouffrante l'oblige à sonder. Alors la personne du Christ
ont nous l'avons vu pressentir que c'est elle qui pose
outes les questions primordiales s'avance lentement
ers la lumière : là où il ne voyait qu'un docteur dont
autorité devait être précisée, il découvre peu à peu le
auveur qui seul peut répondre au cri de l'angoisse hu-
aine, cri qu'il vient d'entendre éveiller en son cœur
ı écho retentissant. Vers la fin de 1835, il pouvait l'ap-
eler, comme Thomas, « mon Seigneur et mon Dieu ».

Il résume ainsi un entretien de sa *Société*, vers ce
oment :

Ce n'est qu'en naissant de nouveau, en nous faisant humbles
simples comme des enfants, comme eux pleins d'obéissance à la
ix paternelle, que nous pouvons entrer dans le royaume des
eux. — Le Fils de l'homme est venu sauver *ce qui était perdu :*
role sublime qui résume toute la vie du Christ et celle de
omme; parole pleine d'encouragement pour celui qui se sent

égaré, perdu : c'est pour lui que le Christ est venu; il méri d'être abandonné, que dis-je, lui qui avait employé à mal t les biens qui lui avaient été confiés, il méritait de recevoir aut de maux qu'il avait reçu de bien; mais non : que seulemen veuille, qu'il accepte et il sera sauvé; que lorsque, au désert de vie, il entend cette voix : « Viens à moi, toi qui es fatigué chargé, je te soulagerai, et tu trouveras le repos de ton âme » suive cette voix; et s'il faut monter beaucoup, s'il faut gravir pénibles sentiers, qu'il se rappelle combien il était descendu b dans combien d'abîmes il était tombé; qu'il persévère et il s sauvé...

C'était là toute sa vie future qu'il décrivait par avan

De même que cette « conversion » n'avait eu auc caractère catastrophique, elle ne mit pas fin à ses anx tés intérieures, mais elle les transfigura. Son désir perfection n'en fut pas détendu; il en acquit, bien contraire, une ardeur nouvelle, car ce n'était plus da le noir qu'il s'exerçait, mais à la lumière du Christ.. ne cessait pas, bien au contraire, d'être insatisfait son état présent. Mais, au lieu que cette insatisfacti le portât au désespoir, elle s'enveloppait d'une indér cinable espérance. Sinon les doutes, les obscurités s'étaient pas dissipées; sa vie lui semblait toujours pl vaine, occupée du monde et oublieuse de Dieu. Dans Journal spirituel commencé en 1836, il écrit, le 15 juin

O mon Dieu, mon Dieu ! Je me fais l'effet d'un homme q roule de précipice en précipice; qui, à chaque chute, se sent u fracture de plus, se retient encore de ses mains défaillantes à rochers qui le brisent, mais en vain; et voit à chaque instant p distinctement l'inévitable abîme. Mon âme est triste jusqu'à mort.

Mais aussitôt il ajoute :

Et cependant l'espérance est encore là : dans mes plus somb heures, quand je voudrais n'être jamais né, et mourir à tout sard, un rayon me luit, une étoile au milieu de la nuit orageu

Aussitôt conquises les certitudes fondamentales, il ccepta l'exercice du ministère devant lequel il avait si ngtemps reculé : le 3 septembre 1837, il était nommé isteur de l'église luthérienne des Billettes, à Paris.

II. — Le ministère de Louis Meyer

Les luthériens n'avaient alors pas d'autre lieu de ılte, à Paris, que cette église d'un ancien couvent de ırmes, les Billettes. Relativement assez peu nombreux, nus généralement d'Alsace ou de Montbéliard, ils aient confiés à la charge de trois pasteurs, les limites leur paroisse se confondant avec celles de la capile. Louis Meyer accomplirait là une tâche véritableent harassante. Cependant, cette période des Billettes t pour lui une transition entre sa vie d'études et les tivités multiples qui allaient devenir les siennes.

Dans le cadre du vieux couvent qu'il habitait, il mena usieurs années d'une existence véritablement monale, en dépit de son travail pastoral qui s'accroissait de ır en jour. Dès 1840, il s'oblige à un minimum d'une ure de prière et d'une demi-heure de méditation de Écriture chaque jour. Sa *Société des Amis des pauvres* pris une extension tout à fait imprévisible, et c'est, r son moyen, une très vaste œuvre de direction spirielle que Louis Meyer en vient naturellement à exercer, écialement sur les jeunes gens. Mais ceux qu'il a fors lui échappent peu à peu, dispersés par l'existence, il sent naître en lui le désir de créer, au sein de l'Ése luthérienne, un véritable ordre religieux dont le ɔjet mûrit peu à peu dans son esprit. A ce moment ailleurs, sans avoir pris aucune décision irrévocable, pense rester célibataire pour se consacrer plus parfainent à l'œuvre de Dieu. Il voudrait réaliser non seunent une sorte de confrérie vouée au service des paues, au soulagement, à l'instruction des enfants, nme les *Diaconesses* allemandes, mais un ordre de

théologiens et de prédicateurs célibataires et vivant communauté. Il s'en ouvre alors à Haerter, le futur fondateur de la maison des *Diaconesses* de Strasbourg dont il a fait la connaissance et pour lequel il res... une respectueuse admiration. Celui-ci approuve en principe ce projet, et l'on peut se demander quelles transformations il aurait apportées au protestantisme français s'il avait pu aboutir.

Louis Meyer ne cessait pas d'entretenir cette idée: 1841, un pasteur de ses amis lui ayant proposé de joindre à lui, le moment lui parut arrivé de la réali... Mais il voulut d'abord consulter Haerter une derniè... fois. Il écrit à son ami :

Si Dieu me permet de faire, comme j'en ai l'envie, un pe... voyage au mois d'octobre, j'irai à Strasbourg consulter l'excelle... Haerter. C'est l'homme auquel je crois le meilleur jugeme... spirituel, et, si vous pouvez aller le voir, je vous engagerais à l... parler en confession; c'est un homme à la fois pratique et ascé... que, un chrétien vraiment converti, et comprenant parfaiteme... les besoins des institutions auxquelles nous songeons.

Il y alla, en effet. Que se passa-t-il entre Haerter ... lui? nous l'ignorons; toujours est-il que, sans abando... ner son projet d'ordre (qui ne devait jamais se réaliser... il renonça en ce qui le concernait au célibat auquel ... s'était cru destiné. Deux ans plus tard il écrivait, da... une lettre personnelle qui est le seul écho direct de s... entretien avec Haerter :

Le Seigneur m'a fait sentir que je n'étais point propre à ent... dans cette voie, que l'ardeur qui m'y poussait était de la prop... volonté et de la vaine gloire, non le zèle de la maison de Di... le désir de mourir au monde et à moi-même. J'ai pris pour ar... tre en cette lutte, qui a duré des années, un frère plus éprou... que moi, et son jugements, d'accord avec la voix intérieure, m... décidé.

Haerter dut lui conseiller de se marier aussitôt, c...

noins de deux semaines après il était fiancé à Mlle Pau-
ne Lauth, de Strasbourg.

A ce moment déjà, de nouvelles activités s'ouvraient lui, dont la principale allait étendre considérablement Église luthérienne à Paris. Ému de la détresse spiri-uelle dans laquelle se trouvaient de nombreux ouvriers u artisans d'origine allemande et protestants qui vi-aient alors dans la capitale, il commença de faire pour ux des réunions aux Billettes. De là naîtrait une grande euvre de Mission, appelée d'abord la *Mission alle-ande,* mais qui bientôt dépasserait son objet primitif deviendrait la *Mission intérieure de l'Église luthé-enne,* son plus puissant instrument d'expansion. Elle evait en effet aboutir très vite, sous l'impulsion de ouis Meyer, à ramener à l'Église un si grand nombre e protestants disséminés et jusque-là détachés de toute ratique religieuse, qu'il fallut envisager, après l'ouver-ure d'un second lieu de culte (l'église de la Rédemp-on, rue Chauchat, consacrée en 1843), la division de la aroisse des Billettes en trois circonscriptions, et celle e la Rédemption en deux autres, chacune étant pour-ue d'un pasteur. Louis Meyer choisit la circonscription plus misérable de toute la capitale, correspondant aux uartiers Saint-Marcel, Saint-Victor, Saint-Jacques et ouffetard. Ce n'était qu'un amas de taudis où la popu-tion vivait dans la promiscuité la plus dégradante, la alpropreté nauséabonde, les vices et les épidémies hevant de réduire à un état bestial les malheureux.

Le premier effort de Louis Meyer fut pour y établir, ns des conditions vraiment héroïques, une école. Cela rrespondait dans sa pensée à un plan très arrêté. En 39 déjà, il écrivait :

Il n'y a point d'Église sans école, l'école est l'Église de l'en-ice; c'est le champ où l'Église sème ce qu'elle doit recueillir jour. . . . .

Autour de ce très humble établissement, patiemment

accru, toute une œuvre s'éleva, l'*œuvre de Saint-Mc*
cel, où à un groupe scolaire se joignirent peu à peu
service d'assistance sociale et médicale, différentes ré
nions religieuses, et finalement un nouveau lieu de cu
régulier. Louis Meyer d'ailleurs se passionnait, ce q
était rare alors parmi les hommes d'Église, pour l
problèmes sociaux qu'il abordait en pleine réalité co
crète et sur lesquels il porta souvent des jugemen
qu'on peut dire aujourd'hui vraiment prophétiques. E
novembre 1849, il écrit à un ami :

Ce que vous me dites des associations ouvrières m'a viveme
intéressé. Comme vous, je suis très préoccupé des questions s
ciales qui s'y rattachent; elles sont au bout de tous les rêves q
je fais d'une œuvre chrétienne, réussissant dans le peuple
Paris. Mais je crois que vous exagérez les résultats obtenus et l
résultats à venir. Non, *là n'est pas la vie* : là est un des symp
mes de l'avenir, mais non la puissance qui peut le créer. Sa
doute, il faut voir avec joie la bonne foi, le dévouement, et
reparaître au sein de cette race française qu'on dirait exténué
mais il faut, nous le savons assez, quelque chose de tout autre
de tout autrement puissant pour régénérer les âmes et la sociét
Et c'est précisément quelque chose qu'ils ne cherchent ni ne ve
lent. Ils partent tous plus ou moins du principe panthéiste
notre temps : l'homme bon, la société mauvaise; l'homme deva
être régénéré par la société; cette régénération sociale étant le b
auquel il faut tendre par tous les moyens quelconques, etc... Voi
le grand courant de notre temps et celui qui les emporte; voi
ce qui caractérise spécialement le socialisme.

Eh bien ! c'est là ce que nous ne pouvons ni accepter,
avouer, et c'est pourquoi, ce me semble, nous devons laisser
d'autres ce nom de socialisme. Vous pourrez l'entendre à vot
manière et le prendre dans un sens chrétien : mais ce n'est ce
tainement pas ainsi que les socialistes, ni les économistes, vo
comprendront. Or, un nom est fait pour être compris. Le soci
lisme veut dire : associations ouvrières, phalange, banque du pe
ple, révolution, etc.; mais christianisme ou application du chri
tianisme, jamais. C'est précisément la tendance opposée au chri
tianisme. Cherchons donc un autre nom, un nom que l'on com
prenne et qui explique notre pensée; ou plutôt laissons les nom
et ayons la chose. Quand nous aurons cette grande chose,

roupe de chrétiens unis de foi, de vie, vivant, priant, travaillant, ouffrant en commun, et tout cela se produit par le changement u cœur et par le Saint-Esprit, quand nous l'aurons, le nom sera ientôt trouvé! Jusque-là, demandons-le et travaillons-y.

L'œuvre de Saint-Marcel, quelque caractéristique u'elle soit de l'action de Louis Meyer dans son Église, 'en était qu'un aspect. A côté de son labeur paroissial, ii-même toujours plus étendu, il organisait encore une uvre de patronage des apprentis, aboutissant entre au-es, en 1856, à la création d'une *maison ouvrière,* rue ontaine-au-Roi (plus tard rue Titon, où elle subsiste ncore). En même temps, devenu pasteur à la Rédemp-on et président du Consistoire[1] en 1857, Louis Meyer développait l'œuvre de la *Mission intérieure* qui attei-nit sous son administration une ampleur inattendue, vec les nouvelles paroisses de Bon-Secours, au fau-ourg Saint-Antoine, de Montmartre (aujourd'hui Saint-aul), Puteaux, Vaugirard et Grenelle (aujourd'hui la ésurrection et Saint-Jean), et du quartier d'Italie (la rinité). Avec le concours de M. de Bodelschwingh, la aroisse de la Villette, d'abord composée d'Allemands, était tout de suite doublée d'une paroisse française. es écoles, en même temps, se multipliaient. Toujours âce aux efforts infatigables de Louis Meyer, le consis-ire parisien créait, à Lyon et à Nice, d'autres parois-s pour les nombreux protestants de la Confession Augsbourg qui s'y trouvaient. Toutes ces œuvres de-andaient, pour vivre et prospérer, des sommes impor-ntes que Meyer réussissait à trouver par des prodiges foi et en se dépensant lui-même sans compter dans s tournées à travers l'Europe luthérienne.

Peu de temps après sa nomination de président du nsistoire, il avait reçu, sans être déchargé de cette che, celle d'inspecteur ecclésiastique (c'est-à-dire « évêque ») qui lui commettait le soin de veiller à la

1. Fonction correspondant à peu près à celle d'archidiacre.

doctrine, à la formation et à l'ordination des pasteu
On arrivait justement à l'époque où le rationalisme
l'Église d'Alsace et de Montbéliard commençait à
faire plus vigoureux pour s'opposer à l'orthod
triomphant à Paris, grâce à Louis Meyer. Ce fut a
une véritable lutte qu'il eut à soutenir pendant de
gues années, au consistoire supérieur de Strasbou
(l'autorité suprême de l'Église), contre la Faculté
théologie où l'enseignement de Colani (qui devait fi
lement quitter l'Église, quelque tolérante qu'elle fût s
le terrain dogmatique) ruinant de plus en plus ouver
ment la foi chrétienne, ramenait le clergé au ration
lisme, soit par ses cours, soit par la *Revue de Stra
bourg,* fondée avec Schérer qui allait lui-même finir da
l'irréligion déclarée.

Les dernières années de Louis Meyer, qui devait tom
ber en pleine force, seront assombries par la stérilité d
« Réveil » : pour n'avoir pas consenti à se dépasser
à rejoindre le christianisme traditionnel, comme lu
même l'avait fait, le mouvement qui avait donné ta
d'espoirs verrait bientôt son œuvre sinon anéantie a
moins rongée par une incrédulité bien plus crue enco
que celle contre laquelle il s'était dressé. Mais plus l'h
rizon était sombre au dehors, et plus l'âme de Lou
Meyer s'approchait de la paix si longtemps poursuivi
Avec les années, la souffrance, qui lui avait révélé Jésu
Christ, lui apparaissait de mieux en mieux comme
condition nécessaire de toute véritable grandeur chr
tienne. Peu de temps avant de mourir, pressentant s
propre fin que personne d'autre n'attendait, il disait
une ancienne catéchumène :

Vois-tu, il n'y a rien de bon en ce monde que la souffranc
C'est par la croix que nous nous détachons des choses visible
pour nous tourner vers l'invisible. Il faut que tout, même no
rêves de bonheur, ce qui faisait le sujet de nos espérances de joi
et de repos, nous devienne amer; alors seulement nous mûrisson
pour le ciel.

Frappé de congestion, il devait mourir après un mois finiment douloureux, atteint de paralysie et délirant, ais répétant à chaque accalmie dans ses souffrances :

Tout est paix, tout est joie! Ah! qu'on est heureux de ne pas oir attendu la fin pour se préparer!

Ou bien ce verset de l'Écriture :

« Ne crains point, car je t'ai racheté, je t'ai rappelé par ton om, tu es à moi. »

Peu avant sa dernière maladie, il avait demandé qu'à n lit de mort on lui répétât simplement le Nom de sus. Il fut exaucé, et c'est en entendant résonner ce om à son oreille qu'il s'éteignit, le vendredi 11 octobre 67 au matin.

III. — L'esprit de Louis Meyer

Le consistoire de l'Église luthérienne à Paris, qui mptait une paroisse avec deux pasteurs il y a un siè-, dirige aujourd'hui, soit directement soit par l'inter-édiaire de la *mission intérieure,* vingt-cinq paroisses sservies par vingt-trois pasteurs, assistés de sœurs aconesses et de nombreux aides laïques. Ce dévelop-ment surprenant est, sinon en tout l'œuvre de Louis eyer, au moins le fruit de son impulsion et de sa cons-nte inspiration. Il est difficile de trouver dans l'Église nt il fut le chef une seule œuvre, si minime soit-elle, 'origine de laquelle il ne se trouve pas d'une manière d'une autre. Mais surtout nul n'a apporté à cette lise des sources aussi jaillissantes, auxquelles on peut n dire que tout ce qu'elle a gardé de vivant vient core s'abreuver aujourd'hui. Il est donc éminemment tructif, pour quiconque veut connaître la physiono-

mie propre du luthéranisme français, de saisir quel ét l'esprit de cet homme sans lequel nul ne peut dire si luthéranisme aurait seulement subsisté dans le prot tantisme de langue française, jusque-là exclusivem « réformé » à de très rares exceptions près.

Nous avons vu comment des hommes du « Révei avaient été parmi les instruments de sa conversion, m nous avons vu aussi que cette conversion ne fut pas vivaliste, et le fait est que les « méthodistes » ne le connurent jamais pour un des leurs, bien qu'ils ne fisse pas difficulté à avouer que nul parmi eux peut-être convertissait autant d'âmes par sa parole.

Ce à quoi il était arrivé dans sa jeunesse, nous l'avo vu, c'était à une foi personnelle en la divinité et au s crifice expiatoire de Notre-Seigneur, s'accompagna nécessairement d'une reconnaissance des Saintes Écr tures pour la Parole de Dieu au sens strict. Cette allait lentement s'affirmer et s'enraciner, ce fut l'œuv de toute sa vie, dans un terrain qui n'avait rien de re valiste.

C'est à la tradition primitive de son Église que Lou Meyer alla puiser et surtout, on peut le dire, à ce q cette tradition protestante (pour autant qu'on puis unir ces deux mots) doit à celle de l'Église catholiq antique et médiévale. Du « Réveil », le seul éléme essentiel qu'il retint (et qui correspondait à ses plus a ciennes aspirations) est celui de la vie changée, sanc fiée effectivement par la grâce. Aucun élément ne po vait davantage le guider, dans le champ de la vieil théologie luthérienne, vers les éléments éminemme conservateurs. Ce que nous avons dit de ses tendanc monastiques suffirait à l'établir. Il ne faudrait d ailleu pas se faire de lui une image plus catholique qu'il n' tait. Il polémiqua vigoureusement contre ce qu'il tena pour des corruptions romaines, il convertit même a protestantisme nombre de catholiques (jusque-là d'ai leurs d'une piété superficielle ou indifférents). Mais l'on tient compte de la condamnation totale et définitiv

u catholicisme dans les milieux protestants de son épo-
ue où c'était, on peut le dire, un article de foi élémen-
aire, il faut reconnaître qu'il fut toujours (et de plus en
lus) d'une grande modération à cet égard.

Nous avons relevé d'ailleurs le rapprochement incon-
cient de la spiritualité protestante et du catholicisme,
û au « Réveil », lequel versa cependant dans les for-
ıules les plus anticatholiques. Il est peu d'écrivains
rotestants français chez qui on puisse en relever autant
'exemples que chez Louis Meyer. Les lignes que voici
ont particulièrement dignes d'être soulignées :

Les œuvres non seulement ne sont pas nécessaires au salut,
ıais souvent y nuisent...

Mais qu'entend-il par le mot œuvre ? la suite va nous
ıontrer que cette formule « luthérienne » prend dans sa
ouche un sens tout nouveau et que n'importe quel théo-
ogien thomiste contresignerait...

Combien souvent, ajoute-t-il aussitôt, la bienfaisance, par exem-
le, nuit à la charité! On est actif à son comité, on fait les
ffaires des pauvres, etc., et l'on se distrait, au milieu de ce bruit
e vivre, de sa propre misère; on croit que tout va bien, parce
ue l'on court beaucoup; on se drape en protecteur, et l'on
ublie d'aimer; on ne sait ni consoler, ni sauver.

Dans un sermon sur le *devoir du chrétien*, il déclarait
xpressément :

... Pour que la croix du Christ et sa gloire vivent en nous, il
ut que nous vivions en lui; pour que nous puissions suivre son
xemple et sa parole, il faut que nous suivions aussi sa voix inté-
eure, la voix de son Saint-Esprit en nous. C'est par cet Esprit
ue Jésus nous appelle, nous reprend, nous console, nous régé-
ère; c'est ce divin Esprit qui, seul, nous donne la vraie péni-
nce, la foi qui justifie, la solide paix; c'est lui qui nous unit à
hrist et nous apprend à aimer, non pas de toutes nos forces,
ais de toutes les forces de Dieu...

De fait, toute l'existence de Louis Meyer fut un ascèse fondée entièrement sur la foi. Il s'efforça parti culièrement d'atteindre à la prière presque constant En dehors de son heure d'oraison quotidienne, qu'il pro longeait souvent, il cherchait à prier au moins vingt fo par jour. Il n'est rien d'ailleurs qu'il ait davantage con seillé, comme il le poursuivait lui-même, que la prièr incessante :

> Soyez vigilants, levez-vous de bonne heure et ayez chaqu matin, avant tout, une heure de prière et de lecture (en prière de la Parole de Dieu. Que cela vous donne l'élan, et que vou ayez dans la journée plusieurs moments tantôt fixés, tantô libres, où vous reveniez au Seigneur; que surtout vous vou efforciez, entre ces moments-là, par des regards très fréquem vers le Seigneur, en vous entretenant avec lui au milieu du tra vail, de faire tout en son nom, c'est-à-dire dans l'esprit de prière

Son journal nous est témoin d'une ardeur après l perfection ne se faisant aucune illusion sur les progrè réalisés, inclinant même plutôt vers le pessimisme, mai ne se laissant jamais abattre; s'exaltant, au contraire, e se purifiant avec les années. La discipline dans l'emplo de son temps, et la prière constante naissant d'un grande régularité dans la méditation et l'oraison, appa raissent comme ses deux préoccupations essentielles. I faut y joindre une vigilance de tous les instants contr les péchés qui lui semblent dominants chez lui, surtou l'orgueil contre lequel il lutta sans répit (l'échec de so apparente vocation monastique semble bien avoir été d à la crainte d'y découvrir une manifestation d'orgue spirituel). Mais ce sont les moindres imperfections qu' pourchasse ainsi : quoique d'une sobriété extrême, il v jusqu'à s'accuser de gourmandise et s'interdire de pren dre, quand il dîne en ville, du dessert ou des vins. I s'efforce de dompter les saillies de son esprit si prime sautier, craignant de manquer à la charité ou simple ment de s'abandonner à la légèreté.

La source de cette vie intérieure si intense et si vigi-nte se trouve dans la personne du Christ, dont on dirait ıe son regard ne peut se détacher. Mais où trouva-t-il Christ? Ce ne fut pas l'exaltation revivaliste qui par-nt à lui rendre réelle sa présence, répétons-le encore. 'est dans l'Écriture Sainte, lue au bord de la vie hu-aine sondée dans toute sa misère, qu'il Le découvrit, c'est dans l'Église que sa présence perpétuée s'af-ma à lui comme une réalité objective, mais atteinte ır la foi et non par la vue. Inséparablement de la médi-tion de l'Évangile, cette présence du Christ dans l'É-ise fut la grande découverte de sa vie, celle qui se pré-ša à ses yeux exactement au fur et à mesure que sa i s'affirmait et que son âme se pénétrait de la lumière adiée par la foi.

Il eut de cette réalité de l'Église et de la présence du ırist en elle, non seulement par sa Parole, mais par sa opre Personne, dans les sacrements, un sens radicale-ent nouveau dans le protestantisme, en tout cas dans protestantisme français. Il puisait ce sentiment au lu-éranisme primitif, mais ce qui n'y avait été qu'une rvivance tôt disparue, minée qu'elle était par l'impré-ıe conception de l'Église qu'on y entretenait, et par sa umission au pouvoir civil aveuglément acceptée, était ez Louis Meyer (et le fut de plus en plus) une convic-n centrale. Il dépensa tous ses efforts pour rendre glise indépendante du pouvoir civil, et ses médita-ns personnelles sur la pensée des Réformateurs, à cet ard, le conduisirent à des conclusions qu'il est inté-ssant de noter :

Jésus-Christ est le principe de *l'Église, et du ministère* établi ns cette Église. L'Église n'est pas un établissement humain, nt les croyants sont les fondateurs et dont les pasteurs sont les nmis. L'Église est le Corps du Christ, la maison du Christ, et pasteurs sont ministres, c'est-à-dire serviteurs de Jésus-Christ.

Tel lui semblait être le trait distinctif de la théologie

luthérienne, un trait éminemment conservateur, il plaisait à le souligner, alors que les théologies « ré[illegible] mées », particulièrement en ce qui concerne Zwin[illegible] lui apparaissaient comme un anticatholicisme négatif. [illegible] ne méconnaissait pas, d'ailleurs, la réaction opérée p[illegible] Calvin [2] contre l'individualisme dont il avait mesuré [illegible] dangers; Louis Meyer n'hésitait pas à le louer d'av[illegible] dans cette réaction, rétabli des éléments essentiels [illegible] l'Église dont le luthéranisme historique l'avait laissé d[illegible] pouiller, comme son indépendance à l'égard du pouv[illegible] temporel et une certaine organisation hiérarchique.

Nous avons parlé de l'importance qu'il attachait a[illegible] sacrements du baptême et de l'eucharistie. Dans ce d[illegible] maine il voulut le retour le plus décisif, malgré tout[illegible] les attaques, à la doctrine luthérienne primitive. Sa[illegible] doute sa notion de la présence réelle du Christ dans [illegible] sacrement de l'Autel demeure-t-elle très floue sur le pla[illegible] théologique, mais on peut dire qu'il croyait de toute so[illegible] âme à l'objectivité de cette présence, et qu'elle devi[illegible] peu à peu le centre rayonnant de sa piété. Le Chri[illegible] qu'il n'avait pas trouvé dans les émotions méthodiste[illegible] il n'en connut la présence — aussi parfaite, quoique vo[illegible] lée, qu'il pût la connaître ici-bas — qu'à la Sainte Cèn[illegible] C'est là qu'il ne cessera d'inviter ses dirigés à Le che[illegible] cher, c'est là qu'il amena Adolphe Monod mourant à L[illegible] trouver, et c'est aux services dont Meyer avait été l'in[illegible] pirateur que son ami, au long de sa lente agonie, pro[illegible] nonça les allocutions dont l'ensemble forme ce che[illegible] d'œuvre unique de la piété protestante, *les Adieux*.

Quelle conclusion donner à cette étude? sinon que pa[illegible] son ministère apostolique et l'innombrable directio[illegible] d'âmes dont sa correspondance nous est le précieux t[illegible] moin, et plus encore par sa vie ascétique, par sa piét[illegible] sacramentelle, par son ardent amour de l' « Église [illegible]

2. Si marquée d'une édition à l'autre de l'*Institution chrétienn[illegible]*

séparable de son amour pour Notre-Seigneur, Louis eyer semble avoir, sans qu'il l'eût cherché, préparé la nfession religieuse, dont il reste l'un des plus grands spirateurs, à des rapprochements que Dieu seul peut évoir, mais dont il est permis de beaucoup espérer.

LOUIS BOUYER.

Toute la bibliographie sur Louis Meyer consiste en deux volu-es de *Sermons* et de *Lettres* et en une *Vie* (anonyme, l'auteur : un de ses fils).

Edward King, évêque de Lincoln (1885-1910)

Plaisant par ses propos, p
plaisant encore par ses mœu
angélique d'aspect, plus ang
que encore d'esprit.

S. Grégoire de Na
Orat. XXI, 9.

Edward King est né à Londres le 29 décembre 182 Son grand-père était évêque de Rochester et grand a d'Edmund Burke dont il a publié les œuvres. Son pè était Walker King qui est devenu recteur de Stone da le Kent, puis chanoine et archidiacre de Rochester. avait épousé Anne Heberden, fille de William Heberde licencié en théologie, et petite-fille du fameux médec que le poète Cowper a loué comme « le vertueux et fid Heberden ». Le Dr William Heberden était médecin roi George III; et sa fille, Mme King, dans sa peti enfance, avait le privilège de jouer aver les enfan royaux. Edward King appartenait à une famille de d enfants. Il était de santé délicate et dut être ondoyé. a été confirmé par Mgr Howley. Il n'est jamais allé classe, mais on l'envoya chez un précepteur, qui ét curé d'une paroisse du Shropshire. C'est là qu'il fit première expérience du ministère paroissial; il chant avec la chorale dans l'église du village, et dirigeait cours d'Écriture Sainte pour les hommes. Il pren toute sa part des joies et de la gaieté familiales. Il mait la danse, le cheval, la pêche et la nage. Il manif

it une grande affection pour sa sœur Anne, qui était ès délicate, et il apprit l'italien pour lire Dante avec le. Il entra à l'Université d'Oxford, en 1848, à Oriel ollege, mais ne prépara aucun concours universitaire cause de sa santé délicate. Parmi ses condisciples se ouvait G. G. Goschen, qui devint le vicomte Goschen, iancelier de l'Échiquier. C'est pendant son séjour à xford qu'il a, pour la première fois, subi l'influence du Mouvement d'Oxford ». Il avait pour directeur d'étu-es le Rév. Charles Mariott, dont le doyen Burgon onne une courte biographie dans ses *Vies de douze ommes vertueux*. De son maître, Edward King disait uvent plus tard : « S'il y a quelque chose de bon en oi, c'est à Charles Mariott que je le dois. » Il a passé 1851 le baccalauréat ès lettres. Au printemps de 52, il a fait un voyage en Terre Sainte, dont les sou-nirs revenaient plus tard dans ses allocutions de Con-mation. A son retour, il fut pendant quelque temps écepteur chez lord Lothian.

Edward King fut ordonné diacre par Mgr Wilber-rce, évêque d'Oxford, en 1854, dans l'église parois-ıle de Cuddesdon, et prêtre en 1855. On le nomma à heatley, village voisin. Dans le ministère paroissial, il toujours été à l'aise et heureux. On peut avoir une e du prix qu'il y attachait par certaines lettres écrites ıs tard :

Il me semble que c'est à peine hier que vous veniez dans ma ımbre avec les chers G. et J., et que nous restions assis à cau-. Je ne crois pas avoir jamais été plus heureux. J'étais parfaite-nt heureux avec vous tous à Wheatley. Je devrais être recon-ssant envers Dieu pour toute sa grande bonté à mon égard. ıe pensais pas devoir vivre longtemps. Je crois que notre façon regarder les choses était la bonne. Nous savions où se trouve rai bonheur... Il y avait une simplicité, une joie que j'ai été heureux de constater, et la beauté des fleurs m'a rappelé nos menades d'autrefois. J'aime toujours autant les fleurs et les aux. Il y a de tristes changements dans toute l'éducation. Je se aux écoles de jadis et je les apprécie de plus en plus.

Ces deux citations ne montrent pas seulement com bien il pénétrait profondément dans la vie de ses paroi siens, mais encore combien il mettait en pratique ce con seil qu'il donnait sans cesse au jeune clergé : rester contact.

Après avoir été vicaire à Wheatley pendant quat ans, il fut appelé par Mgr Wilberforce à commencer qui devait être à bien des égards l'œuvre maîtresse sa vie. A la Saint-Michel de 1858, il débuta comme a mônier, et en 1863 comme principal de la Faculté théologie de Cuddesdon. C'est pendant cette période q se sont approfondies ses idées théologiques. C'est u période très riche pour le développement de son i fluence et de sa personnalité. Rien n'exprime mieux caractère de son œuvre à Cuddesdon que les paroles su vantes, prononcées dans un sermon par un grand préd cateur de Saint-Paul, à Londres :

C'est ainsi que nous avons vécu sur la colline du Cuddesdo Et cette vie ardente n'avait qu'une forme et qu'une sourc qu'une explication et qu'un idéal — et c'était Edward Kin Pour nous, c'était lui qui lui donnait toute sa tonalité, sa co leur, son parfum... Sa présence nous intimidait, et son beau visa attirait nos cœurs. Il était irrésistible. De grands garçons, plei de vigueur et d'orgueil, s'inclinaient devant lui, et des homm de haute intelligence, très conscients de leur supériorité intelle tuelle, devenaient ses enfants. Je ne connais personne qu'il n'a conquis... Edward King était Cuddesdon, et Cuddesdon c'éta lui. Sa nature parfaitement anglaise et merveilleusement simp s'était imprégnée de la splendeur du *Credo* catholique.

Un de ses anciens étudiants a pu dire de lui :

Ses entretiens privés sont trop sacrés pour être publiés. Qu suffise de dire qu'il était toujours plein de sympathie et ne s'in misçait jamais dans nos convictions personnelles. Il laissait so enseignement bienveillant agir de lui-même sur les conscienc individuelles. Il a fait plus d'un reproche, et donné plus d'u conseil désagréable, sans blesser les susceptibilités. A un étudia

avait très peu mangé pendant la semaine sainte, il donna le
dredi saint le conseil suivant : « Déjeunez, mon cher enfant,
'edescendez au niveau de votre : E. K. »

En même temps que principal de la Faculté de Cud-
idon, il était aussi curé de la paroisse. Malgré tout ce
e réclamait de lui la Faculté, il n'a jamais laissé souf-
· la paroisse. Il s'occupait sans cesse du bien-être spi-
iel de son troupeau. Il était tout à la disposition des
lades ou des affligés. Pendant une épidémie de petite
'ole, il visita les malades avec dévouement, et quand
'sonne n'osait mettre les morts dans leur cercueil, il le
sait lui-même. A Noël, il allait faire la tournée avec
choristes et chantait des noëls la nuit. Quelque
nps après avoir quitté la Faculté, il a résumé le but
'il s'était proposé :

Deux choses nous importaient : connaître toute la volonté
ine et être libres de l'enseigner en toute chose. Nous voulions
'ir notre vie, pleins de joie intérieure et de grâce, et avoir le
vilège de communiquer aux autres ce bonheur.

Mais ce qui, dans l'œuvre de King, fut le plus consi-
'able, c'est qu'il a révolutionné presque de fond en
nble les méthodes en usage au milieu du siècle der-
r pour la formation du clergé.
En 1873, quand la chaire de théologie pastorale à l'U-
ersité d'Oxford devint vacante, M. Gladstone le dési-
a pour ce poste. Il habitait tout près de la cathédrale,
y demeura avec sa mère jusqu'au moment où elle
urut en 1883. Il lui était dévoué, et elle a eu sur sa
une grande influence. Sa manière d'être avec elle
it exquise. « Elle avait sa grâce tendre, et c'était une
e inépuisable pour lui que de plaisanter affectueuse-
nt avec elle. C'était le plus joli spectacle du monde
e de lui voir ouvrir la petite porte de côté qui condui-
t de la cathédrale dans leur petit jardin, où il péné-
it avec elle après l'office. »

A Oxford, Edward King poursuivit son œuvre c
la même ligne qu'à Cuddesdon. Certains de ses am
demandaient comment il s'adapterait à l'atmosph
académique qui l'entourait. Lui-même, avec son in
tion rapide et délicate, sentait avec acuité quel gr
changement ce serait, et quelle foi il faudrait à
homme sans titres universitaires et sans expérience p
affronter des problèmes nouveaux ou des problèmes
ciens dans une atmosphère nouvelle. Son rôle particu
de professeur de pastorale, on sentait qu'il le rempli
à certains égards admirablement. Il se jeta corps et
dans la vie des jeunes étudiants et se les gagna de d
façons. D'abord par ses cours professoraux. Il les p
parait très sérieusement. Il est allé en Allemagne é
dier l'allemand pour lire les ouvrages des théologi
allemands. Il a rendu visite au Dr Döllinger pour
prier de lui indiquer des livres à lire. Il a lu la vie
grands théologiens français, tels que Mgr Dupanlo
évêque d'Orléans. Il a étudié la vie des meilleurs prêt
français, tels que Lacordaire. Il a visité de nombre
grands séminaires de prêtres sur le continent afin
puiser des suggestions pour l'amélioration du niveau
clergé anglais. « Intellectuellement, il a été parfois p
apprécié, peut-être parce qu'il n'avait conquis auc
grade universitaire. Mais ceux qui le connaissaient p
sent qu'il était peut-être intellectuellement parmi les p
doués qu'ils aient connus... Son intelligence faisait
intimement partie de sa personne, elle était si bien t
lui-même qu'elle pouvait aisément passer inaperçue t
il avait de simplicité et de charme. Son esprit était s
gulièrement alerte, et s'intéressait à tout. Il savait
français, l'allemand et l'italien assez pour les parler
Les jeunes se prirent immédiatement à son charm
Sa façon d'enseigner était inimitable, si humaine,
habile, si pénétrante, si zélée. Le nombre de ses élè
atteignit un chiffre sans précédent, et des centaines
jeunes candidats aux saints ordres quittèrent Oxfo
emportant avec eux non seulement telle ou telle c

'iction qu'il les avait aidés à former par son interpréta-ion du *Gouvernement ecclésiastique* de Hooker, mais ›ien plus encore avec des directives et des suggestions ·ur la façon de guider leur troupeau.

Son second grand moyen d'influence c'était les cause-ies qu'il faisait le vendredi soir dans un vieux bâtiment, ιu bout de son jardin, transformé en sanctuaire d'ensei-;nement et de piété. Des hommes de toute sorte y ve-ιaient en grand nombre pour assister à un office très ·imple et l'entendre prodiguer librement les fruits de sa ·ympathie et de son expérience, la connaissance qu'il ιvait des choses divines et de la vie humaine, surtout le la jeunesse. Voici un exemple entre beaucoup d'au-res de sa manière de faire avec les étudiants : Un mem-›re de la XVe équipe de rugby d'Oxford, qui avait as-isté à ses cours, vint le prier de le dispenser de l'un de es cours parce qu'on lui demandait de jouer dans un ιatch international. Le chanoine King, se rendant ompte à quel point le ministère l'emportait en impor-ance sur une partie de football, répondit qu'il ne pou-ait pas accorder cette dispense, mais, comprenant en ιême temps quelle brillante réputation cette gloire spor-ive donnerait au jeune homme, il ajouta qu'il lui ferait ιn cours spécial pour lui tout seul, et il le fit, permettant insi au jeune homme de se rendre à son match la con-cience tout à fait tranquille. Peu de temps après avoir uitté Oxford, il écrivit à un jeune homme sur le point 'y entrer :

J'espère que non seulement vous resterez bon vous-même à)xford, mais que vous ferez beaucoup de bien aux autres. C'est vrai but d'une vie d'étudiant — devenir meilleur pour pouvoir ιire du bien, en d'autres termes se préparer à l'œuvre de sa vie. y a une grande œuvre à accomplir en Angleterre, et ce devrait tre votre ambition que de vous préparer à y collaborer. Que cette aute ambition, que ce grand idéal vous remplissent tandis que ous vous apprêtez à entrer à Oxford, et priez Dieu de vous ider à faire sa volonté. Vous vous élèverez ainsi au-dessus des asses pensées de ceux qui sont de purs oisifs et jouissent en

égoïstes des joies qui passent, et en même temps vous vous m trez à même de jouir sans danger de tout ce qu'il y a de dans les sports et les plaisirs de la vie d'Oxford, vous pour mieux choisir les camarades dont l'amitié sera un des plus gra biens et une des plus grandes joies de votre vie. .

Mais l'esprit d'Edward King pressentait que l'édu tion universitaire et son influence doivent s'étendre pl loin encore. Il dit dans un de ses sermons :

Si Oxford pouvait comprendre combien elle est liée à l'An terre, et par l'Angleterre au monde, avec quel respect, avec q sentiment ému de sa responsabilité, avec quel vrai sérieux, chaq professeur travaillerait ici, comme cramponné à la main divin

Cette pensée l'a incité à adopter la suggestion d'u aide effective apportée par l'université d'Oxford à cel de Calcutta et de l'Inde. Il a été un des initiateurs d Missions d'Oxford à Calcutta, et il a toujours fait to ses efforts pour en assurer la bonne marche. Beaucou des premiers missionnaires étaient ses propres élèves. attendait beaucoup de l'action d'une université chr tienne sur une université païenne pour gagner les pe ples de l'Inde au christianisme. Pour répondre encore cette idée, il fonda avec l'aide de quelques autres u établissement pour former des hommes destinés a champ des missions — institution connue sous le no de Maison de Saint-Étienne (St. Stephen's House).

Et ses efforts ne s'arrêtèrent pas là. On le réclama sans cesse pour diriger des retraites ou des journées c récollection pour les prêtres et pour les laïcs, et bea coup de son temps se dépensait à confesser et à consei ler. Je ne crois pas exagéré de dire que tandis que l autres professeurs élucidaient d'autres branches du s voir, le chanoine King révélait aux étudiants, et à l'A gleterre, que les jeunes gens ont de véritables aptitud religieuses si seulement on leur présente la religion so une forme attrayante. Tandis que d'autres professeu

tudiaient des tablettes de brique venues d'Assyrie et de ?abylone, faisant ainsi progresser l'histoire de ces oyaumes, le chanoine King étudiait « les vivantes tablettes du cœur », préparant ainsi l'édification du ?oyaume de Dieu à venir. On peut lui attribuer, en fait, n miracle — et c'est d'avoir rendu populaire une chaire rofessorale de la vieille université.

Après douze ans de travail à Oxford, il fut appelé à ı haute charge de l'épiscopat, au siège de Lincoln, celıi de Hugues d'Avallon et de Robert Grossetête. C'éait une tâche selon son cœur. Le diocèse de Lincoln omprend une vaste région rurale, avec peu de grandes illes. Il se sentit tout de suite chez lui et s'attira bienôt le cœur d'un très grand nombre. Le comté de Linoln est la patrie de Wesley, et son influence s'était nracinée dans le peuple. King se proposa comme but rincipal d'essayer de ramener ces fidèles à l'Église. Il ssaya de leur montrer que l'Église contenait tout le seours dont ils avaient besoin pour la santé de leurs mes. Il désirait faire comprendre à tous que « l'Église st le Corps du Christ, en qui toute âme est destinée à ouver sa perfection ».

Le cœur de tout vrai prêtre devrait battre plus fort à la pensée e l'immensité du Corps du Christ, qui couvre toute la terre. La ontinuité de l'Église repose sur la présence de Dieu dans la vie e ses membres... Nous sommes les membres d'une société indesuctible et fondée par Dieu, mais pour le moment nous appartenons à cette Église sous sa forme militante. On trouve un grand emède contre le découragement qui naît de l'isolement en oyant plus fermement que le chef de l'Église veille sur les travaux de son peuple... Le véritable office de l'Église est d'amener s hommes à la perfection qu'ils sont destinés à atteindre par une e sainte.

Son premier acte fut de vendre la maison alors habitée ar l'évêque et d'en faire bâtir une autre sur les ruines l'ancien palais médiéval. Sa principale raison d'agir

ainsi était son désir d'être plus accessible à son clerg
Il ne se trouvait jamais trop occupé pour recevoir qu
conque demandait à le voir. Le portrait de Mgr Fed
rigo, que j'ai lu dans une édition abrégée des *Prom. s*
Sposi, m'a beaucoup rappelé Mgr King. Le passag
suivant, avec une ou deux modifications, aurait pu êt
écrit de lui :

La prestance était de celles qui dénoncent une supériorité et
font aimer. Le port était naturel et d'une majesté comme in
tinctive,... droit malgré les années; le regard grave et vif, le fro
pensif et serein; les cheveux blancs, le teint pâle, les marques d
jeûnes, des méditations, des fatigues, et en même temps une sor
de fraîcheur virginale; si, d'après tous les traits du visage, o
savait qu'il y avait eu là ce qu'on appelle plus exactement beaut
— l'habitude des pensées graves et bienveillantes, la paix int
rieure d'une longue vie, l'amour des hommes, la joie constan
d'une espérance ineffable, avaient composé, pour ainsi parle
une beauté de vieillard, que la magnifique simplicité de la pou
pre faisait davantage encore ressortir [1].

Son épiscopat a été remarquable, non pas tant par
grandeur des événements qui l'ont marqué, que par
force spirituelle qui l'a tout entier rempli. Ces parol
du Dr Brighton, le grand liturgiste, me semblent expr
mer la vérité :

Depuis ses heures de détente jusqu'à ses heures de travail adm
nistratif, il n'y avait rien qui fût mesquin ou faible, infructueu

1. La prestenza... era infatti di quelle che annunziano un
superiorità, e la fanno amare. Il portamento era naturelmente com
posto, e quasi instinctivamente maestoso... incurvato *ma non* im
pigrito punto dagli anni; l'occhio grave e vivace, la fronte seren
e pensierosa; con la canizie, nel pallore, tra i segni dell' astinenz
della meditazione, della fatica, una specie di floridezza virginal
tutte le forme del volto indicavano che, in altre età, c'era sta
quella che più propriamente si chiama bellezza; l'abitudine
pensieri solemni e benévoli, la pace interna d'una lunga vita, l'
more degli uomini, la gioia continua d'una speranza ineffabil
si avevano costituita una, direi quasi bellezza senile, che spica
ancor piu in quella magnifica semplicità della porpora.

gaire ou conventionnel. Ce que tous savaient de sa charité, de tendresse, de sa compréhension — mots qui semblent trop ›les pour la virilité de sa nature —, n'était en un sens qu'une t de ce don — ou plutôt il n'y avait pas de part — car tout ait merveilleusement un. Il n'y avait pas de couture, pas de ıt flottant, rien, que le fait de son moi, impossible à analyser.

˻'un des deux événements les plus saillants de sa vie ·té l'attaque dirigée contre lui — sans succès d'ail-rs — par une société protestante, à cause de certaines .tiques rituelles dans la célébration de l'Eucharistie. peut rapporter comme bien caractéristique qu'il ren-alors visite à l'auteur de l'attaque pour lui montrer il n'avait contre lui aucune animosité personnelle et ;irait gagner son amitié.

Notons, en second lieu, son effort pour répondre aux oins spirituels de Grimsby, grand port maritime, le s important de son diocèse. Sans aucune méthode ad-ıistrative très apparente, une profonde intention sous-ente parcourait toute l'œuvre. Il n'essayait pas os-siblement d'organiser le diocèse, mais d'y insuffler la , et il laissa à d'autres le soin d'exercer à plein leurs ultés d'organisation. Son principe peut se résumer deux phrases : « Je me sanctifie par amour pour : », et : « L'organisation ne produit pas la vie, quoi-la vie puisse produire l'organisation; le secret de la :e, c'est la vie. » Ces paroles expliquent sa vie per-nelle. Chaque jour il faisait provision de vie spiri-le et de force pendant l'Eucharistie quotidienne, t il était généralement le célébrant. Chaque jour il tait régulièrement l'office divin ou se joignait à d'au-pour le réciter. Chaque jour il lisait pieusement lque passage de la Bible. Vers la fin de sa vie il s'est sacré au Psautier, qu'il étudiait dans l'hébreu. Il ervait strictement les jeûnes de l'Église. Il se confes-régulièrement. Il observait avec soin le dimanche, 'efforçait d'éviter d'accepter des rendez-vous ce jour-

là de peur d'être empêché de respecter le dimanche
l'endroit où il serait.

Il essayait, en outre, de sanctifier la vie de ses
tres. Il institua dans ce but une retraite diocésai
dirigea la première lui-même, et trois cents prêtres
viron y assistèrent. La liste de ceux qui étaient ap
à diriger ces retraites contenait le nom des ecclés
ques les plus en vue de l'époque. Il ne faisait jamais
prêtres une obligation d'y assister, mais ils y venai
alors que pour beaucoup d'entre eux une retraite
un événement tout à fait exceptionnel. Il était heur
aussi de diriger des journées de récollection pou
clergé dans diverses parties du diocèse. Pour enco
ger les jeunes prêtres, il a réservé pendant plusi
années une semaine au début de l'année, pendant
quelle il leur demandait de venir passer deux ou
jours chez lui. Il mettait sa maison à leur disposit
il veillait à leur confort, il choisissait parmi ses li
ceux qu'il pensait pouvoir être intéressants et stimul
pour eux; il essayait de les encourager à l'étude. Il
tait son diocèse trois fois par an et envoyait à ses
tres un questionnaire à remplir. Dans leurs réponse
notait avec soin leur manière de pourvoir aux bes
spirituels de leurs paroissiens. Et s'il jugeait l'un d
particulièrement négligent, après avoir lancé son M
dement, il les convoquait individuellement et les ex
tait à s'amender. Non seulement il essayait d'aider
qui avaient été ordonnés, mais il s'intéressait viven
aussi à ceux qui se préparaient au sacerdoce. Tout
du palais épiscopal se trouvait une faculté de théol
qu'il visitait souvent. Chaque trimestre, il parlait
étudiants dans leur chapelle. Il les invitait à ven
tour de rôle dîner chez lui le dimanche et il causait
eux. Il étendait son influence au-delà de son propre
cèse, et invitait les étudiants de la faculté de théol
d'Ely à venir passer chez lui le jour de l'Ascensio
adressait la même invitation aux étudiants d'un col
missionnaire de son diocèse. Il institua une retraite

les ordinands pendant la semaine des Quatre-Temps précédant leur ordination. Il continuait ainsi l'œuvre qu'il avait commencée à Cuddesdon.

Aussitôt après son clergé, il s'intéressait aux fidèles pratiquants. Pour les aider à persévérer, il fonda une Union diocésaine des Associations paroissiales. Tous les trois ans toutes les Associations pieuses du diocèse se rencontraient dans la cathédrale de Lincoln. Il aimait peu d'offices autant que celui-là, où il pouvait s'adresser à deux ou trois mille pieux fidèles et laisser son cœur s'épancher devant eux.

Aucune partie de sa charge peut-être ne lui plaisait mieux que ses confirmations. Il aimait faire le tour des villages pour confirmer. Il prenait grand soin de renouveler ses allocutions. Il faisait comprendre des leçons spirituelles par des exemples empruntés à la vie locale. Son influence sur les candidats peut s'illustrer par deux anecdotes. Après sa confirmation, un petit garçon dit à sa mère : « Est-ce qu'on envoie toujours un saint du ciel pour vous confirmer, et est-ce qu'il retourne au ciel ? » Voici la seconde : Un jeune garçon de ferme était occupé à couper des navets et essayait de les mettre en tas, mais beaucoup ne faisaient que rouler, ce qui l'exaspéra tant qu'il lâcha un juron. Puis, pour employer ses propres paroles, « il se rappela ce que l'évêque lui avait dit et il se flanqua à genoux et pria Dieu de lui pardonner ».

La seconde réalisation remarquable, à laquelle j'ai déjà fait allusion, a été le développement des œuvres d'apostolat spirituel dans la grande ville de Grimsby. Son but était d'organiser le travail en délimitant des paroisses, en bâtissant des églises et des salles de mission, en faisant nommer de nouveaux prêtres de paroisse. C'était ce dernier point surtout qui l'intéressait. Il a vécu assez longtemps pour voir cinq prêtres selon son cœur travailler là, dont quatre avaient été formés dans sa propre faculté de Cuddesdon, et le cinquième à la faculté théologique de Lincoln.

Voilà les lignes principales de son œuvre. Il a rem sa charge pendant vingt-cinq ans. Sa mort a causé chagrin général dans son diocèse et au-delà. Il a é enterré à l'ombre de sa cathédrale. Ses obsèques o été suivies par des milliers de personnes et plusieu centaines d'autres ont demandé les jours suivants à siter sa tombe. « Nous avons enterré notre saint. » C' tait là le sentiment de tous.

*
* *

D'après ce que je viens d'écrire il est possible de ras sembler plusieurs traits de son esprit. Mais il est peu être avantageux d'y pénétrer un peu plus à fond. O retrouve chez lui, pendant toute sa vie, quatre tendan ces fondamentales. Elles ont leur source dans la Bible l'*Éthique* d'Aristote, les ouvrages de Mgr Butler e Dante.

Son esprit baignait dans la Bible ; il croyait totale ment à son inspiration; c'est sur son sens intérieur qu' insistait toujours. Il s'intéressait peu à la critique de textes ou à la critique historique. Il était à peine au cou rant du problème des Synoptiques. Son but en lisant l Bible était de pénétrer dans l'âme de Notre-Seigneur Son enseignement et sa prédication étaient le souffl même de l'Écriture, si bien qu'un vieux prêtre de so diocèse dit un jour qu' « aucun enseignement ne lui rap pelait celui du Maître autant que celui de Mgr King » Il se faisait un devoir quotidien, si possible, de bie méditer la Sainte Écriture.

De l'*Éthique* d'Aristote il a retiré un grand fruit pou la formation du caractère, qui a été une des préoccupa tions dominantes de sa vie. Sans aller aussi loin qu Dante qui l'appelait « *Il maestro di color che sannó* [2] »

2. « Le maître de ceux qui savent. »

ıendant il admirait son enseignement moral. Dans les ·es qui ont appartenu à Mgr King, on remarque net-ıent que page après page, à mainte et mainte reprise, ı noté dans la marge ou souligné quelque leçon ou ·lque vérité morale. En discutant un livre avec lui, était frappé de ce qu'il ne s'attachait pas aux per-ınages de premier plan, mais plutôt aux personnages ondaires. Ce sont eux souvent qui suggéraient à son ırit les plus belles leçons morales. Je me rappelle 'un jour, en parlant du roman d'*Ivanhoé* de sir Wal- Scott, c'est chez Gurth, le porcher, qu'il a trouvé le s à louer. C'est parce qu'il étudiait les caractères et ·ait ce qui en fait la noblesse, que ceux à qui il parlait ·yaient qu'il pouvait lire en eux. Il semblait toujours ınaître « le tréfonds ».

.e troisième trait marquant de son esprit était dû à ɛ étude approfondie des œuvres de Mgr Butler. C'est qu'il a puisé, pour une grande part, la sagesse re-rquable de son jugement. Il avait un équilibre raordinaire dans sa façon de se comporter en face . gens et des circonstances. Il a fait peut-être des eurs, mais elles sont rares en comparaison du nom- : de décisions qu'il a dû prendre. C'était ce qui lui sait préférer le grec ἐπιείκεια au latin *Lex*. Cette position l'a conduit à « désirer pardonner les fai-sses humaines, et à considérer plutôt le législateur ɛ la loi, l'esprit que la lettre, l'intention que l'acte, le t que la partie; à juger un caractère par l'épreuve du ıps plutôt que par l'impression du moment; à se rap-er le bien plutôt que le mal, et les services reçus plu- que les servics rendus; à supporter l'injustice; à sou-ter régler une affaire par des paroles plutôt que par actes ». Dans un commentaire de Mgr Butler, il ait :

a conviction de notre propre ignorance est un des traits les ; remarquables et les plus féconds du système de Mgr Butler.

Ɛnfin, la *Divine Comédie* de Dante a exercé sur son

esprit, pendant toute sa vie, une profonde influenc en lisait toujours quelque partie et surtout le Pa C'est ce qui l'a aidé à faire naître en lui cet espri naturel qu'un éminent ecclésiastique a relevé co étant un de ses traits les plus marqués. Beaucou ses sermons et de ses discours s'inspiraient de cett logie. Beaucoup des images heureuses qu'il emplo venaient de cette source. Il s'attachait bien plutô l'inspiration religieuse et morale de l'œuvre qu'à philosophie ou à sa physique.

Ce sont donc là, peut-on dire, les fondements pri paux sur lesquels était construit cet esprit, cependa était ouvert à toute perspective qui conduit à la vér On peut en trouver un exemple remarquable dans discours très simple et frappant qu'il a adressé à jeunes garçons. C'était une allocution pour le jour l'Épiphanie. Il y indiquait qu'il y a quatre moyens lesquels les Mages ont été conduits au Christ : la ture, le roi, l'Église, l'Écriture. On y lit ce passage la nature :

La plupart des enfants collectionnent quelqu'une des mer les de la nature, des œufs d'oiseaux, des papillons ou des fl Prenez soin de ne pas maltraiter ni gaspiller ce qui est si veilleux et si beau — et alors seulement ce sera une bonne c que de collectionner. Mais ne vous contentez pas de collectio simplement; essayez de déchiffrer ce que vous collection essayez d'apprendre quelque chose de plus des lois et de la des belles choses qui vous attirent, et vous serez conduits, si suivez docilement, comme les Mages par l'Étoile, à voir que tes choses sont liées ensemble par les liens d'or de la sagesse e l'amour, que tout vient de lui et devrait nous conduire à lui, est le roi, le vin, le vrai pain, le lion, l'agneau : Dieu parfa homme parfait; le même Dieu tout puissant et le même enfant vers qui l'Étoile a conduit les Mages à Bethléem.

Il a repris le même développement, avec plus d' pleur seulement, dans un discours prononcé devant l

nblée des évêques de la Communion anglicane réunis ambeth.

'ai cru trouver une fructueuse progression de pensée dans ces mots : le devoir, la conscience, Dieu, l'Écriture sainte, le ist, l'Église, le Saint-Esprit, et j'ai senti qu'il m'était profitable méditer sur ces mots et je les ai proposés à d'autres, les préve- t de se garder de penser qu'ils pourront faire leur devoir sans nnaître les droits de la conscience; et de se garder de penser ils pourront conserver une conscience droite sans reconnaître istence de Dieu; et de craindre de perdre leur foi en Dieu sans le de la Révélation qu'il a faite de lui-même dans la Bible; de garder de penser qu'ils pourront croire à la Bible à moins de re au Christ; de se garder de penser qu'ils pourront participer Christ avec toute la plénitude dont ils pourraient jouir, si ce t de la façon qu'il a lui-même prescrite, par son Église, et n de se garder de penser qu'ils pourront gravir chacun de ces rés par leurs forces naturelles et sans recevoir le don de l'Es- .

u point de vue religieux, il avait l'esprit des pre- rs chefs du mouvement d'Oxford. Le jour où il ré- hissait à ce qu'il dirait dans son dernier mandement on clergé, il m'a dit :

e ne crois pas pouvoir mieux faire que de leur transmettre seignement des Tractariens.

l termine un long passage sur la doctrine eucharisti- par ces mots :

l me semble que nous, mes frères, nous pouvons nous conten- d'accepter la position que Mr Keble et les autres ont acceptée, le continuer à enseigner la vérité dans l'amour, sachant qu'en temps et à sa manière Dieu peut faire prévaloir sa vérité.

Et, en appendice à ce mandement, il fait environ xante-quinze citations des Pères, données dans le e de Mr Keble intitulé : *Considérations*. Voici un

jugement qui définit très bien sa place vis-à-vis c
mouvement :

Pendant cette période, aussi, la grande tradition (c'est-à d
tradition tractarienne) s'est enrichie par l'arrivée à Oxforc
ward King, venu de Cuddesdon. Il semblait presque que
avait été injuste dans la profusion des dons qu'il avait verse
Edward King. Les gens qui aiment beaucoup la France
que si la France disparaissait de la carte, l'Europe perdrai
sourire; et si l'on regarde ses jours passés, il me semble auss
sans Edward King le Mouvement n'aurait jamais appris à
rire avec cette douceur qui lui était particulière.

Ou, comme l'a écrit un autre de ses bons amis :

C'était un disciple respectueux s'il en fut; cependant
avons tous senti en lui immédiatement une qualité no
dans la façon d'envisager et de traiter les questions. Il
moins strict, moins didactique et autoritaire, plus serein qu
autres professeurs. Avec un tact merveilleux, il nous laiss
peine entendre à travers sa modestie (il n'aurait jamais son
se comparer à eux) une note de désaccord conscient et n
délibéré. Tout son être rayonnait la sympathie, une symp
intellectuelle aussi bien que morale et personnelle. Il sentait
les hommes, avec son temps, il avait conscience d'un mouve
sous ses pas. Il ne se laissait pas emporter, mais il y avait l
appel; il le sentait et y répondait.

J'ai essayé de dessiner les traits intellectuels es
tiels de son esprit, cependant il y a un aspect très fo
ment marqué sur lequel il vaut la peine d'insister
veux dire son esprit inventif. On pouvait le remar
dans les petites choses comme dans les grandes, de
sa façon de concevoir comment une grande unive
peut contribuer au bien de l'humanité jusqu'à l'org
sation d'un pique-nique pour ses neveux et nièces
fut la marque de son œuvre à Cuddesdon. Il a cré
proposé au clergé anglais un nouveau modèle i
dont l'influence s'est répandue bien au-delà des r
de cette petite faculté. Il a continué à exercer cett

uence à Oxford quand il y a montré ce que peut être n professeur de pastorale. C'est ce don qui l'a amené concevoir quelle vraie lumière peut apporter l'univer- ité d'un pays chrétien dont la fière devise est : « Dieu st ma lumière », à une université plongée dans les énèbres du paganisme. C'est ce don qui l'a amené à omprendre quelles possibilités merveilleuses s'ouvri- aient dans son diocèse si tout était rassemblé dans le ercail de la vieille Église. L'idée qu'il a eue d'ériger un ionument chrétien au général Gordon, après la victoire es troupes anglaises à Omdurman, est encore un exem- le de cette aptitude. Je me rappelle lui avoir montré un ournal français ou allemand, quand nous étions à Hos- enthal en Suisse, annonçant cette victoire. Il s'est écrié nmédiatement : « Il faut élever là un grand monument hrétien. » Pour réaliser ce projet, plus tard, il est allé n délégation avec le Dr John Wordsworth, évêque de alisbury, interviewer lord Kitchener et demander une oncession de terre à Khartoum. Lord Kitchener répon- it : « Je ne peux pas vous donner du terrain là-bas. Je e veux pas de prosélytisme, je connais le fanatisme des iahométans; mais je vous donnerai tout le terrain que ous voudrez plus au sud. » Et dans d'autres cas, s'il 'était pas à l'origine des choses, il créait du moins au- our d'elles une telle atmosphère qu'elles y gagnaient n attrait nouveau.

Je pense que le lecteur s'est fait, d'après ce que je ens d'écrire, quelque idée de mon modèle, mais peut- re est-il bon d'essayer d'approfondir un peu plus quel- ies traits essentiels de son caractère. S'il est vrai i'on connaît mieux quelqu'un par son action sur d'au- es, je vais choisir quelques exemples de sa façon d'être ec les autres. Mgr King aimait beaucoup les enfants sympathisait avec eux. Voici un passage d'une lettre rite à un enfant de cinq ans :

Je regrette que tu n'aies pas pu avoir les plumes de paon... J'es-

père que toi et Bébé vous les aurez pour mettre à votre chapeau le jour de Pâques. J'espère que tes narcisses vont aussi se dépêcher de sortir pour Pâques. Le printemps est comme la Résurrection; toutes les choses en hiver semblent mortes, puis au printemps elles renaissent toutes à la vie. Tu devrais regarder comme les feuilles des arbres sont merveilleusement pliées ensemble, bien confortablement à l'abri jusqu'à la fin de l'hiver, puis elles montrent tout juste le bout du nez et enfin, quand le froid est parti, les voilà qui sortent belles et merveilleuses. Cela nous montre la grandeur et la douceur de Dieu. Quand tu seras un homme fort, il faudra te souvenir d'être doux. Viens un jour cet été voir mes paons et mes pigeons. Demande à papa de t'amener. J'aimerais tant vous revoir, toi et Bébé. Embrasse Bébé pour moi et demande à maman de t'embrasser pour moi.

Ton vieil évêque qui t'aime.

Il aimait, dans le *Prélude* de Wordsworth, sa description de l'enfant :

La véritable enfance : ni trop sérieuse,
ni trop savante, ni trop sage, mais fantaisiste, fraîche
et tiraillée entre la haine et l'amour,
. . . .
Farouche, capricieuse, patiente, hardie, modeste et timide.

Ou le petit berger, dans *Michael* :

Et voilà le petit bambin, on le devine
A moitié encombrant, à moitié serviable.

Deux jeunes écoliers sont venus un jour le trouver pour recevoir ses conseils avant de rentrer en classe. Avant leur arrivée, il a fait des yeux le tour de la chambre pour voir ce qu'il pourrait leur donner pour les intéresser. Ses yeux sont alors tombés sur des œufs assez rares de gros-bec qu'on lui avait envoyés. Il les a mis dans une petite boîte en carton et les a offerts aux enfants quand ils sont arrivés. Ils sont restés une heure entière avec lui.

Voici l'impression qu'il a faite sur un jeune noble de ingt-six ans :

Loin d'éprouver la moindre crainte à parler à un ecclésiastique ussi distingué, et à un homme si sensiblement plus âgé que moi, ai trouvé que c'était un charme et un privilège de causer avec ui. En fait, il m'a tout à fait séduit, et j'ai senti instinctivement u'il aimait la société des jeunes gens.

Il a gagné aussi la sympathie des membres d'un coneil municipal. Au début de chaque année, il invitait le naire et les conseillers à dîner chez lui au vieux palais. la fin du dîner, quand il s'est levé pour porter un oast au maire, un laïque assis à côté de moi m'a dit : Maintenant nous allons avoir le meilleur du dîner. » es discours en de telles occasions peuvent se résumer insi : « faciles et réussis, n'imitant personne et ne pouant être imités par personne ».

Ses rapports avec un jeune pêcheur condamné à mort nt été dans son épiscopat un des incidents les plus appants. L'évêque a célébré la sainte Eucharistie dans cellule du condamné, et avant la cérémonie il a dit au énitent : « Disons une petite prière pour consacrer la ain qui a commis cette triste action avant qu'elle enne le corps du Seigneur[3]. » Quand le matin fatal est levé, l'évêque a accompagné le malheureux conamné à l'échafaud, le soutenant avec « de fortes prières des supplications » jusqu'au moment où la trappe est ouverte. Peu de jours après, il écrivait :

Comme vous êtes bon, cher ami, de penser à moi! Ce fut un rrible privilège, mais je suis reconnaissant d'avoir pu assister pauvre homme. Il a été merveilleux, et sa dernière (et preière) communion, dimanche matin, m'a fait honte. Je me suis nti tout à fait indigne de lui. Comme le monde ignore la vie térieure!

3. Selon le rite anglican, le prêtre dépose le pain eucharistie dans les mains du communiant.

4

Achevons cette esquisse imparfaite d'une grande âme. Toute sa vie, dans tout ce qu'il a dit ou fait, on croit trouver un écho du refrain : « Mon ami, montez plus haut », paroles qu'il introduisait souvent dans un sermon ou un discours; il les développait alors en imaginant qu'on lui posait la question « jusqu'où ? », à quoi il répondait : « Pour t'asseoir avec moi sur mon trône, comme moi aussi j'ai vaincu et me suis assis avec mon Père sur son trône » (*Apoc.*, III, 21). L'archevêque Lang pouvait dire de lui en toute vérité : « C'était le plus saint des hommes et le plus humain des saints. »

G. F. WILGRESS.

Vies chrétiennes parmi les protestants de Norvège

M. Eivind Berggrav, qui pendant huit ans a été évêque uthérien du diocèse le plus septentrional de Norvège, vient le publier un livre saisissant où il décrit la vie de cette opulation de pêcheurs et de paysans[1]*. L'intérêt de ce ivre, pour des lecteurs catholiques, est de voir que ces hrétiens séparés de l'Église catholique ont très souvent onservé une foi chrétienne qui s'approche singulièrement le la foi traditionnelle.*

M. Berggrav nous a aimablement permis de traduire quel-ues passages de son livre qui nous mettent en contact avec es gens simples qui, devant la souffrance et la mort, se ré-èlent de vrais chrétiens.

Ce premier récit se passe sur la côte au moment des randes pêches des îles Lofoten.

Tous les hommes étaient partis pour la pêche aux Lofo-en. A la maison, il ne restait que la mère et les deux plus unes enfants, Erling et Sigrid, un garçon et une fille qui enaient d'être confirmés (quatorze à quinze ans). Ils ai-aient aux travaux de la ferme. Chaque matin, à l'aide 'une petite barque, ils rejoignaient le bateau chargé de ansporter à la laiterie les seaux de lait. Un matin leur ière était dans la cour, regardant ses enfants qui ramaient. es flots étaient agités, mais les enfants manœuvraient avec ande maîtrise, les deux rames en parfait accord. Les aux furent hissés à bord. Le bateau reprit sa route. Les ux enfants s'en retournaient. Soudain, une vague vio-nte ; la petite barque fut renversée, — et disparut. La

1. *Spenningens land.* Aschehaug et Cie. Oslo, 1937 (traduit en lemand et en hollandais; une traduction anglaise est en prépara-on).

mère était là qui regardait. Pas d'autre bateau à sa disposition, pas de voisins pour l'aider. Le bateau à lait était déjà loin. Qui mesurera l'angoisse d'un pareil moment ?

Devant un tel fait, on sent s'élever comme un cri dans son âme : « Mon Dieu, où étiez-vous ? comment avez-vous pu permettre cela ? » L'impuissance vous terrasse. Qui aurait le courage d'aller voir cette mère ? On sent en soi comme la crainte du reproche fait à Dieu. Comment défendre, comment pardonner un tel événement ?

On trouva les enfants plus tard. Dans le chœur de l'église, on voyait deux cercueils blancs. La mère était assise tout près. L'âme angoissée, on s'approche d'elle, presque pour demander pardon. Mais elle se lève et arrive vers vous, les yeux brillants à travers les larmes. Elle dit : « Dieu a reçu Erling et Sigrid. Lui sait ce qui vaut le mieux pour chacun de nous. Que Dieu soit remercié pour tout. »

***

Le récit suivant se passe aux îles Svalbard (*Spitzberg*).

Il y a deux ans, on trouva dans une cabane le journal d'un chasseur de phoques nommé Arne Olsen, de Tromsoe. Le journal avait été écrit pendant le mois de mars. La dernière notation était du 9 avril, mais n'avait été prise que sur un morceau de papier placé dans une Bible ouverte près du lit où se trouvait son cadavre. Les jours y avaient été inscrits par des chiffres qu'il avait barrés pour indiquer qu'ils étaient passés; le dernier jour était le 9 avril.

Arne, immobilisé par le mauvais temps, était mort de faim. Les quatre semaines que nous relate son journal expriment successivement dans son état d'âme le contenu des deux premiers articles du Symbole des Apôtres. Durant les quinze premiers jours, il y a encore de l'espoir dans sa prière : « Je me couche mettant ma confiance en Dieu dans l'espoir que Dieu garde sa main et son regard sur ce qui se passe aussi bien ici qu'à la maison où sont mes bien-aimés. »

Le matin, il remercie Dieu : « Oui, Dieu a veillé sur moi et m'a gardé sous sa protection pendant cette nuit, mais je sens que la fin approche. » Le scorbut épuisait ses forces. C'est à peine s'il parvenait à se traîner pour chercher

un peu de charbon. 10 mars : « Je dois remercier Dieu de ce qu'aujourd'hui j'ai pu avoir quelques seaux de charbon et un peu de neige pour faire de l'eau. » Le nom de Jésus n'est jamais là, mais toujours celui de Dieu. Mais le 17 mars on trouve soudain dans le journal : « Dieu et Jésus-Christ sont avec moi et me fortifient. » Et à partir de ce jour, c'est uniquement Jésus qui est nommé. « Je suis certain que Jésus m'a pardonné. Je m'en vais l'âme en paix vers Lui qui a pris sur Lui tout mon péché. » 22 mars : « Aujourd'hui encore, Jésus m'a donné des forces pour me tenir debout. » 29 mars : « Que Jésus soit le même aujourd'hui comme hier. De Lui j'ai reçu la force de trouver un peu d'avoine et un peu de neige dans un seau. » Sur un morceau de papier dans la Bible, on trouve ceci : « Aujourd'hui c'est le jour de Pâques; que Jésus me prenne bientôt avec Lui. »

***

Un jour, visitant une paroisse, l'évêque interroge les enfants pour voir s'ils savent leur catéchisme. Les enfants, environ une centaine, sont groupés sur deux rangs au milieu de l'église. L'évêque se propose de commencer par une question facile, et demande :

— Comment appelons-nous le bâtiment où nous nous trouvons maintenant ?

La réponse jaillit comme l'éclair :

— Une église.

— C'est ça, c'est une église. Mais pourquoi avons-nous de telles maisons que nous appelons des églises ?

Plusieurs doigts se lèvent. Je fais signe à un petit Lapon :

— Pour l'édification.

— Bien, c'est pour notre édification.

(Heureux de la réponse, j'oublie toute prudence et pose une question trop difficile) :

— Mais puisque tu parles d'édification, c'est donc que nous devons édifier quelque chose ici à l'église ?

Le garçon lève le doigt; après un signe de moi, il dit :

— Nous devons édifier la vie éternelle dans nos cœurs.

Il me fallut un instant pour me ressaisir. Jamais je n'avais reçu une telle réponse.

L'examen terminé, j'interrogeai ses professeurs. Non, ils ne savaient d'où cela pouvait lui venir. Un petit Lapon de douze ans ! Autant que les professeurs pouvaient savoir, cela ne se trouvait dans aucun livre. L'avait-il entendu chez lui ? Je ne sais pas. La réponse était là, voilà tout.

Je l'ai dit : de ce garçon j'ai appris ce que c'est qu'une communauté. Une communauté c'est la réunion de ceux qui s'aident mutuellement à édifier la vie éternelle dans leurs cœurs.

***

Dans une autre occasion semblable, les enfants répondent aux questions que pose l'évêque par des phrases stéréotypées, apprises plus ou moins par cœur : « Dieu nous aime. » « Le Christ nous a sauvés. » « Nous sommes des pécheurs », etc. L'évêque, mécontent, essaye d'obtenir des réponses plus personnelles. Il s'adresse à une petite fille de douze ans, yeux noirs, visage rayonnant de bonté.

— Comment t'appelles-tu ?

— Lajla.

— Tu dis que Dieu t'aime ?

— Oui.

— Mais comment peux-tu le savoir ?

— Si.

(L'évêque s'impatiente.)

— Écoute, Lajla ! Tu sais que je suis évêque. Maintenant l'évêque te dit : Lajla, Dieu ne t'aime pas.

Grand silence dans l'église. L'enfant regarde par terre. Je me disais : ceci n'est pas bien de ma part.

Alors soudain, Lajla me fixe de ses yeux noirs d'un regard si pénétrant que je sens comme un choc avant même qu'elle ait parlé. D'une voix qui pouvait être entendue dans toute l'église et avec une extraordinaire conviction, elle dit :

— Je le sais quand même !

(Trad. par D. Thorn, O. P.)

QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

CIVIS. *Moralité des alliances.*

Dans quels cas, à quelles conditions un chrétien peut-il, *moralement*, accepter l'alliance de son pays avec une nation antichrétienne?

. SIDOBRE. *Les deux Blocs.*

La question morale n'évacue pas la question proprement *politique* : quelle est, actuellement, l'efficacité et l'opportunité de l'alliance anglo-franco-russe pour maintenir la paix européenne? Compte tenu de la menace nouvelle que représente l'alliance *offensive* italo-allemande, et des potentiels de guerre respectifs de l'Allemagne et de la Russie, il importe d'en apprécier exactement le degré de nécessité, les difficultés et les dangers.

VIATTE. *La Chine et le Japon au début de 1939.*

Les éléments actuels d'une évolution dont les contrecoups atteindront aussi l'Occident.

. DENIS. *Difficultés particulières à quelques classes moyennes.*

On a étudié précédemment (*La Vie Intellectuelle* du 25 mai) la *Crise des classes moyennes.* Quelques précisions sont ici apportées, touchant : les carrières libérales ; — les propriétaires ; — les agriculteurs.

LIVRES

La colonisation agricole en Allemagne, par CH. D'ARAGON.

Études corporatives, par K. W.

Billet de Civ

Moralité des Alliances

Puisque le système de la sécurité collective, dans lequ
était enfermé un grand rêve chrétien, pour des motifs à
fois de structure et d'égoïsme nationaliste, s'est montré in
pérant, il faut bien, pour défendre la justice et la paix,
revenir à l'équilibre des forces et au système primitif d
coalitions et des alliances.

Mais est-il permis de conclure alliance avec n'importe qui
On sait le débat passionné que provoque, en ce moment,
projet d'alliance avec l'U.R.S.S.

Toute alliance soulève un problème technique et polit
que. Est-elle opportune ou non ? Avantageuse ou pas
Celui-là n'est pas de notre compétence. Seul le gouvern
ment responsable a qualité pour le résoudre.

Mais pour tout chrétien, il y a une question préalabl
L'alliance est-elle légitime au regard de la morale, cet
morale qui met en garde contre les mauvaises fréquent
tions, la contagion des fausses doctrines et interdit de fou
nir du crédit aux forces de perversion ?

Dans le débat qui se poursuit, on mêle l'argument pol
tique et l'argument moral. On passe de l'un à l'autre. E
cela crée une confusion qui laisse les consciences déco
certées.

Il est nécessaire, pour la solution éventuelle de la que
tion politique, que soit traité à part le problème moral.



Il n'y a pas de doute que la pensée d'une alliance ave
un État qui a de l'ordre humain une conception si co
traire à la nôtre, qui blasphème tout ce que nous vén

rons et se donne la mission de détruire la civilisation dont nous vivons, ne mette en émoi la sensibilité de beaucoup de Français. Peut-on imaginer, disent-ils, gageure plus scandaleuse ?

D'ailleurs, n'est-ce pas l'Église qui a toujours considéré comme suspect, sur le terrain social et plus encore sur le terrain religieux, le travail en commun avec des groupements dont le programme et l'esprit sont trop éloignés du sien ? Seules, dans ce cas, peuvent être justifiées des coalitions momentanées et pour des objectifs limités.

Il est vrai, cependant, que cette même Église conclut, elle-même, sur le terrain diplomatique, des ententes permanentes et entretient des relations régulières avec des gouvernements dont elle continue à combattre et l'idéologie et la législation.

Ne pourrait-on pas trouver dans cette conduite de l'Église, en apparence contradictoire, les principes de solution de ce délicat problème de la moralité des alliances ?

Si, en effet, l'Église, rompant avec son désir d'unité et d'amitié, n'envisage pas, sans inquiétude, que ses enfants subissent, dans le cadre d'un groupement, le contact de doctrines et de manières de vivre différentes des siennes, c'est qu'elle redoute que leur vie spirituelle et morale n'en soit, à la longue, influencée.

Mais quand on aura pu réussir, ainsi qu'on le fait pour les militants dans les milieux spécialisés, à leur donner une formation doctrinale et un dynamisme moral qui les mette à l'abri de toute contagion, alors, c'est elle-même qui les enverra aborder fraternellement, pour la conquête, n'importe quel milieu.

Pareillement, parce que l'Église possède la sécurité doctrinale absolue, qu'elle n'a rien à craindre d'aucun contact aussi prolongé qu'il soit, elle peut se permettre de s'entendre, de négocier, de conclure des concordats avec n'importe quel État. Elle ne peut rien perdre, tandis qu'elle peut espérer faire passer, chez son allié, quelque chose de son esprit et de sa vertu.

Ainsi, quand un pays se trouve en face d'un partenaire dont l'influence peut être dangereuse pour l'esprit national, qu'il ne fasse pas alliance avec lui à la légère. Il ne doit le faire que s'il a lui-même une forte personnalité et s'il est sûr de sa vigueur spirituelle.

Mais, une fois que toutes les prudences sont prises, la moralité de l'alliance ne dépend pas de la qualité du partenaire, mais seulement de la qualité de l'action entreprise ensemble.

Faire alliance pour une entreprise de domination, d'injustice, d'intimidation, pour tenir le monde en inquiétude ou pour déclarer la guerre.

Même faire alliance pour défendre et propager une idéologie et une organisation communiste, raciste, totalitaire qui confisque les droits sacrés de la personne humaine, sera toujours une alliance immorale, de quelque phraséologie qu'on essaie de la justifier.

Et les responsables de cette alliance, quelles que soient leurs attitudes vertueuses et quelle que soit leur conception politique de par ailleurs, participent à cette immoralité.

Au contraire, l'alliance qui se propose de défendre la justice, la paix, la sécurité des nations, à plus forte raison celle qui a pour but de défendre sa patrie et sa civilisation est une noble et belle alliance.

Et si, pour cette entreprise, on fait alliance avec un État dont on réprouve l'idéologie et dont, sous aucun prétexte, on ne tolérerait la propagande dans sa politique intérieure, non seulement ça n'est pas faire une alliance immorale, mais c'est, d'une certaine façon, mettre le diable au service de Dieu.

Il reste qu'il ne convient pas de s'endormir dans une telle alliance. Il faut que la sensibilité nationale et chrétienne reste en émoi, l'instinct de conservation en alerte. Pour une nation catholique l'alliance avec le grand Turc a toujours été un pis-aller.

CIVIS.

Les deux blocs

Dans l'Europe cosmopolite, patricienne et policée d'a-
ant 1914, les alliances se nouaient et se dénouaient par
es négociations patientes, secrètes et feutrées. Les
ouvernements formaient des coalitions entre leurs peu-
es, non seulement sans les consulter, mais encore sans
s avertir. En 1890, toutes les capitales se passionnent
our le différend qui oppose Bismarck à Guillaume II.
[ais presque tout le monde ignore la cause la plus pro-
nde du duel : le Chancelier de fer a conclu, en 1887,
1 traité secret avec la Russie ; son jeune souverain
oppose au renouvellement d'un pacte qu'il juge incom-
atible avec l'alliance fondamentale qui unit la Cour
: Berlin à celle de Vienne ; ainsi les contemporains
garés se méprennent sur la portée véritable d'un évé-
:ment qui est peut-être à l'origine de la Grande Guerre
sûrement à l'origine de la défaite allemande. Dans les
·emières années du siècle, la France est déchirée entre
ırtisans et adversaires du combisme; mais ni les uns
les autres ne songent que le ministre des Affaires
rangères d'Émile Combes s'appelle Théophile Del-
ssé et mène, avec un acharnement mystérieux, une
olitique beaucoup plus conforme aux vœux de l'opposi-
on qu'à ceux de la majorité; leur indifférence est d'ail-
ırs explicable ; car lorsque Delcassé négocie, par
emple, le renforcement de l'alliance franco-russe, ni
opinion publique, ni le Parlement, ni le gouvernement
en sont avisés; seuls le Président de la République et
Président du Conseil sont admis au partage du secret.
Que les temps sont changés ! La plus grande partie
continent européen est aujourd'hui soumise à un ré-

gime dont les hommes d'avant 1914 n'auraient pas mêm imaginé la rigueur. Mais si la démocratie politique es en régression ou en sommeil, la démocratie diplomati que est en plein essor. A condition d'admettre que l démocratie progresse dans la mesure où on divulgu aux peuples les éléments de leur destin.

D'une part, l'alliance italo-allemande vient d'être no seulement publiée, mais élucidée par les deux signatai res : le texte révélé le 22 mai à Berlin et commenté su l'heure par le comte Ciano et M. de Ribbentrop ne souf fre aucune équivoque et n'autorise aucun faux-fuyant.

D'autre part, l'alliance anglo-franco-russe est négo ciée, discutée, marchandée au grand jour. Des projet qui, jadis, n'eussent été connus que d'une demi-dou zaine de personnages sont soumis, en pleine Chambr des Communes, à une exégèse claironnante. C'est à l face du monde entier que Londres polémise avec Mos cou et que Moscou réplique à Londres.

Certes, l'alliance italo-allemande n'est pas l'effet d la volonté du peuple allemand, ni, encore moins, d peuple italien. Certes, l'alliance anglo-franco-russe n' pas été réclamée par un plébiscite des peuples anglai et français, ni, encore moins, du peuple russe. Mais le deux alliances sont, du moins, conclues au vu et au s des intéressés.

Merveille et continuité du progrès ! Les peuples n lient pas encore les sauces auxquelles on les accommode Mais, du moins, ils les goûtent.

***

Le Pacte des Dictateurs rend une saveur nouvelle e particulière. Sa grande originalité — on ne saurait trop insister sur ce point — est de se présenter comme un alliance offensive, dont on chercherait vainement un forme équivalente dans le passé. L'article 3 vaut l peine d'être intégralement cité :

Si, à l'encontre des vœux et des espoirs des parties contractan-
:s, il devait arriver que l'une d'elles fût entraînée dans des com-
lications guerrières avec une autre puissance ou avec d'autres
uissances, l'autre partie contractante interviendra immédiatement
omme alliée à ses côtés et la soutiendra avec toutes ses forces mi-
taires sur terre, sur mer et dans l'air.

Dès lors, chacun des deux signataires s'interdit de éterminer si la guerre a ou n'a pas été provoquée par autre. Le chemin parcouru depuis la crise de septem-re 1938 est considérable. L'Italie laissait alors enten-re qu'elle interviendrait seulement au cas où la guerre eviendrait générale et, même à l'heure des pires inquié-ıdes, ne mobilisait qu'au compte-gouttes. Mieux en-ɔre : M. Mussolini, dans une *Lettre ouverte à Lord 'unciman,* affirmait que, si M. Hitler voulait mettre la ıain sur toute la Tchécoslovaquie, « l'Europe aurait ıison de vouloir lui faire la guerre », mais qu'il avait e « bonnes raisons » de savoir que, même si on lui ffrait un tel cadeau, le Führer s'empresserait de le re-ıser. En ce temps-là, le Duce ne renonçait donc pas à espoir de limiter la voracité du partenaire. Il le laisse ıge désormais de l'entraîner à son gré dans la bataille. ourquoi franchir ce nouveau pas ? Pourquoi surtout ıtroduire la notion novatrice d'alliance offensive dans : qu'on n'ose plus appeler le droit international ? Le :xte même du pacte apporte la réponse. D'une part,

Allemagne et l'Italie, dans un monde trouble et en désagréga-
on, veulent se consacrer à la tâche d'assurer les bases de la cul-
ıre européenne.

D'autre part,

rmement liés entre eux par les affinités internes de leur concep-
ɔn du monde et par la solidarité étendue de leurs intérêts, le
:uple italien et le peuple allemand ont résolu d'intervenir aussi
l'avenir, côte à côte et avec leurs forces unies, pour assurer leur
pace vital et pour maintenir la paix.

Ainsi la philosophie commune aux deux régimes leur enjoint non seulement de s'épauler mutuellement, mais encore d'étendre leur conception du monde à l'ensemble du vieux continent. Ainsi la pauvreté et l'exiguïté prétendues des terres italiennes et allemandes justifient le recours à la force des deux peuples coalisés par leurs dictateurs. Sans doute, les deux formules — « assurer leur espace vital » et « maintenir la paix » — sont-elles juxtaposées. Mais elles ne sont contradictoires qu'en apparence pour qui n'a pas oublié que les conquêtes des dictateurs furent toutes présentées comme autant d'« contributions à la paix », gravement menacée par l'existence d'une Autriche, d'une Tchécoslovaquie ou d'une Albanie indépendantes.

En bref, le Pacte du 22 mai transpose la lutte des classes sur le plan international. Il n'est qu'un développement du mot d'ordre : « Nations prolétaires, unissez-vous ! » Et, pour pousser plus avant le parallèle, la nouvelle Internationale n'attend rien du bon vouloir des « démoploutocraties », c'est-à-dire de la classe adverse. Elle proclame que la libération des nations prolétaires sera l'œuvre des nations prolétaires elles-mêmes. Elle ne forge et ne connaît qu'une arme : la Révolution.

*
* *

D'où cette conséquence paradoxale : ou bien l'association de la Russie à la coalition défensive nouée contre cette menace est une erreur tragique et une funeste illusion; ou bien l'Union soviétique doit apparaître, sur le plan international, comme une puissance contre-révolutionnaire. C'est en fonction de ce dilemme qu'il importe de considérer le problème de l'alliance russe.

A. — Une première constatation s'impose : le changement le plus durable qui, depuis un quart de siècle, ait affecté la Russie est sa transformation progressive et

continue en grande puissance industrielle. Pour apprécier l'importance de cette révolution, il suffit de comparer les chiffres de la production russe en 1913 et en 1937 d'une part et, d'autre part, les chiffres de la production russe en 1937 avec les chiffres correspondants de la production allemande.

Soit le *charbon* : en 1913, la Russie en fournit 29 millions de tonnes, en 1937, 128, et l'Allemagne 185.
Pour le *pétrole* : les chiffres correspondants sont 9 millions de tonnes, 29 millions et 3 millions 400.000.
Pour l'*électricité* : 2 milliards de kilowats-heure, 31 et 49.
Pour l'*acier* : 4 millions 200.000 tonnes, 17 millions 600.000 et 19 millions 400.000.
Pour les *tracteurs* : zéro, 115.000 et 14.000.
Pour les *automobiles* : zéro, 200.000 et 331.000.
Pour l'*acide sulfurique* : 121.000 tonnes, 1 million 208.000 tonnes, 1 million 441.000 tonnes.

On ajoutera que, depuis 1937, la production globale russe a encore augmenté de 11 % environ et que, d'une manière générale, la Russie extrait, cultive ou produit, en quantités suffisantes pour sa consommation, toutes les matières premières, à l'exception de la laine et du caoutchouc.

La conclusion brutale qui se dégage de ce tableau est que le potentiel industriel de guerre de la Russie était nul en 1914 et qu'il est aujourd'hui comparable à celui de l'Allemagne.

B. — Cette observation permet de poser un double axiome. D'une part, la Russie constitue désormais la seule armature industrielle possible d'une coalition orientale contre l'Allemagne. D'autre part, en cas de guerre prolongée, la coalition italo-allemande ne pourrait soutenir les hostilités qu'en puisant dans le réservoir russe ses réapprovisionnements. La question vitale du pétrole en fournit une preuve suffisante.

On évalue à 30 millions de tonnes au minimum par

an la consommation de pétrole italo-allemande en cas de guerre. La production du Reich — compte tenu de la fabrication synthétique — est très diversement appréciée : M. Jacques Bardoux, dans *La Revue des Deux Mondes* du 1er juin, l'évalue à 1.200.000 tonnes; la revue anglaise l'*Economist*, dans un de ses derniers numéros, à 3.400.000 tonnes. Mais, même si l'on admet le chiffre le plus fort, la production domestique ne couvre pas la moitié de la consommation allemande en temps de paix, qui serait, en cas de guerre, triplée ou quadruplée.

Supposera-t-on que le Reich, par une expédition foudroyante, s'empare en quelques jours des puits de pétrole roumains? Même si les possesseurs actuels n'avaient pas eu le temps d' « enclouer » les sondes et de brûler les installations comme en 1917, les 6.715.000 tonnes de pétrole roumain ne couvriraient guère que deux à trois mois des besoins de la coalition germano-italienne. Dès lors, comme il y a vingt-deux ans, la continuation de la guerre sur le front occidental exigerait la conquête ou, du moins, la libre disposition de la Russie mineure; et la prise de Bucarest ne serait que le prélude de la marche sur Kiev.

D'où il s'ensuit que l'Allemagne, dans la mesure où elle est privée d'accès au réservoir russe, est enfermée dans le dilemme : guerre courte ou guerre perdue.

C. — Or la seule façon de conjurer le risque fatal d'une conjonction germano-russe, même limitée à l'ordre économique, est la conclusion d'un pacte d'assistance mutuelle entre Moscou et l'Occident. Rien n'éclaire mieux cette vérité que l'évolution de M. Chamberlain. Le premier Ministre de Grande-Bretagne n'a jamais caché que le but initial de sa fameuse « expérience » était d'élaborer un *modus vivendi* entre les deux démocraties et les deux États totalitaires de l'Occident, à l'exclusion de l'Union soviétique. Or, à partir du jour où il a lui-même sonné le glas de la politique dite d'apaisement, c'est-à-dire à partir du discours de Birmin-

iam, postérieur de deux jours à l'entrée d'Adolf Hitler
Prague, il s'est engagé d'emblée sur la voie d'une
iance avec le Kremlin. Sans doute aurait-il voulu que
coopération avec l'U.R.S.S. fût assurée par un lien
n pas direct, mais indirect, c'est-à-dire par la jonction
Pologne et en Roumanie de la garantie franco-britan-
que et de la garantie russe. Mais ce lien lui-même
rait eu un caractère militaire, et non pas économique.
suite des négociations devait démontrer que Moscou
en eût pas accepté d'autre. Rien de plus caractéristi-
ie à cet égard que le discours prononcé par M. Molo-
v, porte-parole de Staline, devant le « Parlement »
viétique en date du 31 mai. Il exige une alliance auto-
atique sans aucune référence à la S.D.N. Il réclame
s accords d'états-majors. Il insiste sur l'extension de
garantie franco-britannique aux États baltes. Après
ioi il agite la menace d'une reprise éventuelle des
urparlers commerciaux entre le Reich et la Russie.
procédé frise trop le chantage pour n'être pas déplai-
nt. Mais l'ensemble du discours est parfaitement
mpréhensible si l'on se place au point de vue, je ne dis
s soviétique, mais russe.

Supposons, en effet, qu'un gouvernement russe décide
se replier sur une neutralité garantie par l'immensité
son territoire et de ses ressources, et de ne conclure
ec les puissances que des accords d'ordre économique
commercial. Dans ce cas, le premier et, peut-être, le
ul traité qu'il négociera sera sans contredit un traité
rmano-russe : les deux économies soviétique et alle-
ande sont en effet, dans une large mesure, complé-
entaires, et rien ne serait plus facile que d'élaborer un
stème d'échanges entre les deux Empires totalitaires;
n'a pas oublié que les accords Piatakoff, suite logi-
ie des traités de Rapallo en 1922 et de Berlin en 1926,
nctionnèrent à la satisfaction des deux parties. Il n'est
s douteux que le Reich se soit efforcé, au cours des
rnières semaines, de renouer ces liens progressive-
ent rompus, non pas depuis l'avènement du Troisième

Reich, mais depuis la conclusion du pacte franco-sov tique. La presse anglaise annonça, dans les derni jours de mai, qu'une délégation commerciale alleman était venue à Moscou pour en repartir bientôt les mai vides. La presse soviétique a démenti cette allégat mais M. Molotov en a publiquement confirmé la sul tance. Deux publications allemandes — la *Rheinisc westfälische Zeitung,* organe de l'industrie lourde, le *Reichwart,* sous la signature du comte Reventlov ont d'ailleurs, au même moment, reçu la permission rappeler que « Bismarck n'avait cessé de préconiser u entente avec la Russie » et que l'amiral Von Tir avait, dès 1916, préconisé « une paix séparée » avec Tzar.

Quelle raison peut avoir Staline de repousser l avances de Hitler? La seule explication plausible qu'il a lu *Mein Kampf* et redoute que la paix avec Hi ler ne doive être, comme la paix avec Ludendorff, pay tôt ou tard d'une amputation de l'Empire russe. N'ou blions jamais qu'il fallut l'armistice de Rethondes po obliger les armées allemandes à évacuer l'Ukraine, do la perte priverait aujourd'hui la Russie de 45 % d céréales qu'elle consomme, de 50 % de l'acier et charbon, de la quasi totalité du pétrole qu'elle produ N'oublions pas non plus que, quelques mois avant défaite du Reich impérial, la Lithuanie, créée par traité de Brest-litowsk, et la Finlande se virent impos un prince allemand; que l'Esthonie et la Lettonie étaie destinées à former deux autres duchés; que l'influen des barons baltes se fait sentir dans la philosophie dans le haut personnel du Reich national-socialiste.

Empêcher l'Empire brun de devenir limitrophe l'Empire rouge, de réveiller en Galicie l'irrédentism ukrainien, de préparer à partir de la Finlande et d pays baltes une opération contre la Carélie et l'Ingri provinces de l'Union soviétique habitées par une pop lation incontestablement finnoise et dont la conquê couperait Léningrad de Moscou et de la mer Blanche

telle est l'unique raison pour laquelle la Russie soviétique substitue à une politique d'entente économique avec Berlin une politique de coopération militaire avec Paris et Londres.

D. — On en arrive ainsi à poser le problème crucial : que vaut l'armée russe ?

Quelques chiffres doivent être d'abord posés, qui représentent les données permanentes de la question.

Superficie du territoire : 21.176.000 kilomètres carrés.

Distance de la frontière est à la frontière ouest : 10.000 kilomètres.

Habitants : 180 millions.

Effectifs actuels : 2.000.000 (2 millions 500.000 avant la fin de l'année en cours).

Hommes mobilisables : 5 millions en quelques mois, 35 millions au maximum.

Tanks : 5000.

Mitrailleuses lourdes et légères : 35.000.

Avions de première ligne : 6000.

Artillerie lourde : 1600 canons.

C'est assez dire que les éléments de force ne sont pas négligeables : l'importance des effectifs n'est plus, comme naguère, compensée par l'insuffisance du matériel; elle est, au contraire, soutenue par un potentiel industriel comparable à celui du Reich et par les ressources agricoles et minérales dont le Reich est dépourvu; au surplus, l'industrie a l'avantage d'être à l'abri des bombardements. Mais les éléments de faiblesse sont également incontestables. D'une part, l'épuration du haut commandement a entraîné un rajeunissement trop rapide des cadres : trois maréchaux, treize commandants d'armée et une centaine de généraux divisionnaires ont été fusillés, emprisonnés ou disgraciés. D'autre part, l'incertitude plane inévitablement sur l'état moral de l'armée, au même titre que dans tous les États totalitaires : elle procède pour une large part de la dualité

du commandement ; à côté de l'instruction purement militaire confiée à l'officier, l'éducation « morale et patriotique » est abandonnée à des « commissaires politiques », dont la hiérarchie correspond à celle du personnel de commandement; leur rôle est d'assurer l'orthodoxie politique des cadres et d'éveiller la ferveur patriotique des recrues; mais il est certain que ce contrôle perpétuel et ce dessaisissement partiel gênent considérablement le chef militaire. Enfin et surtout, les voies de communication sont très insuffisantes : le développement des voies ferrées est de 90.000 kilomètres, ce qui représente une densité très faible pour une aussi vaste superficie ; les routes sont à la fois médiocres et peu nombreuses; deux bonnes autostrades mènent l'une de Moscou à Minsk en direction de Varsovie, l'autre de Moscou à Kiev en direction de la Roumanie et de la Pologne méridionale; le complément du réseau routier n'est encore qu'à l'état de projet ou en cours d'exécution.

Que conclure? L'armement matériel et moral de la nation est essentiellement défensif. De même que l'armée n'a pas assez de routes ni de chemins de fer pour se porter en masse vers les frontières, de même la jeunesse est élevée dans le culte de la patrie soviétique : dans la haine des puissances fascistes sans doute, mais aussi dans une sorte de mépris condescendant et rancunier à l'encontre des grandes démocraties. Il s'ensuit que le risque d'un déferlement des armées rouges sur les territoires limitrophes paraît assez limité. Par la force des choses, le concours soviétique à la Pologne et à la Roumanie emprunterait surtout la forme d'une assistance en matériel et d'une aide économique.

Quoi qu'il en soit, l'avis des états-majors est :

en premier lieu, qu'il faudrait plutôt redouter une participation trop réticente qu'une participation trop empressée de l'U.R.S.S. aux hostilités éventuelles;

en second lieu, que la force matérielle de la Russie est beaucoup plus grande en 1939 qu'en 1914 et que, pour-

tant, Joffre n'eût peut-être pas gagné la bataille de la Marne si Rennenkampf n'avait pas été là pour faire contrepoids et perdre la bataille de Tannenberg.

E. — S'il paraît ainsi démontré que l'alliance russe est non pas souhaitable, mais inévitable, encore reste-t-il à en prévoir et à en apprécier les conséquences.

1. En premier lieu, ne faut-il pas redouter que l'entrée de l'U.R.S.S. dans la coalition ne creuse un fossé désormais infranchissable entre les démocraties occidentales et les dictateurs ?

La question paraît dépourvue de sens depuis que les dictateurs eux-mêmes, unis par un « pacte d'acier », ont découragé tous les efforts entrepris pour renouer le dialogue interrompu par leurs coups de force. Mais il y a plus : l'histoire des diplomaties fasciste et hitlérienne démontre que l'hostilité furieuse de MM. Hitler et Mussolini contre la Russie stalinienne n'est pas une donnée permanente de leur politique et de leur philosophie; tout au contraire, elle ne se manifeste que dans la mesure où l'U.R.S.S. apparaît comme solidaire des puissances occidentales pour la conservation de l'ordre européen. Le 5 mai 1933, Adolf Hitler a renouvelé le traité germano-russe d'avril 1926, qui était venu à expiration en avril 1931 et que ni Bruning, ni Von Papen, ni Von Schleicher ne s'étaient décidés à prolonger; c'est seulement à partir du jour où l'U.R.S.S. est entrée dans la S.D.N., puis a signé le pacte franco-soviétique que le Führer fulmina son excommunication majeure, la dénonça comme un « foyer d'infection » et comme un « pays bacillaire ». L'Italie fasciste est la première des grandes nations victorieuses qui ait reconnu *de jure* la Russie révolutionnaire; le 3 décembre 1933, M. Litvinof était encore reçu en audience solennelle par le roi d'Italie et par le Duce, qui soulignait à cette occasion la haute portée du pacte d'amitié conclu deux mois plus tôt entre Rome et Moscou. Le traité germano-italien du 22 mai 1939 n'est pas un pacte antikomintern, mais un

contrat d'association révolutionnaire contre l'ordre européen.

2. L'alliance anglo-franco-russe ne risque-t-elle pas de rejeter le Japon dans le camp adverse? D'une part, ce danger est dans une large mesure compensé par l'extension aux mers asiatiques de la coopération anglo-franco-américaine : « Notre rôle essentiel, nous disait Walter Lippmann lors de son dernier séjour à Paris, est de neutraliser le Japon. » De fait, le 18 mai, une action concertée de la France, de l'Angleterre et des États-Unis a suffi pour obliger les Nippons à évacuer la concession internationale d'Amoy. D'autre part, il est remarquable que le Japon donne précisément des signes d'indépendance par rapport à l'axe Berlin-Rome depuis qu'il n'a plus aucun doute sur la volonté de résistance des démocraties occidentales : malgré les sollicitations pressantes et répétées de Rome, et surtout de Berlin, le gouvernement du Mikado s'est jusqu'à présent refusé à toute extension du pacte antikomintern qui risquerait de l'entraîner dans une guerre européenne. Au surplus, ni la France ni l'Angleterre n'ont jamais songé à garantir l'U.R.S.S. contre l'éventualité d'une agression japonaise.

3. Un pacte avec Moscou n'est-il pas de nature à jeter dans les bras de l'Allemagne un certain nombre de nations hésitantes, mais irréductiblement hostiles au bolchevisme?

S'il s'agit de la Roumanie et de la Pologne, elles ont l'un et l'autre compris, avec des réticences explicables, que, sans le concours de leur grande voisine orientale, elles n'avaient aucun moyen de défendre leur indépendance en cas de guerre prolongée.

S'il s'agit de l'Espagne, il est vrai qu'elle considère d'un mauvais œil les tractations anglo-franco-soviétiques. Mais il n'est pas moins vrai qu'elle ne les avait pas attendues pour adhérer au pacte antikomintern, c'est-à-dire au système germano-italien, et qu'elle a formellement exclu toute possibilité de ralliement au sys

me franco-britannique même privé du concours de la ussie. Au reste, le Portugal voisin, État autoritaire et tholique, allié dès le premier jour de l'Espagne franiiste, mais hostile à la révolution fasciste sur le plan ternational comme à la révolution communiste à l'inrieur des nations, a solennellement réaffirmé son alince fondamentale avec Londres depuis le début des urparlers anglo-russes.

A l'inverse, le divorce entre l'U.R.S.S. et l'Occident traînerait la nullité de droit des pactes anglo-turc et anco-turc, et rendrait pratiquement inopérant le sysme d'assistance mutuelle anglo-franco-polonais.

En bref, il faut choisir entre les risques hypothétiques l'alliance russe et le danger mortel de l'isolement ocdental.

Est-ce à dire que ces risques hypothétiques soient asmés d'un cœur léger? Certes, toutes les raisons pour squelles M. Pierre Laval a conclu le pacte franco-soétique et pour lesquelles M. P.-E. Flandin l'a fait tifier sont cent fois plus valables qu'elles ne l'étaient y a quatre ans. Certes, pas plus aujourd'hui qu'il y a iatre ans, les adversaires irréductibles du bolchevisme ont à rougir de conclure une entente avec Moscou : r, précisément parce qu'ils professent une légitime rreur des guerres ou des différends idéologiques, ils t le droit — mieux encore : le devoir — d'unir dans seul faisceau, et sans égard pour leur régime intéur, toutes les nations qui respectent l'intégrité terririale et l'indépendance nationale des autres nations; n'était pas le cas de la Russie rouge lorsque l'Alleagne et l'Italie recherchaient son alliance; elle a angé, et ce n'est pas elle qui depuis quatre ans a fait sparaître par la violence quatre États indépendants de carte du monde; souhaitons que l'Allemagne, même ns cesser d'être raciste, et l'Italie, même sans cesser être fasciste, acceptent à leur tour les règles nécessais de toute communauté internationale possible; ce ır-là nous pactiserons avec elles sans avoir le senti-

ment de pactiser avec le néo-paganisme, pas plus q
nous n'avons aujourd'hui le sentiment de pactiser av
le bolchevisme. . . . .

Mais, en revanche, nous savons parfaitement que
Russie est un allié dangereux : en 1890, elle se fais
prier pour accepter l'alliance de la France républica
dix ans et surtout quinze ans après, ses ambitions s
Constantinople encourageaient la politique belliqueu
des Empires centraux; il n'est pas impossible que, fo
de l'alliance franco-britannique, la Russie soviétique,
son tour, ne caresse l'espoir de recouvrer une partie d
terres que la Grande Guerre lui a enlevées, à commenc
par les États baltes dont toutes les inquiétudes ne so
peut-être pas injustifiées. D'autre part, la participati
de l'armée rouge à une guerre occidentale serait lour
de périls même si — comme Ismet Inonu le disait just
ment au général Weygand — il devait être encore pl
dangereux de la voir attendre, pour intervenir au se
profit de la révolution, que les autres puissances eur
péennes se fussent égorgées et saignées mutuellemer

Au surplus, on n'a pas le droit d'oublier la funes
équivoque qu'entretient la présence simultanée à Mo
cou du gouvernement central de l'Union soviétique
du Komintern de la Troisième Internationale; une d
pires erreurs de M. Pierre Laval fut d'avoir sollicité
obtenu de Staline une déclaration favorable à l'introdu
tion du service de deux ans en France, qui consacra
au moment même où le pacte franco-soviétique éta
conclu, l'ingérence de la Russie dans les affaires int
rieures de la République; bien que la politique sovié
que, c'est-à-dire nationale et impériale, l'emporte po
le moment sur la politique communiste, il serait à la fo
sage et digne de réparer cette faute et d'exiger, en co
trepartie du pacte anglo-franco-russe, la confirmati
publique et contractuelle des apaisements prodigués p
M. Potiemkine à Bucarest et à Varsovie quant à la mi
en sommeil du Komintern.

Mais que prouvent ces objections? Tout simpleme

que le but de l'alliance russe doit être, au premier chef, non pas de compléter une coalition victorieuse, mais de cimenter le Front de la Paix, non pas de gagner la guerre, mais d'édifier le barrage à l'abri duquel toutes les chances de renouer la négociation générale et le dialogue européen devront être avidement saisies.

Telle est, comme l'écrivait Léon XIII le 10 janvier 1890 aux évêques du monde entier, notre façon d' « aimer les deux patries, celle de la terre et celle du ciel, mais de telle façon que l'amour de celle-ci passe avant l'amour de celle-là, et que jamais les droits des hommes ne soient préférés aux droits de Dieu ».

André Sidobre.

La Chine et le Japon au début de 1939

Cela va de soi : la prise de Hankéou et celle de Canton ont marqué une étape de la guerre chinoise. La deuxième plus encore que la première : on s'attendait à celle-ci ; dès la chute de Nankin, les Chinois eux-mêmes la jugeaient difficilement évitable; leur président, le gros de leurs services administratifs s'étaient établis tout de suite dans le Szeu-Tchouan, ne laissant à leur « capitale provisoire » que les ministères indispensables à la conduite des affaires extérieures et de la guerre; c'est merveille qu'elle ait tenu si longtemps. Hankéou n'offre d'ailleurs qu'une valeur commerciale : mais Canton ouvre la porte du Sud ; en l'occupant, les Japonais barraient la route aux approvisionnements de leurs adversaires; ils maîtrisaient le berceau même du

nationalisme, et leur marche, prenant à l'improviste une armée qui se croyait à l'abri derrière Hong-Kong, la mettait en déroute presque sans coup férir. Était-ce le commencement de la fin? Trois mois sont passés, et tout nous invite à répondre par la négative.

Si nous traçons, sur une carte, les limites de l'invasion, nous serons frappés de voir qu'elles recouvrent, presque trait pour trait, celles de la grande plaine chinoise : elles ne les débordent qu'au Chan-Si, grâce à la voie ferrée; nulle part ailleurs elles n'empiètent sur la « Chine des collines »; et les troupes débarquées au Sud n'ont occupé, elles aussi, que les ports ou les plaines du littoral. Sûre de sa marche en rase campagne, l'armée nippone n'a pas voulu s'engager sur un terrain propice aux embuscades. D'ailleurs, la plupart des chemins de fer s'arrêtent là : elle a suivi ceux du Nord plus loin, jusqu'à leur terminus; il lui resterait à remonter celui du Lung-Haï vers Sian-Fou, à relier, le long du Canton-Hankéou, ses deux dernières conquêtes, et elle pourrait encore déblayer un morceau de plaine autour d'Itchang et de Tchangcha : il ne semble guère, pour l'instant, qu'elle y mette beaucoup d'énergie. La zone qu'elle domine lui suffirait : ses terres fertiles, ses vastes cités — toutes celles qui possèdent une importance internationale — finiraient par rémunérer un usufruitier qui saurait en exploiter les ressources.

Mais les Japonais n'en sont pas au stade de l'exploitation. Ils tiennent le pays dans un filet aux mailles trop espacées : partout entre les lignes de son quadrillage l'autorité leur échappe; on se bat encore aux environs de Shanghaï et de Pékin; au nord, les guérillas des anciens communistes; au centre, celles du Chantoung commandent une grande partie du pays en dehors des voies ferrées; le moindre îlot montagneux en abrite; elles plantent autour d'elles le drapeau chinois, et des villes parfois considérables, où le parcours des colonnes ennemies ne menait pas, ont gardé leur administration et leur contact avec le pouvoir central. Chaque localité n

formait-elle pas naguère une cellule presque indépendante ? Cette autonomie, obstacle à l'unité, favorise aujourd'hui la résistance. Certains voyageurs nous décrivent des districts entiers où la vie nationale se poursuit comme durant la paix; on a vu les chefs des guérillas se rendre pour un conseil de guerre à l'état-major, et rejoindre ensuite leurs bandes impunément; l'envahisseur se borne à contrôler les communications et les gros centres. Même là, que d'attentats contre les siens ! et quelle insécurité, de son propre fait ! Au rebours, les provinces restées libres se développent de manière étonnante : le gouvernement tâche de les rendre capables de soutenir la lutte par elles-mêmes; il trouve le temps de poursuivre sa réforme morale, la « Nouvelle Vie »; pour assurer le ravitaillement, il a réalisé le tour de force de construire une route carrossable jusqu'en Birmanie, et il espère ainsi compenser plus ou moins le blocus de sa côte.

Les hostilités peuvent donc traîner longtemps encore, et le contraste entre les deux camps nous explique celui de leur tactique. Pour les Chinois, inférieurs dans les batailles rangées, il s'est agi d'éluder la pression de l'ennemi tout en le retardant pas à pas; ils voudraient l'attirer hors des plaines, le harceler sur ses derrières, l'user économiquement. Les Japonais, eux, visent surtout à rendre leur conquête effective en éliminant peu à peu les irréguliers, et ils comptent sur leur propagande pour dissocier les résistances. Ne se lassera-t-on pas de les contre-attaquer en vain ? la présence des francs-tireurs ne pèsera-t-elle pas à la longue sur le paysan, et, par la force des choses, ne dégénérera-t-elle pas en brigandage ? l'amour de la paix ne tuera-t-il pas le patriotisme nouveau-né ? faute d'armes, les combattants isolés ne devront-ils pas se rendre, et la même pénurie n'affectera-t-elle pas le gros des armées, malgré la route birmane ou celles de Mongolie ? Désormais les batailles passent à l'arrière-plan : le maréchal Tchiang Kaï-Chek tentera d'épuiser l'Empire japonais; celui-ci travaille à

débaucher quelques politiciens assez influents pour do
ner au public l'illusion d'un contre-gouvernement.

***

Jusqu'ici, la poignée de notables qui forment le
« Conseils exécutifs » de Pékin ou de Nankin manqua
totalement de valeur représentative. Parmi les surv
vants de l'ancien régime, que le Japon flatte d'une re
vanche, le maréchal Touan Chi-Joui est mort sans avo
pactisé; son collègue Ou Peï-Fou semble hésiter : o
annonce périodiquement sa nomination à la tête d'u
gouvernement postiche, et toujours il se dérobe. Aucu
de ces hommes ne peut d'ailleurs apporter autre chos
que des vestiges. — Il en va tout autrement de M. Wan
Ching-Wei. Sa défection, vers la Noël, a privé le firma
ment chinois d'une étoile de première grandeur. Secré
taire de Sun Yat-Sen, dépositaire de son testament po
litique, M. Wang Ching-Wei a longtemps incarné l
tendance « doctrinaire » dans le parti Kouomintang
elle l'opposait au maréchal Tchiang Kaï-Chek, insuffi
samment « démocrate »; on l'a vu participer à des rébel
lions contre lui; réconcilié devant l'ennemi commun, de
venu président du Conseil exécutif central, il continuai
à subir l'influence allemande, et l'accord Berlin-Toky
peut avoir hâté son changement d'attitude : lorsque l
prince Konoye, définissant ses buts de guerre, a dés
avoué toute revendication territoriale ou financière, i
s'est déclaré prêt à collaborer, et, lançant un manifest
en faveur de la paix, a quité Chungking pour Hanoï
ville neutre. D'autres allaient-ils le suivre? Les Japo
nais l'espéraient : pour l'instant, il n'en est rien; le blo
ne se désagrège pas, malgré cette fissure; elle peut tou
au plus désigner M. Wang Ching-Wei comme un futu
médiateur si les circonstances l'exigent un jour, et s
ses compatriotes lui pardonnent.

Pour gagner les esprits, les dirigeants de Tokyo mo

ifient peu à peu leur programme. Non qu'ils en retranhent quoi que ce soit : au contraire, le départ du généal Ugaki, puis l'avènement du cabinet Hiranuma, ne auraient guère signifier qu'un surcroît d'intransieance. Mais il faut bien dorer la pilule. Et c'est pouruoi l'on commence à distinguer entre le Kouomintang t ses membres individuels, à prévoir un Kouomintang éorganisé, débarrassé de Tchiang Kaï-Chek et des agents soviétiques »; c'est aussi pourquoi l'on rapelle qu'un Sun Yat-Sen, l'oracle du parti, faisait porer son effort principal contre « l'impérialisme » euroéen. Par là, le conflit déborde son cadre oriental. Les aponais ressuscitent la propagande que menait la Ruse il y a quinze ans: comme jadis l'impératrice douaière déchaînant la révolte des Boxeurs, ils essaient de aire oublier leurs empiétements en se donnant pour les bérateurs de l'Asie; ils promettent officiellement à la Chine « rénovée » par leurs soins la disparition des conessions étrangères et de l'extra-territorialité[1]; déjà ils nt retiré leur signature au traité des neuf puissances. On entend bien qu'ils n'y perdront rien : une Asie redeenue « asiatique » vivra tout naturelement sous leur utelle, comme l'Europe centrale sous celle de l'Allemane, et la Méditerranée sous celle de l'Italie. Mais on 'étonnerait du silence où tombent chez nous ces meées — surtout lorsqu'on se rappelle les clameurs d'anan — si l'on ne savait que l'épouvantail bolchéviste ypnotise les « bourgeois » du monde entier comme le hiffon rouge immobilise le taureau pendant que le maador le frappe...

Nous avons cité l'Allemagne et l'Italie : tout ceci est ien dans l'esprit de leur philosophie politique et de l'acord Rome-Berlin-Tokyo. Pourtant on aurait tort d'en onclure à une alliance proprement dite : comme en sep-

1. Déclaration de M. Arits, ministre des Affaires étrangères, à la hambre japonaise des Représentants, le 28 janvier.

tembre, le Japon se réserve; son opinion publique désa-
prouverait une aventure à la remorque de nations loin-
taines; l'égoïsme même sur lequel repose un nationa-
lisme de mode « raciste » laisse toujours subsister
perspective de se fausser compagnie. Que se passera
il, si les revendications coloniales d'Hitler posaient
question des mandats japonais sur les îles du Pacifique
Une réponse négative n'est pas douteuse. Et sans dou
le Führer saurait-il faire, en pareille matière, les mêm
concessions qu'à propos du Haut-Adige : encore faut
ménager la France et l'Angleterre, dont on ignore
force effective; leur hostilité compromettrait la pha
présente de l'action; selon des informations assez vra
semblables, six ambassadeurs japonais, réunis à Pari
et consultés sur les instances de l' « axe » en fave
d'un accord militaire, auraient décidé d'attendre pou
voir d'abord comment tournera la prochaine crise euro
péenne.

Entre temps, des sondages mettent à l'épreuve l'éne
gie de la France et de l'Angleterre. L'attaque sur Ca
ton, coupant Hongkong de son hinterland, l'occupatio
de Haïnan face au Tonkin, enfreignent délibérément l
conventions internationales et compromettent les plac
fortes des Blancs. C'est toujours la même tactique : o
tourne l'obstacle que l'on n'oserait aborder de front. E
la même passivité continue à favoriser toutes les aud
ces. Pourtant les Anglo-Saxons s'émeuvent : les État
Unis fortifient leur base de Guam; la Grande-Bretagn
prêtant dix millions de livres sterling à Tchiang Ka
Chek, l'aide à poursuivre la lutte. Quant à la France, el
a occupé les îles Paracels, à temps pour prévenir un d
barquement nippon: M. Georges Bonnet a exprimé
sympathie platonique pour « l'héroïque résistance »
la Chine; mais le Tonkin, sourd aux recommandatio
de Genève, persiste à se fermer au trafic d'armes :
qui n'empêche pas la presse japonaise, dûment stylé
de produire des allégations en sens contraire, et de
déchaîner sur le même rythme que celle de Rome ou

Berlin. Aux yeux des violents, prudence égale faiblesse.

Où se portera la prochaine menace? vers l'Indochine, à partir de Haïnan? ou vers la Russie, comme le présageraient des mouvements de troupes en Mandchourie? Dans quelle mesure ces préparatifs nous éclairent-ils sur ceux des fascismes européens? S'il n'y a pas alliance, il y a synchronisme : et une manœuvre concertée vise à la fois trois ou quatre directions. Elle peut associer le Japon à une ruée générale contre l'Empire français; ou bien paralyser la France, en l'inquiétant sur ses colonies tandis que les larrons se serviraient ailleurs; ou bien, inversement, dissuader l'U.R.S.S. d'intervenir et la fixer en Extrême-Orient au moment où l'Allemagne et l'Italie régleraient leurs comptes occidentaux; ou bien encore, l'attaquant elle-même par l'Est, l'éliminer sans que l'accord franco-russe ait lieu d'être invoqué légalement. Selon toute apparence, aucun de ces plans n'a pris définitivement corps; le Japon comme l'Allemagne se réservent le choix jusqu'au bout; tels les joueurs d'échecs, ils mettent sur pied une combinaison à plusieurs ressorts; un adversaire un peu habile parerait leur coup. Mais c'est à la condition de ne négliger aucune pièce de l'échiquier, Méditerranée, Europe centrale, Indochine, également solidaires; il faut aussi vouloir gagner la partie, se méfier des défaitismes idéologiques, autant que des bellicismes, et se dire enfin que l'absence totale d'idéologie, c'est-à-dire de principes, exposerait à se tromper sans cesse sur l'immensité du danger que représentent les nouvelles contre-religions.

AUGUSTE VIATTE.

Difficultés particulières à quelques classes moyennes

Après avoir étudié dans son ensemble la crise des classes moyennes [1], nous allons exposer maintenant quelques-unes des difficultés particulières à certaines catégories de citoyens des classes moyennes. Nous nous limiterons à l'étude de quelques cas.

Les carrières libérales.

Nul n'ignore la crise extrêmement grave que traversent les carrières libérales. Plusieurs d'entre elles sont encombrées, auxquelles les classes moyennes, se saignant aux quatre veines, ont fait pendant de longues années se préparer leurs fils qui n'y trouvent plus que déboires et misère. Avocats, hommes de lettres, artistes, connaissent la plus âpre concurrence, les traitements réduits quand ce n'est pas le chômage.

Les marxistes verraient avec plaisir disparaître certaines de ces professions et fonctionnariseraient volontiers les autres. Il en est ainsi des médecins. A leur sujet, l'un des plus éminents d'entre eux, le docteur Martini, médecin chef de l'hôpital Léopold-Bellan, a déclaré naguère à un journaliste : « Il est exact que la situation des médecins, surtout dans les grandes villes, devient de plus en plus précaire. Ceux qui ont une clientèle riche et ceux qui travaillent dans les quartiers populaires où les assurés sociaux sont nombreux, peuvent envisager l'avenir sans

1. Voir *La Vie Intellectuelle* du 25 mai.

rop de crainte, mais précisément le médecin de classes ıoyennes voit sa clientèle diminuer de jour en jour. Quoi u'il en soit, si nous admettons que le médecin spécia-ste devienne de plus en plus fonctionnaire, au fur et à ıesure du développement des institutions hospitalières, ous ne pourrons pas admettre la suppression du méde-in de famille qui, pour des facteurs psychologiques, eprésente une véritable entité morale dans le pays. A ıon avis, l'indépendance de notre profession peut être tilement sauvegardée par un groupement de défense des asses moyennes. Il pourrait, par exemple, avoir une sec-on de mutualité qui permettrait à ses adhérents de énéficier des secours d'un médecin, et mettre au point es projets de loi réglementant de façon plus stricte les roits à la consultation de médecine générale dans les ôpitaux, et l'interdiction de toutes les formes d'exercice légal de la médecine. »

es propriétaires.

L'immense majorité des propriétaires appartient aux asses moyennes. Voici, par exemple, la statistique des ropriétaires d'immeubles parisiens classés d'après la aleur fiscale de leurs propriétés :

Valeur fiscale des immeubles	*Nombre de propriétaires*
squ'à 200.000 francs	54.285
200.000 à 500.000 francs	24.000
500.000 à 1 million de francs	10.200
1 million à 2 millions de francs	4.043
2 millions à 5 millions de francs	1.392
5 millions à 10 millions de francs	287
10 millions à 50 millions de francs	98
u-delà	4

A Paris, les valeurs immobilières ont subi, par rappo
à 1914, une perte de 60 o/o. En beaucoup d'autr
endroits, la propriété bâtie vaut, en francs dévalués,
peine deux fois ce qu'elle valait en francs germin
(perte 80 o/o). La terre atteint parfois difficilement le pr
d'avant guerre (perte 90 o/o). Les constructions nouvelle
dès qu'elles sont achevées, perdent le plus souvent un
grosse partie de ce qu'elles ont coûté.

Quant au revenu, limité qu'il est souvent par les lo
sur les loyers, il est fréquemment absorbé en entier p
les charges.

La politique immobilière suivie depuis la guerre e
déplorable. Politique d'expédients momentanés, ma
sans cesse renouvelés par paresse intellectuelle et pe
électorale, elle aboutit, en fait, à une expropriation e
quelque sorte clandestine, et, bien entendu, sans
moindre compensation pour les expropriés. Si elle n'e
radicalement modifiée, elle aura pour conséquence la di
parition des petits et moyens propriétaires.

Les agriculteurs.

Le revenu net des agriculteurs, c'est-à-dire la différen
entre le montant brut de leurs ventes, d'une part, et d'a
tre part, les salaires qu'ils paient et leurs achats profe
sionnels, n'est qu'au coefficient 2 1/2 par rapport à 191
alors qu'avec la mise en vigueur de la loi de 40 heur
(que les paysans n'ont pas) les salaires industriels sont a
coefficient 8.

Il y a là, comme l'a remarqué M. Clerc, une inégali
très dangereuse, d'ordre économique d'abord, par
qu'elle ne laisse à une énorme masse de Français qu'u
faible pouvoir d'achat ; d'ordre social ensuite, parce qu'el
incite le jeune rural à abandonner la terre pour venir
l'usine ou au chantier.

A la terre, qu'il s'agisse d'agriculture, d'artisanat, de commerce local ou même de petite industrie, c'est en famille qu'on travaille. M. Jean Yole a montré que « la famille renforce la profession et la profession renforce la famille ». L'autorité du père double l'autorité patronale, et la soumission affectueuse des fils en fait de meilleurs ouvriers. La famille, c'est la meilleure équipe professionnelle qui soit, c'est le meilleur contrat collectif du monde.

Or la famille rurale souffre, plus que toute autre, d'une législation qui la lèse ou la méconnaît. Élaborés en vue de la vie urbaine et des professions libérales, où les biens souvent mobiliers peuvent être partagés sans difficultés, nos codes ont déraciné des milliers de familles rurales sans qu'un seul de leurs membres puisse continuer le labeur paternel et faire souche à son tour. L'effondrement de la natalité et la désertion des campagnes sont, avant tout, la réponse de la France au Code civil et à son régime de partage forcé.

L'enquête agricole ordonnée en 1929 par le gouvernement et dont les résultats n'ont été publiée qu'en 1937, a révélé que de 1892 à 1929, en trente-sept ans, plus de 1.736.000 familles agricoles ont disparu. Nombre d'entre elles n'avaient sans doute que des petites exploitations, mais la plupart, cependant, possédaient certains des caractères des classes moyennes.

Est-il besoin d'ajouter que depuis 1929, et surtout depuis 1936, la situation ne s'est pas améliorée ? Presque tout ce qui a été fait depuis deux ans a été conçu et réalisé dans l'oubli le plus complet des classes moyennes. Non seulement on les a ignorées, mais il semble que l'on ait recherché les moyens indirects les plus sûrs pour retirer peu à peu la vie aux campagnes françaises.

MAURICE DENIS.

LIVRES

La colonisation agricole en Allemagne [1]

Si la France est en passe de devenir le musée du libéra-lisme économique appliqué à l'agriculture, dans les au-tres pays de l'Europe continentale le problème agraire es envisagé sous un jour bien différent. Nous avons récem-ment, ici même, jeté un rapide coup d'œil sur l'expérienc tentée en ce domaine par le régime fasciste. L'Allemagn hitlérienne nous offre un autre exemple d'économie rural dirigée.

En matière rurale comme dans les autres sphères de so activité, le IIIe Reich s'inspire d'une même devise : *Gem meinutz vor Eigennutz*. L'application trop rigoureuse de c principe ainsi qu'une conception souvent arbitraire du *Gem meinutz* l'entraînent à des excès qui sont à l'opposé des nô tres. Sa politique agraire n'est pas exempte de ces errements Il est néanmoins intéressant de constater qu'elle s'inspir d'une tradition très antérieure à la fatidique année 1933.

C'est ainsi que la conquête de l'Est par la colonisatio agricole est une des tâches séculaires auxquelles se son voués les Allemands. Tâche qui s'est présentée tour à tou sous un aspect politique ou économique suivant que l préoccupation prédominante du colonisateur était d'affer mir la souveraineté du Reich sur des territoires âpremen disputés, ou d'améliorer le rendement des terrains conquis Longtemps l'histoire de la colonisation agricole de l'Es s'est confondue avec celle du conflit qui opposait le germa nisme au slavisme. A ce facteur politique et racial, l

1. R. P. V. Grégoire, *La colonisation agricole en Allemagne*. Édi tions A. Pedone, Paris, 1938.

XVe siècle a mêlé des considérations religieuses en faisant de cette plaine germano-polonaise l'un des points de rencontre de l'Europe catholique et de celle de la Réforme.

Dans l'Allemagne du XIXe siècle, le développement de la civilisation industrielle s'est fait en partie au détriment des provinces orientales. Une politique interventionniste s'imposait. Tout en respectant les droits de la grande propriété, des mesures furent prises qui encourageaient et facilitaient l'acquisition des terres dans les régions situées à l'est de l'Elbe et tendaient à y implanter des paysans de race et de langue allemandes. Parallèlement au mouvement étatiste, des entreprises privées poursuivaient une tâche identique. Ainsi se perpétuait la mission que l'Ordre teutonique s'était assignée naguère de coloniser ces territoires pour les conquérir à la civilisation germanique.

Pour continuer cette œuvre, l'Allemagne d'après-guerre n'eut qu'à céder à ses tendances unificatrices. Le 11 août 1919, le Reichstag vota une loi qui réglementait les modalités de la colonisation agricole. Applicable à l'ensemble du territoire, elle visait, en fait, d'une manière plus particulière les pays de la Prusse Orientale et de la Poméranie. Elle se préoccupait notamment d'assurer la stabilité de la famille.

Avec plus de méthode et de bonheur, le IIIe Reich poursuivit la tâche commencée. Au premier rang de ses objectifs figurait naturellement la germanisation des provinces de l'Est. Les théoriciens du racisme ne pouvaient être indifférents au côté ethnique du problème. Cependant, dans l'œuvre colonisatrice, c'est moins leur marque que l'on retrouve que celle des électeurs de Brandebourg et de Frédéric II. L'action utile de ce dernier avait mis en lumière les facteurs permanents, démographiques ou sociaux, dont il conviendra toujours de tenir compte pour faire œuvre utile en la matière. En vertu de cette longue tradition, c'est à la stabilité de la famille paysanne que les dirigeants de l'agriculture allemande ont consacré, à la suite du législateur de 1919, le meilleur de leurs efforts. La plus originale de leurs initiatives et la plus efficace, c'est la création des *Erbhöfe*. Sur ceux-ci, le P. Grégoire nous fournit (pp. 57 et suivantes) de précieux renseignements. Le but de l'institution nous est donné dans le préambule de la loi du 29 septembre 1933 (*Erbhofgesetz*) : « Les exploitations paysannes doivent être

protégées contre l'endettement et le morcellement au cou des successions afin qu'elles demeurent l'héritage de la ra entre les mains de paysans libres. Il faut s'efforcer d'arriv à une saine répartition des différentes tailles d'exploitatio afin qu'un grand nombre de petites et moyennes entrepris paysannes bien vivantes constituent la meilleure garantie santé pour le peuple et pour l'État. » Ce préambule exprim bien toutes les préoccupations sociales, démographiques, et niques des chefs de la nouvelle Allemagne. Il s'agit bien favoriser les colonies de peuplement, et le meilleur moye de réaliser ce dessein d'une manière qui soit conforme a intérêts de la culture allemande et favorable à sa diffusio c'est de créer une aristocratie paysanne qui justifie ce tit par ses origines authentiquement rurales. Le mythe d « retour à la terre » est abandonné. On ne fabrique pas d paysans avec des citadins désabusés. Mieux vaut consolid les attaches terriennes des *Bauern* en sélectionnant les me leurs d'entre eux. Leurs fils aînés poursuivront leur tâch dans les domaines héréditaires qu'ils administreront. L autres constitueront les bases de la paysannerie de demai élément capital de l'unité allemande, ou renforceront l élites rurales en créant à leur tour des nouveaux *Erbhöf* Sans doute voyons-nous là se réaliser pour la première fo un vieux rêve de La Tour du Pin. Mais notre compatriot en souhaitant que la création de « fidéicommis » vienn renforcer la stabilité de la paysannerie ou de l'aristocrat rurale, envisageait surtout le caractère social de l'expérienc Soulignons, une fois de plus, que les réalisations allema des répondent, pour les raisons historiques que nous veno de mentionner, à des visées démographiques et culturell étrangères à ses préoccupations.

L'expérience allemande méritait de réussir. En fait, elle connu un succès notable et sur l'ensemble du territoire d *Erbhöfe* ont été constitués, dont la superficie varie entre l limites prévues par la loi, soit entre 7,5 hectares et 125 he tares. En se développant, cette institution a entraîné de conséquences sérieuses : la régression du « latifundisme et l'accroissement de la polyculture. Il est, en effet, natu que ce soit vers cette dernière forme de production qu'év lue tout naturellement l'économie paysanne privée lo qu'elle est basée sur l'exploitation de domaines petits moyens.

Mais si la restriction du latifundisme est aussi nécessaire l'harmonie sociale d'un pays qu'à son meilleur rendement :onomique, et si le développement de la polyculture est un ıcteur d'aisance pour le paysan exploitant, il n'en reste as moins qu'en accroissant rapidement leur importance, ›s deux éléments de l'économie générale d'un pays peu-›nt avoir sur celle-ci des incidences défavorables. C'est ainsi ue les aménagements nouveaux de l'agriculture allemande nt eu deux résultats également préjudiciables à ses inté-›ts : le rendement diminué de la culture des céréales et ı régression de l'élevage du mouton. Il est possible que les ›centes et regrettables modifications de la superficie terri-›riale du Reich aient quelque peu changé les données de ›s derniers problèmes.

Il va de soi que d'autres réserves sont à faire. Ce n'est pas ıns inquiétude qu'on assiste à la formation d'une élite sous ›s auspices du IIIe Reich. La première des conditions exi-ées pour l'accession à la nouvelle élite rurale est évidem-ıent une conformité parfaite avec les vues du parti natio-al-socialiste, mais peut-être est-il permis de ne pas déses-érer, à ce sujet, du bon sens commun à toutes les paysan-eries et de la traditionnelle indifférence des hommes de la ›rre à l'égard des théories politiques ou philosophiques.

Quoi qu'il en soit, on ne peut pas se désintéresser de l'ex-érience en cours. Pour juger de ses développements futurs, est nécessaire d'en bien connaître les points de départ. ette connaissance, le P. Grégoire nous permet de l'acqué-.r grâce à son excellent livre. Nous avons deux raisons de e pas en négliger la lecture. Tout d'abord, rien de ce qui ›ncerne la situation intérieure de l'Allemagne ne saurait ous laisser indifférents, en ces temps incertains. En second eu, à la veille du jour où il faudra bien nous résoudre à ›nger aux réformes de structure qu'exige notre propre :onomie rurale, il n'est pas, en matière agricole, d'initia-ve sérieuse sur laquelle nous puissions nous dispenser de ›fléchir.

Ch. d'Aragon.

G. Tainturier, **Vers la corporation du cuir**; G. Chaudieu, **L'évolution corporative de la boucherie** (Collection *Études corporatives*, Dunod éd.).

On lira avec intérêt ces deux ouvrages où sont mis en œuvre, sur deux cas précis, des aspirations et des efforts d'organisation professionnelle qui se manifestent aujourd'hui de tous côtés. La collection *Études Corporatives* s'est donné pour tâche de recueillir le fruit de tels efforts dispersés.

M. G. Tainturier, vice-président du syndicat général des cuirs et peaux de France, rappelle avec beaucoup d'à-propos que les facteurs essentiels de la production étant : Direction — Travail — Capital —, il faut établir entre ces associés de fait une collaboration active et disciplinée, restituer à la direction son vrai visage d'initiateur responsable, au travail son caractère de participant, de créateur de richesse. Et M. Georges Chaudieu, ancien vice-président du syndicat de la boucherie de Paris et de la Seine, professeur à l'Institut d'Études corporatives et sociales, souligne le fait que la liberté, telle qu'elle est comprise par notre législation individualiste, « est organisée contre le travail, au profit du jeu et de la spéculation ». L'un et l'autre recherchent, à partir des réalisations syndicales ou pré-corporatives actuelles, comment demain pourraient s'organiser corporativement l'industrie du cuir et de la boucherie. Chacun de ces ouvrages reflète une même tendance, celle qui est aussi la nôtre : donner à l'économie nouvelle une structure dont la discipline, librement consentie par les hommes de métier, sera l'axe fondamental. Ainsi de tous côtés, non seulement chez les doctrinaires, mais chez les hommes d'action, les chefs syndicaux, sonne l'appel pour un statut professionnel nouveau

K. W.

LA PHILOSOPHIE

J. GUITTON. *La Philosophie de l'effort et de l'amour.*

La publication, par M. Madinier, de deux thèses remarquables est ici l'occasion d'une vue perspective sur la philosophie française contemporaine. Deux thèmes s'en dégagent : celui de l'effort et celui de l'amour. M. Jean Guitton précise ici les raisons et les modalités de ces réflexions, et par elles nous mène jusqu'au bord des mystères « les plus dérobés » qui se révèlent au chrétien.

H. GOUHIER. *Notes sur Maine de Biran.*

L'étude de M. Madinier et celle du R. P. Fessard, aux *Cahiers de la Nouvelle Journée*, mettent en pleine lumière l'actualité de Maine de Biran ; avec lui, c'est la méthode de la philosophie qui est ici en question.

A. FOREST. *Le Congrès des Sociétés de Philosophie de langue française.*

Lyon, les 13 et 14 avril 1939.

LIVRES

HEGEL : *La phénoménologie de l'Esprit.* — M. GORCE et F. BERGOUGNOUX : *Science moderne et Philosophie médiévale.* — ROGER FARNEY : *Le Nous et le Moi.*

LES SCIENCES

A. GEORGE. *La recherche désintéressée*

« Il faut aimer la Science parce qu'elle est une grande œuvre de l'esprit » (Louis de Broglie).

A. G. *Chronique Scientifique.*

I. — Physique.
II. — Géographie, océanographie.
III. — Biologie.

La Philosophie de l'effort et de l'amour[1]

Lorsque paraît en librairie un de ces romans léger qui ont demandé à leur auteur six mois de loisirs, les fifres et les tambourins de la critique envoient son nom à tous les échos. Lorsqu'un penseur, après une dizaine d'années de réflexions et de veilles, publie à ses frais un de ces ouvrages austères qu'on appelle des thèses de doctorat, après la soutenance en Sorbonne, où d'aimables maîtres échenillent la victime qu'ils vont couronner, le grand silence se fait sur cet incident qui n'intéresse pas les lettrés. Il y a là une injustice, fatale sans doute, mais qu'il importe de réparer quand cela vous est possible. Et l'occasion m'en est donnée en présentant deux récents ouvrages de M. Gabriel Madinier.

Reportons-nous d'abord quelque cinquante ans en arrière, c'est-à-dire vers l'époque où l'Université exigeait seulement du candidat au doctorat un travail de pensée d'une centaine de pages très largement imprimées; songeons à cette heureuse époque où Ravaisson, âgé de vingt-cinq ans, en publiait les feuillets de *l'Habitude,* où Lachelier en éditait son admirable *Fondement de l'Induction*; alors on n'imposait pas à un jeune philosophe un lourd travail d'érudition qui exige qu'il s

1. *Conscience et Mouvement,* étude sur la philosophie française de Condillac à Bergson, 1 vol.; *Conscience et Amour,* essai sur le « nous » (Alcan, 1938).

harge, tel Atlas, du poids de tous les commentaires vant d'avoir le droit d'exprimer son avis. Si M. Madi-ier était né cent ans plus tôt, il se serait sans doute ontenté d'exposer ses vues personnelles sur l'effort et ur l'amour. Sa pensée ne serait point séparée par la istinction des volumes, et nous aurions un précieux uvrage qui, nous parlant du mouvement comme de la ustice, chercherait leur signification première. Cet ou-rage pourrait s'appeler *De l'Acte* lui aussi, et il ne chas-erait ni ne remplacerait sur notre table le livre de A. Lavelle sur *l'Acte* ni celui de M. Blondel sur *l'Ac-ion,* parus justement la même année.

I

Dans son grand ouvrage, M. Madinier a pour princi-al objet d'exposer et d'interpréter la philosophie de 'effort moteur en France, de Condillac à Bergson. 'ourquoi donc les philosophes français se sont-ils tant ppliqués à l'étude de l'effort, et plus spécialement à elle de l'effort musculaire ? C'est d'abord parce que, ans notre pays, la philosophie s'est défiée des construc-ions abstraites et qu'elle a toujours préféré choisir et cruter un fait humain, une donnée commune et perma-ente de l'expérience, dont, par la réflexion, elle pou-ait tirer des enseignements de plus en plus larges. Et i l'effort devait l'intéresser plus que tout autre fait de e genre, c'est que, lorsque je fais effort, je suis à la fois me et corps, esprit et matière, liberté et nature, initia-ive et résistance, esclave et créateur. Je suis dans 'entre-deux de tout.

En somme, le fait de l'effort est comme un miroir où es plus hauts problèmes, comme des rayons, viennent

se concentrer. C'est le privilège des philosophes de s tonner longuement devant ce que les autres homm trouvent naturel. « Si je savais comment je lève le doig je saurais tout », disait Malebranche, et il avait raiso car celui qui connaîtrait l'action de l'esprit sur le co ne serait pas loin du centre des choses. Si je savais qui se passe en moi quand je fais effort, dirait peut-êt M. Madinier, je comprendrais tout.

*
* *

Nous laisserons de côté dans cette brève étude tout les contributions que M. Madinier apporte à l'histoi de la philosophie française, nous bornant à indiqu seulement ce qu'elles ont d'original. M. Madinier no offre une analyse de la pensée de Condillac qui ne fa nullement double emploi avec celle qu'avait publiée l'a dernier M. Georges Le Roy, mais qui aboutit à réhab liter cet auteur, souvent si mal présenté et si rapideme lu : le formalisme du logicien et du grammairien recou vre une pensée maladroite mais profonde; sans doute est « attentif » mais non « réflexif », ou plutôt toute s réflexion se résume dans une attention sur les produi de la pensée et non sur son acte, mais M. Madinier loue d'avoir conçu « le sujet dans sa relation intime ave l'objet », et c'est à approfondir cette relation que la ph losophie française va travailler.

M. Madinier s'est longtemps arrêté sur Maine d Biran, et sa thèse contient une des analyses les plu averties que nous connaissions sur ce maître, car il démêlé, mieux que quiconque, l'oscillation de son espr entre l'analyse empirique et la tendance réflexive; expl quant ainsi comment Maine de Biran inspirera deu

coles plus complémentaires que réellement opposées : elle des *réflexifs* qui chercheront à préciser les données roprement spirituelles que suppose l'action motrice, et ous trouverons sur cette voie Lachelier, Lagneau et I. Madinier lui-même, qui est, si j'ose dire, un Lagneau hrétien, — puis celle des *empiristes,* nous préférerions ire des partisans de l'expérience spirituelle, où I. Bergson est maître et seigneur. M. Madinier consarera à la pensée de M. Bergson une étude pleine de ympathie, encore qu'il ne saurait le suivre docilement n tout, pas plus que Biran lui-même, puisque pour I. Madinier, nous allons le voir, il n'y a de vie intéieure digne de ce nom que lorsque le moi se pose pour insi dire lui-même dans l'acte de la réflexion. A ses eux, M. Bergson n'a connu qu'une réflexion bâtarde, t il a demandé l'achèvement de la conscience et la leine possession du moi à un type de connaissance et e vie assez différent de celui de la pensée. Nous nous emandons si, sur ce point, M. Madinier ne prend pas bergsonisme trop à la lettre, s'il ne l'assimile pas trop son langage biologique et au terroir naturaliste d'où a procédé, s'il n'y aurait pas lieu de lui accorder le énéfice d'une interprétation plus haute, mais ce serait ne longue affaire.

Puisque nous parlons de M. Bergson, il nous vient à esprit une remarque qu'il avait faite sur Ravaisson, rsqu'il composait son fameux rapport. Ravaisson ne était pas borné aux grands auteurs, il avait lu même s *Minores,* persuadé que rien n'est à dédaigner dans ne réflexion sincère et que les eaux les plus troubles euvent charrier quelques paillettes d'or. Comme cette nsée s'appliquerait aussi à M. Madinier, cet historien scrupuleux, si respectueux envers les efforts des aues, il ressuscite une *turba magna* de philosophes qui

ont parlé du mouvement, qui se sont glissés dans le s[illegible]
lage des plus grands, qui les ont commentés ou proph[illegible]
tisés. Ce n'est pas le moindre mérite de sa thèse que [illegible]
nous faire connaître et apprécier avant Biran, un Lar[illegible]
miguière, un Destutt de Tracy, un Cabanis; de no[illegible]
rappeler avec Royer-Collard et Jouffroy les noms [illegible]
Garnier, d'A. Franck, de Saisset, de Bouillier, voire [illegible]
Le Goff; de donner sa place à Ribot, ainsi qu'à Féré,
Beaunis, à P. Souriau, à Delbœuf, surtout au D[r] Fou[illegible]
nié; de nous aider à ne pas méconnaître A. Fouillé; e[illegible]
fin d'associer à ses conclusions tant de contemporain[illegible]
Aucun hommage plus parfait n'a été rendu à cette pe[illegible]
sée collective, qui ne peut pas ne pas être dépositai[illegible]
d'une vérité qu'il appartient à la réflexion de dégager [illegible]
de traduire.

L'idée de M. Madinier n'a pas été de dresser un cat[illegible]
logue. Sans doute, faisant son travail avec « conscien[illegible]
et amour », il a voulu être complet et, comme on le d[illegible]
d'un affreux mot, exhaustif. Mais ce qu'il a cherch[illegible]
c'est d'exprimer une certaine vue constante qui, de Co[illegible]
dillac à Bergson, a été acceptée de tous les philosoph[illegible]
français : à savoir l'importance, que dis-je ? la nécessi[illegible]
du geste et du signe pour la pensée.

Mais suivons les développements rigoureux que [illegible]
philosophe sévère donne à sa pensée. M. Madinier n'e[illegible]
pas seulement un philosophe réfléchi, ce qui serait pre[illegible]
que un pléonasme (si l'on n'avait pas connu V. Cous[illegible]
et J. Jaurès), c'est un philosophe *réflexif*. Et souffr[illegible]
que j'essaie de vous expliquer ce que le « *xif* » ajou[illegible]
au « *chi* ». Un esprit réfléchi est un esprit qui, pour su[illegible]
vre ici Bossuet dont il n'y a pas lieu de douter qu'il pa[illegible]
lât d'expérience, est apte à « recevoir, au-dessus d[illegible]
mouvements corporels et au-dessus même des sens[illegible]
tions, une lumière qui nous rend capables de chercher [illegible]

vérité jusque dans sa source ». Mais si ce réfléchi s'attache à cette lumière; si, au lieu de se laisser conduire par elle comme passivement, il cherche à coïncider avec elle et en quelque sorte à l'engendrer en même temps qu'il la suit; lorsqu'il progresse ainsi de vérité en vérité et de lumière en lumière par étapes distinctes, alors il emploiera ce que les gens de métier appelleront « la méthode réflexive ». C'est ce que fait notre auteur.

On peut envisager le mouvement, dit-il, sous trois aspects, ou plutôt à trois niveaux, en tant que *vu*, en tant que *vécu*, en tant que *voulu*. Le mouvement, en tant qu'il est observé ou observable du dehors est un mouvement qui est *vu* : le physiologiste et le physicien se bornent à cette vue du mouvement, qui a l'inconvénient de lui donner un être objectif, comme s'il se suffisait à lui-même, comme s'il pouvait subsister en dehors de toute conscience. Il faut nécessairement quitter ce point de vue tout extérieur : le mouvement sera saisi dans l'expérience de conscience, et comme un événement intérieur : c'est le mouvement *vécu*. Mais si le mouvement n'était qu'un mouvement vécu par le sujet, il serait en quelque sorte un objet intérieur, et l'on ne pourrait jamais distinguer le mouvement qui est accompli involontairement, automatisme, frisson ou spasme, de celui qui, procédant de moi-même, exprime ma liberté, et c'est ici le mouvement *voulu*.

A vrai dire, ces trois mouvements, le *vu*, le *vécu*, le *voulu*, ne sont pas exclusifs l'un de l'autre. Ils sont trois aspects du mouvement, selon que l'analyse est plus ou moins profonde. Essayez d'analyser par la pensée un mouvement quelconque, et par exemple celui de cette plume sur le papier (c'est le privilège du philosophe d'avoir toujours des exemples à portée de la main). Vous rencontrerez d'abord une image optique, puis la cons-

cience d'un effort continu, puis (et ceci est plus délica la conscience de cette conscience et je ne sais quel ac simple par quoi la vie du mouvement est pensée. I d'ailleurs, il est de l'essence de la méthode réflexive c retrouver toujours trois termes dans les objets auxque elle s'applique : c'est par quoi elle est beaucoup moin difficile à appliquer qu'elle ne le paraît d'abord au p fane. Toute conscience, dit M. Madinier, implique un double opposition. Il ne suffit pas, en effet, pour que j sois que je m'oppose à l'objet extérieur, mais il faut en core que je me distingue de cette opposition et que j m'oppose de nouveau à moi-même. Ce redoublement es la condition de l'intériorité. S'il y a comme trois dimen sions dans le mouvement, c'est qu'il y a nécessairemen trois dimensions dans la conscience.

Mais ne pourrait-on pas trouver un fait de conscienc qui soit l'instrument par lequel la conscience ainsi s redouble et s'oppose à elle-même, et qui ne se borne pa à manifester le mouvement, mais encore qui le rend possible. On pressent de quel côté M. Madinier va cher cher ce médiateur. Ce sera le geste.

Toute conscience est gestuelle. Point d'acte de cons cience sans un geste si subtil, si menu, si inachev qu'on le suppose. Sans lui, ni le sujet ne pénétrerai l'objet, ni le sujet ne serait donné à lui-même. On song à ce mot de Bonald : On ne peut pas penser sa parole si l'on n'a pas parlé sa pensée. Le geste découpe, il dis tingue, il analyse; il dessine les contours de l'être, il ré vèle leur structure intime; il parcourt, il synthétise, i domine. Évidemment, comme le geste se déploie dan le temps, il est obligé de se constituer instant par ins tant, et par là, comme tout ce qui est temporel, il s'ou blie, il se perd sans cesse. Mais, grâce au mouvement il retient dans le présent, en le projetant dans l'immi

ent, quelque chose du passé. Le geste mobile, c'est la atière qui devient de la mémoire.

Heureuse nécessité du geste ! Mais, si l'on y regarde e plus près, on apercevra que le geste nous fait payer ·ès cher ce qu'il nous donne. J'avais laissé entendre u'il nous constitue. C'était beaucoup me hâter. En ›us les cas, pareille affirmation demanderait des nuanes. L'effort du geste nous rend présent à nous-même, ela est vrai, mais on ne saurait dire qu'il nous donne raiment à nous-même. Bien plus, on pourrait dire qu'il ous éloigne de nous. Berkeley disait de la matière u'elle est un langage par lequel Dieu nous parle, mais disait aussi qu'elle est un écran entre le sujet et son ivin interlocuteur. M. Bergson représente le cerveau omme un organe qui nous adapte au présent, mais ussi comme le dépositaire et l'instrument de l'oubli. En roit, nous serions donc esprits purs s'il n'y avait le âcheux organe de l'*hic et nunc,* matière en dehors, cereau en dedans, qui nous aliène en nous incarnant. L'effort du geste, puisqu'il se développe dans l'espace, puisu'il extériorise le sujet, éloigne le moi de lui-même : elui-ci ne s'y trouve que pour s'y perdre. Par conséuent, plus j'agis, plus je fais effort, plus j'éprouve que e ne suis pas encore, et que je ne peux pas me saisir ıoi-même, mais seulement mon intention. C'est parce ue la conscience humaine est gestuelle qu'elle ne sauait se rejoindre; elle est condamnée à ne se voir qu'en ableau, elle ne s'aperçoit et elle ne se veut que dans ses ymboles.

Ainsi, pour qui sait la lire et la bien entendre, la rande thèse de notre auteur est un aveu d'incomplétude. Ce n'est pas la bien résumer que de dire seulement u'elle souligne la nécessité du langage et de l'articulaion pour la vie de la conscience et de la liberté. Elle va

plus loin, et au-delà, pour ainsi dire, de cette constat-tion, commune à la philosophie française.

Il ne suffit pas pour que nous soyons que nous ay… un corps. Il faut encore que nous *soyons amour*. Ce q… je vais maintenant indiquer en analysant son secon… œuvre.

II

Cette petite thèse (*parva sed pretiosa*) a eu son o… gine dans un travail sur la justice et la charité, qui ava… fait l'objet d'une communication jadis très remarquée… la Société lyonnaise de philosophie. Le jour où l'o… écrira des thèses sur les thèses, suprême degré de… réflexion, on se reportera à un petit article de M. Mad… nier paru dans *Le Van* de février 1932, cette revue lyo… naise unique en son genre (l'abonnement en était ho… commerce), et qui sera des plus curieuses à étudier dan… cent ans pour qui voudra connaître bien des origines… des ferments. M. Madinier y établissait que la justi… est *un analogue de la charité*. Il semble que, penda… ces six ans, il ait poussé plus loin l'approfondisseme… de cette pensée.

Dans son travail de 1938, M. Madinier reprend da… une belle lumière les critiques classiques contre la ju… tice.

Imaginons, en effet, une société qui ne serait rég… que par la justice et qui ne concevrait d'autres rappor… entre les hommes que ceux qui sont définis par le dro… chacun y affirmerait son droit, et se replierait sur lu… même; il prendrait conscience qu'il est *autre*; cette ci… de justice maintiendrait en équilibre des forces opposée… elle ne serait pas une communauté de consciences uni… par un lien intérieur. Et c'est ce que nous montre u…

ıistoire toute récente : les responsabilités de l'employeur ›nt été de mieux en mieux définies et sanctionnées, mais ›n n'a pas vu décroître l'égoïsme, ni grandir le souci lu bien commun. Qu'on imagine une famille où on ›uisse lire, placardé dans la salle commune comme un ·èglement de service intérieur, les droits et les devoirs les époux et ce que chacun, d'après le droit civil et le lroit canon, peut exiger de l'autre; que l'on envisage les époux parfaits et qui appliqueraient le règlement par :sprit de soumission à la loi, il régnerait dans ce méıage un ordre idéal, ce serait un ménage exemplaire : l y manquerait néanmoins quelque chose d'essentiel. Je ›ensais à cette critique de la justice en entendant raconer l'autre jour par le professeur Foerster l'anecdote que 'oici et qui, à son idée, peignait l'âme allemande avec :e mélange de tendresse et de cruauté qui la caractérise.)n était au temps de carnaval. Et une mère agonisait lans une pauvre maison. Son fils la quitte pour aller lanser. En s'en allant, il lui fait cette recommandation : Maman, quand tu sentiras que tu vas mourir, tu soufleras la bougie. » Et cette mère, en répétant la consi-;ne, disait à une voisine : « Savez-vous ce que m'a dit 'ritz?... Comme il est gentil : il pense à tout. »

La justice pense à tout. C'est l'office des juges et des ›rudents et des jurisprudents. Mais alors ce n'est point mour..

En d'autres termes, la justice, même si elle était réasée, ne suffirait pas à rendre une société parfaite. Elle 'est pas adéquate à l'idée de société que notre raison xige. Le lecteur se souvient que, tout à l'heure, quand ous parlions de l'effort, il avait fallu que nous nous levions par degrés du mouvement vu au mouvement écu, puis du mouvement vécu au mouvement voulu. :i, il va en être un peu de même : si la justice ne suf-

fit pas à représenter ce qu'exige la raison dans les ra
ports sociaux, c'est qu'il faut chercher plus haut et pl
profond, et dans la direction de l'amour.

L'amour, mais au fond qu'est-ce que l'amour ? Voi
que M. Madinier est contraint de se poser cette que
tion, puisque l'essence de sa méthode est d'aller par
réflexion au centre de tout, et, comme il le dit parfoi
de *tout réfléchir*.

On a tort de définir l'amour par la sympathie et d
chercher je ne sais quelle fusion des êtres. Car cet
sympathie est encore de nature émotive et inférieur
Au reste, si l'amour obtenait cette fusion qu'il préten
chercher, il se détruirait lui-même. L'amour cherch
l'unité moins qu'il le dit, puisqu'il ne se soutient que s
la distinction des êtres. Les amoureux, vous les enten
drez vous dire qu'il veulent ne faire qu'un, mais
on les prenait au mot, ils seraient bien confondus. L
même remarque vaudrait pour les mystiques, j'entend
les mystiques chrétiens qui ont encore plus soif de di
tinction que d'unité, ou mieux qui veulent l'union, cet
double unité.

Aimer, ce n'est donc en rien se perdre en un autr
ni accepter que l'autre se perde en soi, c'est bien plut
« constituer » en face de soi un autre être très intime
pourtant distinct, auquel on pourra dire *tu*. Dieu ne pe
que nous tutoyer, puisqu'il nous crée par son amour,
c'est pourquoi il est le seul parmi les êtres qu'un Angla
se juge le droit de tutoyer. Nous glosons ici, ma
croyons-nous, sans contre-sens.

Recueillons toutes les conséquences de ces vues, do
M. Lavelle, dans un article du *Temps*, a reconnu l'im
portance. Quand nous aimons celui que nous aimons,
n'est pas à cause de ses qualités, qui préexisteraient
l'amour comme l'objet au sujet et qui viendraient l'e

citer en nous, ainsi que de la cause procède l'effet. Pour M. Madinier, un tel amour ne serait pas plus de l'amour qu'un frisson ou un spasme n'est un effort. Ce serait un charme, une fascination, un vertige, mais pas encore de l'amour. Aimer un être, c'est aller chercher, derrière des qualités qui peuvent être précaires, passagères, illusoires, empruntées, le fond même de son être. Et encore notre expression n'est point exacte : nous venons de parler comme si ce fond était déjà substantiel. Nous le constituons en réalité par l'amour que nous lui portons. Il est de fait que lorsqu'une femme aime vraiment, peu lui importe que son mari ait des qualités : elle l'aimerait au bagne. Et ceci peut permettre de comprendre par une lointaine comparaison comme Dieu nous aime, quoique nous soyons indignes et pécheurs : c'est cela qui est la racine de l'espérance.

On a parlé du paradoxe socratique. On pourra parler de paradoxe madiniérien, qui est très exactement exprimable ainsi : *on n'aime pas un être parce qu'il a des qualités. Mais il a des qualités parce qu'on l'aime.*

Et il en est de cet apparent paradoxe comme de tous les paradoxes vrais. Il ne détruit pas, à notre sens, la première vérité, qui est fondamentale; car pourrait-on aimer s'il n'y avait pas quelque bien, quelque beauté, quelque secrète vertu cachée dans l'être, et que nous découvrons sans l'inventer? Peut-on assimiler l'amour qui est dans l'homme à l'amour qui est en Dieu? C'est en Dieu et pour Dieu seul que, prise à la lettre, la thèse de M. Madinier est véritable, car lui seul crée la qualité, en même temps qu'il aime. En réalité, comme M. Madinier l'a dit expressément, l'amour humain n'est point capable de projeter la qualité sur l'être aimé ou du moins, s'il le fait, il ne se nourrit que d'illusion :

La pâle est au jasmin en blancheur comparable.

Mais qu'est-ce que le moi ? Et peut-il, en définitive, comprendre « si nous ne le considérons pas comme u *toi* posé par un Amour créateur », lequel ne peut appa tenir qu'à Dieu ? Dès lors, l'amour humain, lorsqu'il es selon l'ordre, doit retrouver, derrière les qualités acqu ses ou naturelles de l'objet aimé, le sujet qui est comm une qualité première, dont la source est en Dieu seu En d'autres termes, l'amour véritable s'attache précis ment à ce par quoi chacun de nous est enfant de Die fait à son image et à sa ressemblance. Quand M. Mad nier dit que l'amour est « inventeur du toi », il ne veu certes pas dire que l'amour construit par son opératio l'être d'autrui, mais qu'il le discerne spirituellement qu'il y découvre avec émerveillement l'effet de l'amou de Dieu. Il est reconnu par tous que nous aimons d'au tant plus et d'autant mieux nos semblables que notr amour se rapproche de celui que Dieu leur porte. M. Ma dinier nous apporte de nouvelles raisons d'affirmer cett vérité spirituelle.

C'est le *nous* qui est premier, dit fortement M. Mad nier. L'amour ne consiste pas à vouloir du bien : il es lui-même ce bien. Et encore : « La charité invente bien pour qu'en jouisse celui qu'elle aime. »

Nous retrouvons ici l'idée que l'amour, quand il es charité, ne peut se séparer du discernement des être qui ne se manifeste jamais mieux pour nos cœurs limité que par l'acte d'élection et de préférence. Et aussi cett idée que l'amour n'est jamais passif, mais qu'il ne s conçoit pas sans un élan afférent, sans une espèce d don gratuit et gracieux par lequel l'amant consent e quelque sorte à la bonté et à la beauté de l'être aim comme s'il le créait lui-même. En ce sens il y a toujou un peu d'illusion dans l'amour; mais il est des cas o cette illusion est plus vraie que le vrai, puisqu'elle nou

:rmet de coïncider avec la bonté première qui a créé être que nous aimons. En tête de sa petite thèse, . Madinier a placé cette phrase de M. Lachelier : Rien est plus conforme à la *raison* que l'existence d'un réel, ein en quelque sorte et impénétrable à *l'entendement*. ais cette raison qui ainsi saisit le réel dans sa subance, dans son plein et dans sa moelle, nous dirons issi dans sa source et son origine divines, c'est l'aour de charité que la justice, semblable à l'entendeent, ne pénètre pas. La justice est comparable à :ffort. Le geste sépare plus encore qu'il unit par le fait ême qu'il crée un espace. La justice, de même, avec t espace social qu'elle façonne. C'est la charité qui pte l'être. Ainsi, la charité est de l'ordre de la raison. i, plus encore qu'à Kant, dont les oppositions pourient être artificielles, on songe à ce mot du mystérieux teur du *Discours sur les Passions de l'Amour* : « On ôté bien mal à propos le nom de raison à l'amour et les a opposés sans un vrai objet, car l'amour et la ison sont une même chose. » Nous sommes ici avec iscal.

***

Ainsi apparaît le lien des deux ouvrages de M. Madi- :r et l'unité si profonde de sa pensée. L'amour et ffort sont à ses yeux les moyens qui nous sont offerts ce monde pour atteindre la plénitude de l'être. Par ffort, par le geste onéreux du travail ou de la parole stincte je me révèle à moi-même : n'est-ce pas Joubert i disait : quand je polis mon style, c'est au fond ma nsée que j'achève. Par l'amour enfin, celui que je rte aux autres et celui que les autres me portent, je couvre en moi ce quelque chose de délicieux et d'éterl qui est l'existence. Par la médiation de l'effort

comme par celle de la justice, je m'incarne dans l'
pace et dans le temps. Par l'amour, je m'unis a
esprits et je prends déjà ma place dans leur cité .
mour est médiateur d'éternité.

Le lecteur pressent à quelle hauteur et dans q
abîme nous porteraient aisément les réflexions sugger
par cet ouvrage. Bien qu'il ait été conçu avec la p
parfaite rigueur et sans aucune sympathie pour le s
timent, il nous aide à comprendre les mystères les p
dérobés, et par exemple le mystère de l'être absolu
pour le chrétien, réside dans une mutuelle communi
tion.

Je voudrais encore proposer une dernière remarq
N'est-ce point curieux que les philosophes qui ont
plus insisté sur l'effort, par conséquent sur le côté ré
tant et pénible de nos actions, soient les mêmes
lorsqu'ils parlent de morale, se plaisent à souligner
nécessité de l'aisance, de la grâce ou de la générosi
On pourrait le montrer chez Biran, chez Lagneau, c
M. Bergson. Certains diront que cela s'explique par
loi de détente et de composition. Plus ils ont été sévè
durs pour eux-mêmes dans le chemin, plus ils sont ca
bles de recevoir lorsqu'ils atteignent le sommet qui é
leur but. Le soin qu'ils ont eu à analyser l'effort en p
chologues les rend attentifs à la grâce quand ils par
de morale : comment ne l'attendraient-ils pas, puisqu
savent à la fois et qu'ils l'ont comme méritée par
sacrifice et qu'ils ne peuvent la produire par aucune
dustrie ? Mais cette explication ne vaudrait pas p
M. Madinier dont la religion est trop pure pour faire
la grâce quelque chose d'empirique. La vraie rais
c'est, croyons-nous, que ces philosophes de l'effor
mesure qu'ils exploraient mieux l'homme moyen, c
qui s'exprime par gestes, par concepts, celui qui, «

dans le corps, y a trouvé nombre, temps, dimension », espace, droit et justice, ces philosophes, dis-je, ont en tous symboles l'impression que cette vie d'effort si obligatoire pour nous n'était pas toutefois notre vie normale, mais une ascèse préparatoire. Après quoi, le moi serait enfin donné à lui-même et il apparaîtrait toute liberté et tout amour.

JEAN GUITTON.

Notes sur Maine de Biran

I

François-Pierre Gontier de Biran est né à Bergerac l
29 novembre 1766; il est mort à Paris le 20 juillet 1824
Garde du corps en 1784, il ajoute bientôt à son nor
celui d'une petite terre, le Maine, qui appartenait à so
père. La Révolution arrête brusquement son apprentis
sage militaire et mondain; son libéralisme était trop mo
déré pour lui permettre de passer à Paris l'année 1793
la vieille maison familiale de Grateloup est une résidenc
plus sûre. Administrateur de la Dordogne en 1795, dé
puté aux Cinq-Cents en avril 1797 et bientôt « fructido
risé », conseiller de préfecture en 1805, sous-préfet d
Bergerac en 1806, élu au Corps législatif en 1809 où
siège à partir de 1812, député sous la Restauration, sau
en 1816 où un *ultra* lui enlève son siège, conseiller d'É
tat, Biran fut un fonctionnaire et un parlementaire d'un
haute conscience. Sympathique aux idées antiféodale
de 89, dégoûté par la République terroriste, on l
trouve, après Thermidor, avec les partisans et les arti
sans du retour à l'ordre; on le trouve, sous le Directoire
parmi ceux qui se demandent si un retour à l'ordre es
possible sans un retour à la monarchie. Serviteur loya
du gouvernement impérial, qu'il représente à Bergerac
il sera le serviteur loyal des intérêts nationaux qu'il re
présente à l'Assemblée; Maine de Biran appartient à l
« commission des cinq » qui, à la fin de 1813, ose pré
senter des remontrances à Napoléon. Sous la Restaura

on enfin, entre une droite qui apprend trop lentement t une gauche qui oublie trop vite, il reste un homme du entre à la recherche d'un centre.

Le jour où l'histoire de sa vie sera reprise sérieuseent, on constatera que Maine de Biran ne fut pas seument président de la loge de la Fidélité à Bergerac; en 320, à une époque où son *Journal intime* le montre enagé sur un chemin assez différent, semble-t-il, de l'iéalisme et de la philanthropie maçonniques, il est rand Officier du Grand Orient. Quelle que soit la sinification de ce fait, du moins nous rappelle-t-il que iran est un homme du XVIIIe siècle, membre militant sociétés provinciales, habitué des salons littéraires et litiques, fervent des chapelles philosophiques, intelctuel amateur de réunions mondaines et même de colques secrets, habitant d'un monde où les Académies istent et où un concours de l'Institut est un événeent. Le milieu de Maine de Biran, c'est le salon de me Helvétius et le cercle d'Auteuil, c'est la Société édicale de Bergerac et la loge de la Fidélité, c'est cei des « dîners philosophiques » qu'il donne régulièreent chez lui sous la Restauration. Son *Mémoire sur les rceptions obscures* est un travail lu à la Société médile de Bergerac; de même, ses communications *Sur le stème du docteur Gall* et *Sur le sommeil, les songes et somnambulisme.* Le *Mémoire sur l'habitude* et le *Mépire sur la décomposition de la pensée* sont destinés à nstitut de France; le *Mémoire sur l'aperception imédiate,* à l'Académie de Berlin ; le *Mémoire sur les pports du physique et du moral,* à l'Académie de penhague.

Ce ne sont pas là des détails extérieurs. Maine de ran est un esprit du XVIIIe siècle par ses préoccupans. Ce qui intéresse le sous-préfet de Bergerac, c'est biologie et la pédagogie, la connaissance de l'homme l'éducation de ses facultés. Il veut grouper toutes les rsonnes de l'arrondissement qui s'occupent des scien- naturelles, de leurs applications industrielles et mé-

dicales. Il veut installer un collège modèle dont classes primaires seront dirigées par un élève de Pe talozzi. L'aventure de Maine de Biran est alors ce d'une âme qui devient peu à peu étrangère à sa pat temporelle, qui renonce peu à peu aux évidences même à la langue de son pays natal, qui retrouve peu peu une autre mémoire, un autre style, une autre raiso

Maine de Biran est un homme du XVIIIe siècle échappe à son siècle et, du même coup, c'est le retc de la métaphysique en France. Deux raisons surtout imposent cet itinéraire. D'abord, l'esprit scientifique c venu assez impitoyablement critique pour se juger l même : au moment où Biran admet qu'un fait ne ces pas d'être un fait en se donnant comme intérieur, moment où il admet que cette intériorité ne le discréd pas comme fait, l'opposition entre *spirituel* et *posi* n'est plus qu'un préjugé. D'autre part, Biran ne fut mais voltairien ou, du moins, ne le fut pas longtem les pages qu'il écrivait en 1792 sur l'Être suprême ou *Méditation sur la mort,* de 1793, auprès du lit funèb de sa sœur, sont d'une âme qui n'écarte pas le problèm métaphysique; même s'il n'invoquait pas en cours route « le sublime Rousseau », le ton dirait assez qui le maître de son cœur. Toutefois, c'est un maître qui peut être un modèle; l'auteur des *Confessions* s'accep l'auteur du *Journal* ne s'accepte pas; le premier se so met à ses contradictions; pour le second, une contrad tion est un mal. Ainsi, l'échec d'une science de l'hom qui méconnaît le monde intérieur, l'échec d'une volo qui mesure douloureusement son impuissance dans monde intérieur, telle est la double expérience conv gente qui impose à Biran une révision de la philosop des philosophes et la construction d'une œuvre corr pondant vraiment au sens du mot *anthropologie.*

Tandis que Victor Cousin retrouve la métaphysic dans l'histoire, Maine de Biran la retrouve dans son h toire. Aussi Cousin fut-il un excellent conservateur musée; son éclectisme ne fut que la médiocre préfa

'un très riche catalogue où, aujourd'hui encore, nous herchons bien souvent des correspondances inédites, es documents, des textes rares, des traductions. Biran essaisit la métaphysique à sa source, dans une exigence e la pensée; il rencontre Descartes, Fénelon et Pascal, arce qu'ils habitent l'univers où il essaie de s'installer; oute sa vie est le lent et pathétique effort d'une âme nal préparée à découvrir ses profondeurs.

De là les difficultés de cette philosophie : ce sont celles ue le philosophe lui-même a éprouvées pour la saisir. a pensée de Platon exige de nous des efforts parce u'elle est profonde et parce qu'elle appartient à un au-re monde; la pensée de Kant exige de nous des efforts arce qu'elle est profonde et parce qu'elle impose son ocabulaire; la pensée de Biran est, pour elle-même, omme une terre inconnue; tous les concepts qui sont à a disposition pour s'analyser doivent être retaillés; ous les mots de la langue philosophique usuelle tom-ent à côté de l'idée visée.

L'œuvre imprimée de Biran est très mince : le second *lémoire sur l'habitude,* de 1803, l'*Examen des leçons e philosophie de Laromiguière,* en 1817, l'*Exposition e la doctrine philosophique de Leibniz,* article destiné la *Biographie* de Michaud, en 1819. Pourtant, il écrit eaucoup. « Je travaille toujours, recommençant et ra-urant sans cesse... C'est une croix que je me suis don-ée... Mon ouvrage n'est pas un ami... » Cette note d'a-ril 1818 résume le drame de l'homme qui n'arrive pas devenir auteur. Et ceci parce qu'il est seul. La solitude e Maine de Biran n'est pas l'isolement de la créature erdue dans la société, sans communications d'âme à me. C'est avec lui-même que la communication est ans cesse coupée et reprise. Solitude intime d'une pen-ée sans concepts-refuges, sans mots-points d'appui. es morceaux, des constructions provisoires, le journal e l'architecte, voilà ce qui demeure d'une œuvre jamais chevée parce que l'homme devait achever d'abord sa iche d'homme avant d'achever sa tâche d'auteur.

II

Il faut remercier le P. G. Fessard d'avoir si fortem
souligné le caractère philosophique de cet itinéraire d
La méthode de réflexion chez Maine de Biran[1]. Cert
cette « odyssée[2] » est essentiellement religieuse; c'
le mouvement d'une âme divisée, étonnée de son ex
tence et encore plus étonnée de son existence misérab
c'est la recherche passionnée d'une paix et d'une un
telles qu'elles ne peuvent venir de l'homme; quelles q
soient les conclusions d'une enquête minutieuse sur l
dernières années de Biran, le retour à son Église sur
lit de mort est un fait; la conversion à l'Esprit qui anir
son Église est un autre fait dont les lecteurs du *Journ*
constateront la présence plusieurs années avant la de
nière maladie. Mais invoquer ici une « logique interne
serait, une fois de plus, abuser de la notion de dévelo
pement, notion biologique parfaitement étrangère à
vie spirituelle; ce serait, en outre, dans le cas de Bira
méconnaître l'originalité de son exemple. Son évoluti
religieuse est celle d'un philosophe qui construit une a
thropologie scientifique; créant les cadres conceptu
d'une nouvelle science de l'homme, mettant au point
vocabulaire, il avance à tâtons; son désir d'aborder u
Terre promise n'a d'égal que sa volonté de ne saut
par-dessus aucune difficulté. Le P. Fessard a heureus
ment préféré à l'élégante simplicité d'un progrès
néaire les zigzags qui traduisent les incertitudes
penseur et les scrupules du technicien.

La philosophie de Biran est une méditation ininte
rompue sur l'existence humaine. Aussi son point de d
part est-il la recherche d'un « fait dans lequel un se
est donné au mot exister », selon la juste formule

1. Un vol. in-8, 184 pp. *Cahiers de la Nouvelle Journée*, n°
Paris, Bloud et Gay, 1938.

2. « Immense odyssée de la pensée », p. 6.

M. Madinier dans un livre qui sera signalé plus loin. Ce ait *primitif* appartient au monde intérieur, car la prenière existence saisie est la mienne ; c'est donc une expérience de mon existence, du *je* comme existant. C'est aussi un fait de connaissance; or, il n'y a point de onnaissance sans relation; la connaissance d'un *je* le uppose saisi dans sa distinction avec ce qui n'est pas ui. Cette double condition est remplie par le *sentiment le l'effort* qui pose le *je* conscient et de sa tension et de a résistance offerte à cette tension. Remarquons que le ait primitif n'est pas l'effort pénible; la fatigue n'est u'un cas particulier de l'effort proprement dit, état de igilance de l'homme éveillé. Remarquons aussi qu'il ne évèle pas une âme-substance contrariée par un corpsubstance : l'opposition sentie indique la présence d'un tre à la fois capable d'agir et de pâtir; la substance 'est pas une donnée mais un problème.

Le principe de la solution est dans la distinction entre ause et substance. L'exposé du P. Fessard est ici très récieux. Pour Biran, la substance est une notion « chosste », comme on dirait aujourd'hui; le *sujet*, le *je*, qui 'est pas une *chose*, ne peut conduire directement à la ıbstance. Au contraire, ce *je* qui est activité sera, de fait, cause et cause libre. Je n'ai pas conscience 'être une substance : j'ai conscience d'être une force ui est cause de quelque chose, j'ai conscience d'exister omme cause.

Nous savons donc ce qu'est l'existence; mais cette onnaissance est celle d'un moi en train de se connaître : omment poser l'existence hors de l'instant et de la conience, avant et après l'instant de conscience ? Le proème du substrat n'est pas éliminé, car Biran n'est nulment disposé à se contenter de l'empirisme. Essayons, ıidés par le P. Fessard, d'apercevoir les principes de méthode et les directions de sa pensée, puisqu'il est ıpossible de suivre pas à pas les détours de sa reerche.

La *réflexion* est ce mouvement de la pensée qui la

tourne vers son intimité et lui livre le fait primitif; el
est aussi la volonté de sauver l'intériorité de ce fait,
ne jamais traiter le sujet en chose, d'éviter toute tradu
tion qui serait une trahison; elle est enfin et surtou
capacité de *concevoir* ce que l'on ne *voit* plus, de pos
les conditions non données du donné, d'atteindre l'ex
tence qui réside au-delà de l'existant saisi dans l'exp
rience. La difficile théorie biranienne de la croyance do
être déchiffrée dans cette perspective : devant les prin
cipes universels et nécessaires comme celui de la causa
lité, devant la substance, le philosophe ne veut avo
recours ni à une intuition ni à une habitude, ni au rati
nalisme cartésien ni à l'empirisme de Hume :
croyance rationnelle est l'expression maladroite du mou
vement réflexif qui découvre l'Acte sous les actes.

Si la connaissance est relation, il est impossible
faire de l'absolu un objet de connaissance : pour dépas
ser le *je* empirique de la conscience, Biran invoque
croyance; pour atteindre un Dieu qui soit réel, il do
attendre l'expérience de la paix et de la prière, de
paix dans la prière. Dans le livre qu'il préparait et do
les morceaux ont été publiés [3], Victor Delbos avait bi
montré comment la philosophie de l'effort prépare m
l'esprit à recevoir le Dieu chrétien : si mon être est v
lonté, activité, causalité, la grâce ne sera-t-elle pas
substitution d'une volonté, d'une activité, d'une caus
lité à ce qui me constitue comme moi ? En un sens, *c'e
dans son spiritualisme même que Maine de Biran trou
un obstacle au personnalisme chrétien.* Le passage
spiritualisme positif au spiritualisme religieux ne se
possible qu'à la faveur d'une expérience conférant
second un caractère également positif. Dans un chapit
très personnel, le P. Fessard expose avec quels scrup
les Biran isole, définit et accueille ce nouveau fait i
time.

3. *Maine de Biran et son œuvre philosophique,* Paris, J. Vr
1931.

III

Le passage du relatif à l'absolu et le passage du moi
i s'efforce au moi qui reçoit le don divin sont les mo-
ents d'une expérience plutôt que les articulations d'un
stème. C'est pourquoi la pensée de Biran comporte
e double leçon : elle peut être une invitation à la ré-
xion que prolongerait une dialectique; elle peut con-
ire aussi à une philosophie qui serait une continuelle
cherche de données immédiates. « Oscillation », écrit
P. Fessard, « de l'empirisme au rationalisme, puis du
tionalisme à l'empirisme » (p. 63), « ambiguïté fon-
ère » (p. 66)... Si l'on étudie Maine de Biran en méta-
ysicien et non en historien, il faut choisir : l'ouvrage
P. Fessard est une introduction biranienne à la mé-
ode réflexive telle que l'éclairent pour nous les hésita-
ons mêmes de notre plus grand « moniteur », comme
t dit Malebranche ; ses conclusions présentent toute
e philosophie où la personne est l'élément existentiel
la relation l'élément dialectique, celle même qui anime
x nostra[4]. Le problème serait ici de savoir si l'idée de
lation ne participe pas à deux traditions : elle semble
re surtout une exigence d'analyse dans les grands dia-
gues platoniciens et une exigence de synthèse dans les
nstructions de style hégélien; est-il sûr que la méthode
flexive de Biran réponde favorablement à la seconde
mme à la première ?

Quoi qu'il en soit, œuvre de vrai métaphysicien, le
re du P. Fessard pose et traite avec force la question
plus profonde touchant l'actualité du biranisme : com-
ent passer de la psychologie à la métaphysique, d'un
it intime à une réalité transcendante ? M. Gabriel Ma-
nier la reprend dans une perspective plus large que le

4. *Pax nostra. Examen de conscience international*, Grasset,
36.

sous-titre de sa thèse détermine nettement : *Consc[illegible]* *et mouvement, Étude sur la philosophie français[illegible]* *Condillac à Bergson*[5]. Cet ouvrage mérite d'être [illegible] miné pour lui-même, avec son complément naturel, [illegible] *science et amour*[6] : nous le considérerons ici sous [illegible] seul aspect, comme une histoire du biranisme et com[illegible] la manifestation la plus personnelle du biranisme vi[illegible]

Depuis Condillac, un problème psychologique [illegible] posé : quel est le rôle du mouvement dans la prise [illegible] conscience? Il se double d'un problème métaphysi[illegible] pour ceux qui définissent la prise de conscience pa[illegible] constitution d'une intériorité : cette conscience de [illegible] éveillée par le mouvement, est-ce une sorte de sens [illegible] voit une réalité ou le point de départ d'une analyse [illegible] posera cette réalité sans la voir? Deux chemins mèn[illegible] de la psychologie à la métaphysique, l'intuition et la [illegible] flexion. Il faut choisir, disions-nous en commentant [illegible] embarras de la philosophie de l'effort. Devant le tabl[illegible] si lucide de M. Gabriel Madinier, le penseur qui acce[illegible] l'itinéraire psycho-métaphysique peut donner à l'al[illegible] native un tour plus concret : Bergson ou Maine de [illegible] ran?

M. Madinier a précisé ce qui rapproche ces deux [illegible] losophies (p. 368; pp. 403-404). Mais ces ressemblan[illegible] accusent la différence. Si, des deux côtés, la conscie[illegible] est d'abord conscience motrice, cette conscience mot[illegible] est, dans la philosophie de Bergson, celle de l'être [illegible] vant dans le monde des corps, tourné vers les cho[illegible] utilisant les objets : pour vivre de la vie de l'esprit, l'[illegible] doit s'en débarrasser, prendre une autre direction; l[illegible] tuition de la durée est le bienfait de cette conversion. [illegible] paix que l'intuition donne au bergsonien, Biran la tro[illegible] dans un état qui n'est plus l'effort, mais qui est obt[illegible] lorsque la vie de la volonté a été vécue, car c'est au s[illegible]

5. Paris, Alcan, 1938.
6. Voir dans ce numéro l'article de M. Jean Guitton sur [illegible] deux ouvrages : *La philosophie de l'effort et de l'amour.*

de cette vie que s'affirme le *je* avide de paix. « Pour Biran, écrit M. Madinier, l'effort est conscience, il inaugure le règne du connaître. Chez Bergson, la conscience motrice reste au niveau biologique; elle donne un *moi* vivant... L'effort biranien peut susciter la réflexion; l'action motrice de Bergson enferme l'homme dans l'utilisation des choses, ce n'est pas sur elle qu'il s'appuiera pour s'en donner la contemplation » (p. 404).

Comme le P. Fessard, M. Gabriel Madinier ne cache pas sa préférence pour la méthode réflexive. Cette préférence a la même signification chez les deux auteurs et elle représente, dans leur œuvre, une préoccupation de la pensée française contemporaine : l'expression « expérience métaphysique » aura un sens seulement si la métaphysique n'est pas contaminée par l'expérience, *si l'expérience n'entraîne avec elle aucun soupçon d'empirisme.* M. Madinier ne se contente pas de dire : « du sujet, il n'est pas de représentation possible; un acte ne s'étale pas sur le plan objectif » (p. 422); il écrit aussi : « dans l'effort, le moi est présent à soi, mais non donné; la conscience est une conquête précaire et limitée où le moi s'affirme sans se voir, où il sent sa présence inégalée par sa connaissance et trouve dans cette impuissance à se joindre le principe stimulant d'une recherche indéfinie » (p. 454). Si notre ambition est d'atteindre l'esprit directement en lui-même et face à face, en fait nous ne le connaissons qu'indirectement par la réflexion; l'intuition bergsonienne correspond à une définition empiriste de l'acte de connaître (p. 400).

Ces notes rapides en marge de deux livres importants ont pour fin de montrer quels problèmes soulève l'actualité de Maine de Biran, « initiateur de la philosophie anthropologique au sens moderne », déclare M. Paul L. Landsberg[7]. Le penseur de Grateloup ne voulut pas

7. *Maine de Biran et l'anthropologie philosophique,* dans la *Rivista de psicologia i pedagogia,* Université de Barcelone, no-

n'être que phénoménologue : tel est son conseil au mo-
ment où, en partie grâce au développement de la phéno-
ménologie, son heure arrive. Si son œuvre permet d
mieux comprendre la portée et l'efficacité de la méthod
réflexive, il faut bien reconnaître que les échecs de B
ran doivent, eux aussi, avoir une signification : tiennen
ils à Biran ou à la méthode ? La réponse du P. Fessar
et de M. Madinier n'est guère douteuse. Pourtant,
théorie de la croyance et la vie de l'esprit sous la grâc
expriment peut-être le désir et la nécessité d'échapp
à une méthode qui condamne la pensée à une poursui
indéfinie sans atteindre jamais l'état de contemplatio
La question si heureusement éclaircie par le P. Fessa
et par M. Madinier ne porte pas directement sur la m
thode de la philosophie, mais sur la vie de l'esprit
fonction de laquelle la méthode de la philosophie se
mise au point. Si l'on veut partir de l'expérience du j
ne trouve-t-on pas une existence qui se sent distincte
l'existence quotidienne et qui s'affirme naturelleme
capable d'une certaine contemplation dans la possessi
d'un absolu ? N'y a-t-il pas des états qui arrêtent la r
flexion, qu'ils s'appellent la *theoria* platonicienne d
Idées, l'intuition bergsonienne de la durée, le rep
proustien dans la délectation du souvenir pur ou autr
ment encore ? N'y a-t-il pas dans notre esprit deux vie
et la réflexion peut-elle produire la conversion qui opè
le passage de l'une à l'autre ?

HENRI GOUHIER.

vembre 1936. — Le P. Fessard, dans les notes de son livre, m
tiplie les rapprochements suggestifs avec MM. Le Senne, Lave
et Gabriel Marcel.

Le Congrès des Sociétés de Philosophie de langue française

Plusieurs manifestations ont montré, dans ces dernières années, l'intérêt que suscitent particulièrement en France les études philosophiques. Le *Congrès Descartes* a été suivi de deux congrès des sociétés de philosophie de langue française, l'un à Marseille en 1938, l'autre à Lyon du 13 au 15 avril 1939. Les graves préoccupations du moment auraient pu diminuer le succès du congrès de Lyon, mais on sentait une volonté réfléchie de dominer l'inquiétude, d'affirmer l'importance des problèmes soumis aux débats, et c'est pourquoi ce congrès laisse certainement à tous ceux qui y ont participé une impression de réconfort. Il est sans doute impossible de donner un compte rendu véritable et complet des travaux, et je me contenterai plutôt d'indiquer, d'un point de vue qui est peut-être partiel, l'intérêt que peuvent avoir ces études pour la vie spirituelle.

Deux thèmes étaient proposés à nos études : *Spinoza* et l'idée d'*Univers*. Laissant de côté, à regret, plusieurs communications, je voudrais faire connaître celles qui portaient sur le problème central dans le spinozisme de l'*âme éternelle*. Sous des formes diverses, et en liaison avec des aspects variés du système, c'est cette question qui a donné lieu dans les communications et interventions aux remarques les plus profitables. M. Leroux a bien montré, en étudiant la nature de la *science intuitive* selon Spinoza, quelle était la liaison que Spinoza voulait établir entre l'âme et la substance éternelle; il s'agit, on le sait, d'un rapport plus intime, plus direct que celui qui s'établit de la substance aux modes. Cependant M. Leroux nous montrait qu'il y a dans ce rapport une aspiration, plus qu'une intuition véritable ; si les modes procèdent de la substance, on ne

voit pas cependant la nécessité qui lui rattache telle â-m individuelle, dont l'immortalité en essence est l'affirma tion principale du spinozisme, puisque c'est cette affirma tion qui soutient la doctrine du salut. On peut dire qu c'est ce même problème que retrouvait M. le chanoine Ba thasar. Il s'est proposé de montrer qu'il y a une vérita expérience métaphysique dans l'*Éthique*; c'est celle de not rapport à l'être éternel, ou mieux de notre présence à l'é ternité. Le « moi » métaphysique, disait-il, n'est pas celu qui est sujet aux passions et à la mort, il vit déjà dans l'é ternité; l'expérience métaphysique est donc celle de not liberté engagée, de l'acte par lequel nous retrouvons notr participation à un absolu, dont on ne sort pas par la mor Cette même idée devait être mise en pleine lumière pa la communication de M. Bréhier. Il étudiait *les rapport du spinozisme et du néo-platonisme*, et montrait que dan les deux doctrines l'individuel n'est pas irrationnel, illu soire; selon Plotin, en opposition en cela avec le platonism ordinaire, ou du moins l'interprétation peut être superfi cielle qu'on en proposait, « il y a des idées des individus » il en donnait cette raison que si l'individu pense l'univer sel, il est lui-même en quelque sorte du côté de l'universe c'est-à-dire fondé en raison, intelligible. M. Bréhier nou montrait avec beaucoup d'aisance comment cette idée s retrouve dans l'*Éthique*; l'univers n'est pas une simpl addition de parties indifférenciées, il exige des *res singula res*, ainsi la doctrine de l'âme éternelle est en continuit avec de nombreux aspects du système.

Mais s'il en est ainsi, il est nécessaire de fixer la signifi cation de l'attitude spirituelle de Spinoza. Cette question été posée par une intervention remarquable de M. Lachièze Rey et dans la réponse que lui donnait M. Bréhier. C'es un dialogue dont l'atmosphère recueillie, sincère et ami cale du congrès pouvait donner l'occasion, et dont je vou drais fixer, trop brièvement, le souvenir. M. Lachièze-Re remarquait qu'il y a en somme deux conceptions de la rai son, celle de Platon et celle de Spinoza. L'un et l'autr sont préoccupés de l'individuel, mais considèrent de faço bien différente la raison, le fondement intelligible par le quel il est justifié. Chez Spinoza, ce qui est rationnel c'es le tout de l'être; les insensés et les sages font partie de l'u nivers et expriment en somme la puissance absolue. Che

ıton c'est la sagesse, plus que la puissance, qui donne la son dernière, qui se trouve dans l'idée du bien. La rai- ı s'exprime par les idées de valeur, de finalité, elle a un pect moral. M. Bréhier, en reconnaissant l'importance de te distinction, s'attachait dans sa réponse à montrer que conception de type spinoziste n'a pas moins que le pla- ıisme une signification morale. Il faudrait reproduire paroles de M. Bréhier, et connaître leur accent, pour n montrer ce qu'est la conception stoïcienne, spinoziste, la destinée qui est consentement réfléchi, raisonné à ce e nous sommes, quand nous nous sentons liés à l'essence s choses. Il ne s'agit donc que de rejoindre son essence, que l'on est, et devenir maître de soi, en repoussant l'i- e d'une histoire de l'âme, d'une faute. On sentira par te brève allusion l'extrême importance d'un débat où la nsée chrétienne, on le voit, est engagée en ce qu'elle a ssentiel. Mais le problème ainsi posé n'est pas aussi sim- e qu'il pourrait le paraître; il n'est pas sûr que nous vons en présence d'une option fondamentale entre deux pes de spiritualité qui seraient exclusives l'une de l'autre. ns la tradition de la mystique chrétienne on trouverait, oyons-nous, des pensées et des expressions voisines de les de M. Bréhier, comme acquiescement, consentement. is il s'agit de savoir si l'essence qu'il s'agit de rejoindre nécessaire, ou si elle est l'œuvre d'une liberté première, ınifestation d'un dessein.

Nous étions ramenés à ces hautes questions en écoutant communication de M. Jean Guitton. Il a étudié, avec qualités que l'on connaît bien, cette question : *Spinoza la tradition juive*, et il a été suivi avec l'attention sympa- que de tous. Le caractère essentiel de la tradition juive it de transmettre à la fois une histoire et un esprit. Spi- za, par la doctrine de la nécessité, l'idée du salut par la le réforme de l'entendement, les sépare au contraire. pouvait bien conserver beaucoup de la tradition juive, il te cependant « le plus profond des infidèles ». C'est ce e montrait un parallèle bien digne de remarques entre noza et saint Paul. La pensée de Spinoza est en somme ns ce texte d'une lettre à Oldenberg, dont les pages de n Guitton nous aideraient bien à comprendre tout le s : « Je dirais que pour notre salut il n'est pas absolu- nt nécessaire de connaître le Christ selon la chair. Mais

il faut un sentiment tout différent en ce qui concerne le
éternel de Dieu, qui s'est manifesté en toutes choses a
haut degré dans l'esprit humain et au degré suprême
le Christ Jésus ». Tout le problème posé par l'interpréta
du spinozisme est celui de la vérité de la tradition j
quand elle passe dans l'ordre chrétien. C'est en mainte
comme le faisait le judaïsme, la liaison de l'histoire et
l'esprit que la pensée chrétienne montre sa significat
l'originalité d'une conception de la destinée, comme a
d'une théorie de l'être. Les réflexions ainsi esquiss
en écoutant Guitton, Lachièze-Rey, Bréhier, peuvent a
se prolonger pour le grand profit de tous, et c'est un b
fait qu'il faut dire que ces questions puissent être po
dans l'atmosphère de liberté spirituelle où se dévelo
aujourd'hui la philosophie en France.

Les communications présentées sur le thème *Uni*
posaient des problèmes voisins de ceux que nous venons
rappeler. La question est toujours de savoir quelle est
nature du rapport que le sujet soutient avec l'univers;
firmation de ce rapport est, comme le rappelait justem
M. Bréhier, le point de vue même du spinozisme. Plusie
études s'en tiennent à la théorie de la connaissance, et
demandent s'il faut substituer à l'idée d'univers celle
réalité (Bachelard) ou de vérité (Dupréel, Mouy). Mais c
sous son aspect moral et spirituel que la question a
surtout étudiée. Ce qui nous paraît assez remarquable
bord, c'est qu'aucune des thèses soutenues ne prétend
enfermer l'homme dans la nature, en faire un « refle
du monde objectif. Dans toutes les communications
manifestait l'humanisme qui est la tradition constante
la philosophie française. Mais il y a des manières bien
férentes de l'entendre. Une expérience décrite par M.
chel Souriau montre que l'univers tient à notre moi,
nous sommes attachés à l'univers autant qu'à nous-mêm
De même, M. Minkowsky met en lumière par une ana
phénoménologique les rapports avec le cosmos qui « est
nous, comme il est au dehors, ou mieux, car il nous
verse de fond en comble et nous en sommes tout im
gnés ». M. Lachièze-Rey a bien montré l'opposition du p
de vue kantien à celui de Spinoza et de Nietzsche (rap
chés dans une communication de Mlle Barjonet) : n
n'avons pas le droit de poser notre participation à une

lité qui nous serait étrangère; ce qui est remarquable, c'est le mouvement de pensée qui permet à M. Lachièze-Rey de s'élever à partir de ces remarques à une philosophie de l'harmonie, plus leibniziene, semble-t-il, que proprement kantienne. Nous voudrions insister aussi sur la belle communication de M. Segond, où le problème des rapports de la nature et de la liberté était posé d'une façon certainement nouvelle et pénétrante, ainsi que sur celle de M. Darbon consacrée au problème de l'universel. Ce qui nous a frappé, répétons-le, dans toutes ces communications, c'est que le problème de l'univers n'est jamais séparé de celui de l'homme lui-même. La question, traitée tout au long de ce congrès, peut être posée en ces termes, dont se servait M. Segond dans une de ses interventions : « L'homme est-il une partie de la nature, ou la dépasse-t-il par une relation originale sur laquelle il doit réfléchir ? » Les questions essentielles, on le voit, ont été nettement posées; après ces journées de recueillement et d'amitié, la pensée de chacun reste sans doute mieux orientée et soutenue par les doctrines qui nous ont été présentées et dans lesquelles la philosophie d'aujourd'hui paraît bien digne de son passé.

A. Forest.

LIVRES

G. W. F. Hegel, **La Phénoménologie de l'Esprit.** Aubier, Éditions Montaigne, 360 pp.

Les directeurs de la collection « Philosophie de l'Esprit » ont eu l'heureuse inspiration d'y faire paraître une traduction française de la *Phénoménologie de l'Esprit* de Hegel. Grâce à cette initiative et aux soins de M. Hyppolite, qui a assumé la lourde tâche de cette traduction, le public français pourra accéder plus aisément à une œuvre capitale du philosophe d'Iéna. On sait l'importance qu'a la lecture de cet ouvrage pour l'intelligence de l'ensemble de la pensée hégélienne : à certains égards, la *Phénoménologie de*

l'Esprit se présente comme la somme des fondements concrets du système que développeront les grands écrits postérieurs et tout particulièrement la *Science de la Logique* et l'*Encyclopédie*. Souhaitons à M. Hyppolite de nous donner bientôt le second tome de cette traduction, et à celle-ci de jouer en notre pays un rôle semblable à celui que la magistrale version anglaise de J.-B. Baillie joue depuis près de trente ans en Grande-Bretagne.

D. D.

M. Gorce et F. Bergounioux, **Science moderne et philosophie médiévale.** Alcan, 1938, 176 pp.

Le petit livre des PP. Gorce et Bergounioux témoigne de l'effort sincère que des esprits très vivants font pour mettre en contact le meilleur des intuitions de la pensée physique médiévale avec les doctrines scientifiques modernes. L'idée fondamentale de l'ouvrage est de mettre en évidence tout l'intérêt que présente une confrontation entre la philosophie de l'individuel concret à laquelle ont collaboré, chacun pour leur part, thomisme et scotisme (ce dernier mouvement avec une prédilection peut-être plus marquée), et les tendances actuelles de diverses sciences. Par ce biais, la matière qui, de prime abord, paraîtrait un peu disparate s'unifie d'une manière fort suggestive. Il serait très souhaitable que d'autres que les PP. Gorce et Bergounioux manifestent une semblable volonté de retrouver les points de compénétration entre des modes de pensée proclamés si souvent, et avec un si paresseux dogmatisme de part et d'autre, d'une hétérogénéité absolue.

D. D.

Roger Farney, **Le Nous et le Moi.** Aubier, 251 pp., in-8°.

La librairie Aubier voudrait-elle décliner tous les pronoms personnels ? Après l'admirable *Je et Tu* de Buber, elle nous offre *Le Nous et le Moi*. Ce dernier livre est totalement inutile. Le lecteur qui a du temps à perdre peut lire, afin d'être fixé, un chapitre de « Mise au point » supporté par Le Bon, Littré, Palante, Fouillée et Darwin ! Mais le titre est beau et le papier aussi.

M. C.

LES SCIENCES

La recherche désintéressée

I

Pour partir d'un exemple, il est frappant de constater
u'une technique aussi *utile* que la Radio est due avant
out à l'effort désintéressé de quatre purs savants.

Au début du siècle passé, un jeune apprenti relieur est
emarqué, à Londres, par le célèbre chimiste Davy, qui
: dirige vers la recherche : il s'appelle Faraday, c'est
ii qui découvre en 1831 l'*induction* électromagnétique,
ette « influence » par où l'énergie d'un circuit conduc-
eur est transmise à un autre, indépendant du premier.
'araday rend ainsi possible l'invention de la dynamo,
e la magnéto; au total, il a dans sa descendance l'in-
ustrie électrique elle-même.

Un autre Anglais, Maxwell, théoricien génial, unit
npérieusement dans ses équations la science de la Lu-
iière et celle de l'Électricité; vers 1870, il prévoit par
es calculs un rayonnement nouveau, des ondes analo-
ues à la lumière, mais qui naîtraient de machines élec-
iques.

C'est ce rayonnement que l'Allemand Hertz réalise
xpérimentalement en 1888; il porte son nom, ce sont
s ondes *hertziennes* fabriquées par des moyens pure-
ient électriques.

En 1901, notre contemporain, le physicien d'outre-
lanche Richardson, étudie la curieuse émission d'élec-
icité négative — d'*électrons* — par les filaments mé-
lliques chauffés dans le vide; c'est là le phénomène sur
ıoi se fonde la « lampe de T.S.F. » — tout ensemble
étecteur, amplificateur, générateur d'ondes entrete-

nues, — la lampe merveilleuse enfin qui permet la radio-phonie.

Voilà, semble-t-il, les quatre créateurs hors de pa au-delà des multiples inventeurs de détails, et quel q soit le mérite certain de ces derniers.

Ces quatre physiciens ne songeaient à rien d'imm diatement industriel, ou de simplement applicable. Ce tes, ils ne recherchaient pas davantage ce « plaisir dé cieux et toujours nouveau d'une occupation inutile dont parlait si joliment le poëte Henri de Régnier; n'est jamais au dilettantisme que ressemble la scien vraie. Le *credo* de ces explorateurs ce n'est même p celui de Flaubert notant sur l'un de ses carnets voyage : « L'art est la recherche de l'inutile. » Ma leur conception de l'utile se révèle plus profonde, moi stricte, et finalement plus riche que celle du commun d hommes. Elle recouvre d'immenses territoires de fai et d'idées, elle englobe une longue suite d'années; c'e une sorte d'utilité à beaucoup plus grande échelle. I pareils rêveurs apparents se trouvent seulement « avance sur leur temps », selon l'expression banale ma si juste et forte; ils voient ce que les autres n'auraie vu que beaucoup plus tard, ou peut-être n'auraient j mais vu du tout. Le chercheur, notons-le déjà, s'il d vient ainsi le grand-trouveur, est un peu comme homme qui posséderait des sens que nous n'avons pas un homme dont le rythme de durée propre lui perme trait de « gagner du temps » au sens rigoureux, et, s quelque point, de vivre pour ainsi dire dans l'avenir; homme dont la vue d'aigle distinguerait ce qui demeur et de beaucoup, encore invisible à nos yeux. De so qu'en nous dépassant il semble réaliser plus intégra ment notre nature, nous apprendre tout ce qu'il y a surhumain dans l'homme, et accomplir la fonction s prême de notre esprit. Deux d'entre ces grands savan originaux proclament, chacun à sa manière, le caractè primordial de cet aspect spirituel : c'était, naguère, célèbre mathématicien Jacobi déclarant : « Le but u

ue de la Science est l'honneur de l'esprit humain » ; est, aujourd'hui, l'illustre Louis de Broglie affirmant ı seuil même de *Matière et Lumière* : « Il faut aimer la cience parce qu'elle est une grande œuvre de l'esprit. »

⁂

L'exemple des découvreurs insignes à qui l'on doit les rincipes essentiels d'où sortit la Radio est l'un des plus nmédiats. Mais l'histoire de la recherche désintéressée 'aurait vraiment ici que l'embarras du choix! Veut-on 'autres témoignages, et parmi les plus éclatants ? Pre-ons Sadi Carnot qui fonde, à vingt-huit ans, la Ther-odynamique et la science de l'Énergie par ses immor-elles *Réflexions sur la puissance motrice du feu et sur s machines propres à développer cette puissance.* Elles ominent, ces *Réflexions*, la science entière aujourd'hui; , dans l'ordre pratique, elles n'ont cessé de guider les chniciens des moteurs thermiques, présidant ainsi à essor gigantesque de la locomotion moderne.

Un Pasteur entreprend de longues et patientes recher-ıes sur des questions qui paraissent être de chimie ure. Et il se trouve que ce chimiste détermine la plus traordinaire révolution qui ait jamais transformé la édecine, il épargne sans fin des vies humaines.

Entre la découverte du radium par Pierre Curie et Ime Curie, et la thérapeutique du cancer par la radio-ctivité, il n'y a que la distance de la recherche pure à application médicale.

A l'ouverture du Palais de la découverte — qui est n peu l'original musée en action de la recherche désin-ressée —, M. Jean Perrin donnait lui-même le sai-ssant exemple qui suit. Supposez, disait le célèbre hysicien, qu'on ait cherché naguère un moyen de dia-nostiquer les positions des projectiles dans le corps hu-ıain, ou la forme exacte des fractures osseuses. Qu'au-ıit-on pu faire ? On eût réuni, sans doute, les maîtres

de la chirurgie, on eût peut-être imaginé quelque ing nieux moyen, à la longue, de perfectionner les méthod d'auscultation. Mais jamais n'eussent été découverts rayons X, nés de l'obstacle où s'arrêtent les rayo cathodiques, rayons X qui, d'un coup, donnent la ph tographie précise des projectiles et des os, résolv complètement le problème que Crookes ou Rœntge purs physiciens, ne s'étaient certainement pas posé.

La découverte à gros rendement est parfois bien lo taine, et de conséquence immédiate en d'autres c Tout le monde connaît aujourd'hui les « lois de Me del » qui gouvernent tous les phénomènes de l'hérédi dans le règne animal comme dans le végétal. Toute u science nouvelle, la Génétique, s'est fondée sur ell Mais la génétique appliquée devient de plus en plus u méthode de l'éleveur ou de l'horticulteur. Or, Men était un obscur moine de Moravie, grand amateur jardins, passionné de recherche sur ses plantes fam lières, et ses fameuses lois figurent dans un Mémo sur l'hybridation des petits pois, présenté à la Soci d'Histoire naturelle de Brünn, en 1865; personne n'y attention, il fallut redécouvrir ces lois trente-cinq a plus tard.

Et voici maintenant l'exemple d'un brusque chang ment économique déclenché par une recherche science. Les botanistes applaudissent présentement succès d'un des leurs, un savant hollandais qui vient révolutionner l'industrie des bulbes de tulipes aux Pa Bas, après quinze ans de travail : grâce à lui, les Pa Bas peuvent faire *en toutes saisons* leurs expéditio florales en Amérique du Sud ; l'excédent d'exportati se chiffre par plusieurs centaines de millions de fra annuellement.

Il ne nous a point semblé superflu de montrer d bord, sur quelques exemples, combien l'éminente gnité de la recherche désintéressée se double d'une i portance sans seconde sur le terrain même de la pra

que, où bien des personnes ne veulent pas l'y voir. Sans doute n'est-ce encore là que les approches, les « ouvrages extérieurs » de ce grand sujet. Nous avons commencé par considérer la recherche désintéressée du dehors avec le regard de ceux qui l'observent après coup, bien plutôt qu'avec les yeux de ceux qui la font, de ceux qui la vivent. Pour eux, peut-être, pour la plupart d'entre eux à coup sûr, tout cela demeure étranger à leur être profond. Ils appartiennent à un autre monde, ils habitent leur univers propre. Et le plus dur de leur tâche vient probablement de cette tâche même; les obstacles les plus abrupts, les seuls formidables viennent de l'énigme à laquelle ils s'attaquent.

C'est véritablement — dit Descartes, en une phrase où il se souvient d'avoir été soldat, — c'est véritablement donner des batailles que de tâcher à vaincre toutes les difficultés et les erreurs qui nous empêchent de parvenir à la connaissance de la vérité.

Et Henri Poincaré parle, lui aussi, de ces « combats silencieux » que livrent les savants. Mais aussi rien n'approche de ces victoires de l'esprit! Claude Bernard — dont l'*Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* est un peu le bréviaire de la recherche désintéressée —, Claude Bernard évoque ces rudes combats, mais aussi cette récompense :

En effet, écrit le grand physiologiste, le désir ardent de la connaissance est l'unique mobile qui attire et soutient l'investigateur dans ses efforts; et c'est précisément cette connaissance qu'il saisit réellement et qui fuit cependant toujours devant lui, qui devient à la fois son seul tourment et son seul bonheur. Celui qui ne connaît pas les tourments de l'inconnu doit ignorer les joies de la découverte qui sont certainement les plus vives que l'esprit de l'homme puisse jamais ressentir.

Et l'on sait, encore, avec quel lyrisme le grand géologue Pierre Termier a célébré la « joie de connaître ».

Dans l'admirable livre que Mlle Ève Curie consacre
sa mère, on trouve une note autobiographique d
Mme Curie qui résume tout; elle met admirablement e
lumière la supériorité, l'*extériorité* de la recherche, mai
n'oublie pas pour autant d'affirmer qu'une organisatio
idéale ne devrait point s'estimer quitte envers le cher
cheur.

Un grand nombre de mes amis — dit Mme Curie — affir
ment, non sans raisons valables, que si Pierre Curie et mo
avions garanti nos droits, nous aurions conquis les moyens finan
ciers nécessaires à la création d'un Institut du Radium satisfai
sant, sans nous heurter aux obstacles qui ont été un handica
pour nous deux, et qui sont encore un handicap pour moi. Pour
tant, je demeure convaincue que nous avons eu raison. L'huma
nité a certainement besoin d'hommes pratiques, qui tirent l
maximum de leur travail et, sans oublier le bien général, sau
vegardent leurs propres intérêts. Mais elle a besoin aussi de rê
veurs, pour qui les prolongements désintéressés d'une entrepris
sont si captivants qu'il leur devient impossible de consacrer de
soins à leurs propres bénéfices matériels. A n'en pas douter, ce
rêveurs ne méritent pas la richesse, puisqu'ils ne l'ont pas dési
rée. Toutefois, une société bien organisée devrait assurer à ce
travailleurs les moyens efficaces d'accomplir leur tâche, dan
une vie débarrassée des soucis matériels et librement consacré
à la Recherche.

II

Il reste à s'efforcer de voir du dedans les condition
de la recherche désintéressée; nous voudrions donc nou
installer au cœur du sujet et tâcher de surprendre que
que peu le *climat* de la recherche, la façon dont elle s
fait.

Là encore, je citerai volontiers Mme Curie :

Je suis de ceux qui pensent que la science a une granc
beauté. Un savant dans son laboratoire n'est pas seulement u

echnicien, c'est aussi un enfant placé en face de phénomènes aturels qui l'impressionnent comme un conte de fée. Nous ne evons pas laisser croire que tout progrès scientifique se réduit des mécanismes, des machines, des engrenages, qui, d'ailleurs, nt aussi leurs beautés propres. Je ne crois pas non plus que dans otre monde l'esprit d'aventure risque de disparaître. Si je vois utour de moi quelque chose de vital, c'est précisément cet esprit 'aventure qui paraît indéracinable et s'apparente à la curiosité.

Et en effet, différent de la curiosité banale, comme ussi des jeux passionnants de l'érudition, le goût de la echerche s'apparente à ce démon qui possède l'explora-eur, l'homme qui, dans tous les domaines, s'en va seul, vant les autres, vers les terres inconnues, sous un ciel gnoré : ainsi le grand voyageur, un Marco Polo à la echerche de la Chine, un Vasco de Gama, un Colomb, t hier encore cet étonnant Brazza qui, tout seul et pour ien, donne un empire à la France.

Quel besoin violent de recherche, également, n'a-t-il oint fallu aux premiers hommes volants, — un Clément der singulièrement, — à ces extraordinaires aventu-ers tout à la fois théoriciens, exécutants, autodidactes u vol. Aujourd'hui même, on voit leur successeur, un indbergh, passer de ceci à cela et se terrer avec Carrel, ans une petite île bretonne, pour y poursuivre, on le ait, de difficiles recherches biologiques.

N'y a-t-il pas aussi ces explorateurs du passé qui res-uscitent des écritures cachées, des villes enfouies, des vilisations oubliées ? Champollion le Jeune semble pour nsi dire n'avoir jamais vécu depuis son adolescence ue pour dérober aux hiéroglyphes égyptiens leurs se-ets. Il y a la longue suite des archéologues qui arra-hèrent à la terre de l'Hellade ses marbres et ses murs nsevelis. Aujourd'hui, les grands fouilleurs des civili-tions mères : ceux de la Vallée des Rois en Égypte; Anglais Woolley qui rend à la vie, si l'on peut dire, les mbes d'Our de Chaldée, patrie d'Abraham; et notre mpatriote l'archéologue André Parrot qui a retrouvé ari, la ville perdue depuis quatre mille années, en nous

décrivant d'ailleurs, au long de passionnants volum
la biographie d'une recherche avec celle du chercheur

Et l'artiste aussi qui attaque souvent la matière
belle, qui poursuit toujours son rêve, qui lutte avec
mot, avec l'idée, avec la forme, n'est pas sans appa
tre comme le frère spirituel du savant. Pour l'un com
pour l'autre, c'est le formidable combat de Jacob a
l'ange. L'ampleur puissante et idéale d'un Vinci rés
dans un même génie ces deux aspects d'une arde
entreprise.

D'ailleurs, historiquement et psychologiquement
part de l'esthétique est grande dans la science. On s
que la passion de la beauté fait partie intégrante de
science grecque; et les savants, pour la plupart, n'o
jamais dit adieu au sens du beau, et, pour être parf
mystérieuse, l'esthétique de la science n'en demeure p
moins. Veut-on quelques exemples autour de nou
C'est Henri Poincaré proclamant : « Le savant n'étu
pas la nature parce que cela est utile : il l'étudie pa
qu'il y prend plaisir et il y prend plaisir parce qu'elle
belle. » Et l'illustre géomètre insiste vingt fois, dans s
livres, sur cet aspect de la création scientifique, rapp
chant même le mathématicien de l'artiste, dans ce p
trait idéal de l'homme de science qu'il a mis en tête
recueil *Savants et écrivains*. C'est l'éminent géolog
suisse Maurice Lugeon aimant à célébrer la *beauté acc
blante* de la Géologie. C'est un Louis de Broglie conte
plant, lui aussi, la « grande beauté rationnelle », sel
son expression, de l'alliance entre l'Optique et la Méc
nique par le raccord mathématique du principe de F
mat et du principe de la moindre action.

Mais resserrons davantage notre enquête. Le profa
lui-même applique de préférence à la science pure,
d'instinct, à la grande découverte, le mot de recherc
désintéressée. Il s'agit d'une vocation particulière,
absorbe presque toutes les énergies de l'homme et
devient sa seconde nature. Elle s'empare des âmes
plus diverses, elle visite tous les milieux, le plus obsc

comme le plus éclatant; les familles ducales ou princières comme les plus humbles; l'esprit souffle où il veut. N'a-t-on pas vu jadis le professeur de gymnastique d'un modeste collège d'Allemagne cultiver pour son compte, seul et dans l'ombre, les mathématiques, jusqu'au jour ou un hasard révéla son nom et sa valeur : c'est le fameux Weierstrass, l'un des plus célèbres mathématiciens de tous les temps.

Un des traits les plus apparents et les plus tenaces de cette vocation, c'est l'enthousiasme. Lorsque le Dr Roux amena un jour Maurice Barrès devant le tombeau de Pasteur, il lui déclara : « Ce qu'il y avait d'extraordinaire chez Pasteur, c'était l'enthousiasme constant et contagieux ! » La joie divine de créer s'épanche parfois en un irrésistible débordement : Képler se livre à un hymne mystique, Newton trop ému demande à un ami d'achever ses calculs.

Nous évoquons là le triomphe des grands héros de la science. Mais ce qui est le pain de tous, c'est l'abnégation, l'ascétisme pourrait-on dire. Leibniz fait passer son sommeil, sa nourriture même, après son travail. Lavoisier, pour rendre sa vue plus vigilante aux faibles lueurs de certaines lampes, s'enferme dans une chambre noire pendant six semaines sans voir le jour. On connaît ce cri plaintif de Pierre Curie à sa femme : « Elle est dure pourtant, la vie que nous avons choisie ! »

L'on doit sans doute prendre dans toute sa rigueur cette confidence de Claude Bernard : « Je m'épuisais en conjectures. » Car il n'est que trop vrai que la solution, le plus souvent, se dérobe sous mille apparences au chercheur et que sa pensée, ses hypothèses, sont le jouet du mirage, ou se perdent dans des déserts sans fin. Les assistants de Pasteur confièrent un jour au physicien Pierre Duhem le détail de sa démarche intellectuelle, le lui présentèrent pour ainsi dire en action, tel qu'il pensait et agissait au laboratoire. Le grand savant arrivait, ayant en tête une hypothèse qu'il s'agissait de mettre à l'épreuve des faits; c'est ce que Claude Bernard appelait

une idée *préconçue* et qu'il ne faut pas confondre avec une idée fixe. Les auxiliaires de Pasteur préparaient sous sa direction les expériences qui, selon l'idée préconçue, devaient engendrer certains résultats. La plupart du temps, les résultats observés ne coïncidaient pas avec les résultats attendus. Une seconde fois, une troisième fois et plus, l'on recommençait l'épreuve, soit en la variant quelque peu, soit en la reprenant avec un soin plus grand; c'était l'échec. Tels les marins de Christophe Colomb en révolte sur la caravelle, les préparateurs s'étonnaient bien souvent de l'entêtement de leur « patron » à se tenir dans une hypothèse manifestement erronée. Enfin, le jour venait. Pasteur changeait son idée préconçue, et l'on s'apercevait alors avec admiration qu'aucune des contradictions rencontrées n'avait été vaine; il y avait un peu de chacune dans la naissance de la nouvelle hypothèse. Bien entendu, celle-là aussi était passée au laminoir des faits; et, comme la précédente, elle en recevait bien souvent de nouveaux démentis; d'où naissance d'une idée nouvelle; de sorte que lentement, péniblement, par toute cette cascade de théories et d'expériences, par ce corps à corps constant entre les idées et les faits, une hypothèse se modelait peu à peu qui fût rigoureusement conforme à ces faits.

Le profane imagine mal quel effort physique même représente souvent cette poursuite scientifique à travers les déceptions et lorsque le but semble fuir toujours davantage. Lorsque, en 1898, Pierre et Marie Curie recherchaient quelle pouvait bien être la substance inconnue qui se montrait, selon leurs suppositions, si étrangement plus radioactive que l'uranium ou le thorium, ils avaient décidé de traquer la mystérieuse substance en l'extrayant de la pechblende, le minerai d'urane choisi par eux. Ils espéraient y trouver 1 % du corps radioactif, mais ensuite leur grand labeur pour séparer chimiquement les produits du minerai leur prouva que la proportion des radioéléments nouveaux dans la pechblende n'atteignait même pas un millionième !

Rien n'arrête sans doute l'effort du savant qui n'hésite pas à payer de sa personne et souvent jusqu'au bout. Il arrive qu'un savant pur batte un record sportif sans y prétendre, certes, le moins du monde ! L'exemple le plus singulier, le plus populaire, en a été fourni par Piccard, qui battit de loin le record d'altitude lorsqu'il eut décidé de porter son laboratoire de rayons cosmiques jusque dans la stratosphère.

Naguère, Curie essayait sur lui-même les ravages, les brûlures, du radium à ses débuts; et l'on a pu voir récemment Wegener, l'auteur de la fameuse théorie de la dérive des continents, mourir dans les glaces du Pôle où il poursuivait la confirmation de ses idées.

Aussi conçoit-on mal qu'avec cette obstination héroïque le savant soit enchaîné, dirigé par autre chose que ses idées propres ou celles de ses maîtres. Le savant est encore plus libre que l'artiste ; l'on imagine et l'on a connu des formes d'art se pliant à un régime impérieux; les musiciens de la fin du XVIII[e] siècle ont parfois transformé leurs oratorios et leurs œuvres de cour en hymnes révolutionnaires. Mais on ne voit pas que la science digne de ce nom ait vraiment modifié son cours sous des pressions extérieures. Comme le disait le grand biologiste Charles Nicolle, qui reçut le prix Nobel parce qu'il avait découvert l'agent du typhus, « le savant aime trop son rêve pour appartenir à d'autres tyrans que ce rêve ».

Et, là encore, l'esprit non seulement souffle où il veut, mais à l'heure qu'il veut. L'un de nos chimistes notoires, Le Châtelier, rapporte que pendant la guerre, un général chargé de la liaison entre l'Académie des sciences et le ministère harcelait sans trêve les savants pour leur faire découvrir un explosif dix fois plus puissant que la mélinite.

> Il nous indiquait même, ajoute Le Châtelier, la méthode de travail à suivre : nous n'avions qu'à nous réunir chaque semaine pour causer un quart d'heure du problème; un jour, la lumière jaillirait, sans quoi nous ne serions pas de véritables savants.

Et combien on doit méditer cette autre profession de foi de Jean Perrin :

Il faut se convaincre que la recherche *dirigée* ne remplacera jamais la recherche *libre*, désintéressée. *Il n'y a de nouveau qu'à partir du nouveau.* Si Louis XIV avait voulu instituer une recherche dirigée pour améliorer les transports, la technique aurait pu perfectionner des ressorts, ou améliorer des haras; à elle seule elle n'aurait jamais trouvé la machine à vapeur ou le moteur à explosions, qui n'avaient aucun rapport initial avec le problème des transports et qu'il fallait chercher dans des voies imprévisibles. En renonçant à la science gratuite pour la recherche dirigée prétendue plus immédiatement *payante,* l'humanité se priverai sans doute aujourd'hui de sources de richesses aussi supérieures à ce qu'elle connaît actuellement, que le train et l'auto le sont aux berlines de Louis XIV, même perfectionnées par la recherche dirigée.

Nul ne peut assigner à l'esprit d'autre terme que celui qu'il se donne, et n'arrive-t-il point que la raison humaine en personne aille parfois vers un but plus riche et plus sûr qu'elle ne pouvait elle-même l'imaginer ? Comme elle est symbolique, l'erreur de Christophe Colomb : il part sur une fausse piste, il cherche la route des Indes, mais c'est l'Amérique qu'il découvre ! Paul Valéry a pu résumer toute la grandiose histoire de l'intelligence dans cette formule généralisatrice et bien souvent citée : « *L'esprit est absurde par ce qu'il cherche, il est grand par ce qu'il trouve.* »

***

Donc, nous avons tenté d'offrir quelque aperçu de ce vaste sujet. Sans doute n'en est-il resté qu'un bien faible reflet dans ces vues fragmentaires et sans habileté. Mais à qui sait vraiment en saisir la leçon profonde, le désintéressement dans la recherche apparaît comme le plus haut idéal rationnel qui vaille d'être vécu. C'est

ɜn là que l'esprit de l'homme peut *se repaître de véri-* ;, selon « l'expression sublime » (comme dit M. Léon ·unschvicg) d'un Descartes dans le *Discours de la Mé-* ɔ*de.*

La Société francaise de Philosophie, par la voix d'ora- ırs illustres et de spécialistes notoires, commémorait guère en Sorbonne le troisième centenaire de la nais- nce de Malebranche, coïncidant avec l'apparition du lume initial de la première édition de ses œuvres com- ɜtes. Ce volume, on le sait, porte le titre glorieux : *Recherche de la Vérité.* On espère — on est assuré que ce titre n'est point aujourd'hui un anachronisme. ·s difficultés, ou plutôt les crises de la société moderne, n plus que ses aspirations massives, ne parviennent s à détourner l'humanité de la recherche de la vérité, une recherche qui, par essence même, ne peut être e désintéressée. Humbles travailleurs ou savants de nie, l'on rencontre un peu partout ce nombre restreint hauts esprits, cette élite qui forme l'autre sel de la ·re, et qui empêche de se tarir la source faute de la- elle, bien vite — un de nos maîtres le dit —, « une ·ilisation, si perfectionnée qu'elle puisse être dans ses tails matériels, ne serait bientôt plus qu'une forme ɲpliquée de la barbarie[1] ».

ANDRÉ GEORGE.

[1]. Louis de Broglie, *Matière et Lumière* (fin).

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

I

Physique

L'évolution des idées en Physique, par Albert Einstein : Léopold Infeld, traduit de l'anglais par M. Solovine (in-8°, 73 f et 3 pl., 298 pp.; Flammarion, 1938; 22 fr.). — Avec ces de noms, l'un qui est le plus illustre de la science actuelle, l'autre q est celui d'un vrai physicien, le lecteur peut être sûr de ne poi lire un ouvrage banal. Il y a lieu, toutefois, de faire deux réserve 1° le plan manque d'équilibre, la Relativité ayant pris une pla disproportionnée par rapport aux Quanta; 2° la partie relativis ne correspond guère au but cherché par les auteurs, car elle e certainement difficile à qui « manque totalement de connaissa ces concrètes en physique et en mathématiques ».

Entretien sur les idées fondamentales de la Physique m derne, par Oscar Klein, traduit du suédois par L. Rosenfe (in-12, 332 pp., fig.; Hermann, 1938). — Livre intéressant, qui s'adresse pas à tout le monde, mais récompense de l'effort parfo réclamé pour sa lecture. Sous l'artifice du dialogue, les principal difficultés ou objections sont éclaircies et toute la partie relative la Physique quantique surtout est excellente.

II

Géographie, océanographie

Afrique Équatoriale, Orientale et Australe, par Fernan Maurette (gr. in-8°, 400 pp., 105 fig., 129 photos hors texte, u carte en couleur; Armand Colin, 1938; 150 fr.). — Tome XII la grande *Géographie Universelle,* fondée par Vidal de La Blac et L. Gallois. Le volume comprend : « l'Afrique du Milieu (*Mittelafrika*) avec l'A.E.F. française et le Congo Belge; l'Afriq Orientale; l'Afrique du Nord-Est et l'Éthiopie; l'Afrique du N l'Afrique du Sud enfin, avec son annexe immédiate : Madagasc et les autres îles africaines de l'Océan Indien. L'auteur qui mour un peu avant la publication, avait fait de ces régions le but mên

le ses études géographiques. Son récit embrasse bien l'ensemble lu sujet : aspect physique, organisation politique, géographie humaine et ethnographique, point de vue économique. Le temps l'est plus où les Français pouvaient, sans trop de paradoxe, ignorer la Géographie. Les événements leur rappellent durement parfois que la planète ne se borne pas à leur pays. Ce bel ouvrage sur ıne grande partie de l'Empire et ses voisins mérite de figurer parmi les lectures utiles et hautement profitables sans excès de peine.

Arbres et forêts, par Léon et Maurice Pardé (in-16, 222 pp.; collect. Armand Colin, 1938; 15 fr.). — Tableau commode et qui peut être utile des conditions de la végétation forestière, des principales forêts du globe et des forêts françaises avec une dernière partie sur les services rendus par la forêt. L'ensemble manque un peu de qualités formelles et ne fera pas oublier, évidemment (dans un genre voisin), l'*Homme et la Forêt* de Pierre Deffontaines.

A l'assaut des Pôles, par Roger Vercel (in-12, 253 pp. avec carte; Albin Michel, 1938). — Beau livre écrit par un artiste, mais qui connaît admirablement sa matière historique et géographique. On pense bien, d'ailleurs que Roger Vercel est à son aise sur n'importe quel océan! La conquête du Pôle Nord et celle du Pôle Sud sont donc évoquées parfaitement dans ce récit, depuis les premières tentatives, jusqu'à l'extraordinaire raid aérien de Byrd et Ellsworth — qui déjà recommencent — en Antarctique. Et puis, comme dit l'auteur en terminant, « nous avons plus que jamais besoin de rencontrer des héros ».

L'Atlantique, histoire et vie d'un océan, par Ed. Le Danois (petit in-4°, 291 pp., 54 fig. et XVI pl.; Albin Michel, collection « Sciences d'Aujourd'hui », 1938; 30 fr.). — L'auteur est un savant océanographe dont la théorie des transgressions océaniques commence à être fameuse : elle limite (sans la supprimer comme on l'a dit imprudemment) l'action du Gulf Stream géographiquement et, d'autre part, réintègre le célèbre courant dans une vue très générale, à base physique et astronomique. Cette théorie de plus en plus vérifiée a des conséquences biologiques (et même d'ordre utilitaire pour la pêche). M. Le Danois, dans ce livre fort intéressant et original replace sa théorie elle-même au milieu d'une monographie de l'Atlantique, où nous trouvons à la fois la préhistoire, l'histoire et la biographie du grand Océan, — le tout animé de cartes et de figures évocatrices.

L'île des Manchots, par CHERRY KEARTON, trad. de J. Fournier-Pargoire et F. Colas (in-4°, 181 pp. et 63 hélios; Boivin, 1938; 24 fr.). — Les Manchots, qu'il ne faut pas confondre avec les Pingouins, oiseaux du Sud, habitent particulièrement un îlot rocheux de l'Afrique australe, que l'auteur explora. Son livre pittoresque est destiné à tous (le prédécesseur est le fameux ouvrage de Grey Owl sur les castors : *Un homme et des bêtes*); mais on y apprend beaucoup et avec plaisir.

III

BIOLOGIE

Physiologie des animaux marins, par PAUL PORTIER (in-12, 53 pp. et 42 fig.; Flammarion, Bibl. de Philos. scient., 1938; 20 fr.). — L'ouvrage apporte plus encore que les promesses de son titre; il ne s'agit pas seulement de la Physiologie des animaux marins, mais de Physiologie comparée et de la contribution notoire apportée à cette science par ce milieu exceptionnel que constituent les animaux marins. Aussi ce livre est-il vraiment riche et fécond, facile à lire d'ailleurs, et l'un des plus intéressant parus récemment dans la collection dirigée par M. Paul Gaultier.

Le livre de C. C. FURNAS : **Le siècle à venir** (*id.*, 286 pp., 1938; 40 fr.), est beaucoup plus superficiel : on aime en Amérique ce genre d'ouvrages où l'on prophétise à bon compte ce qui sera dans cent ans. Il y a d'ailleurs nombre de remarques ou de faits intéressants et amusants dans le volume (un peu déficient pour la physique) de ce professeur d'outre-mer.

Sous le titre « Les grandes pages de la Science », la même librairie annonce une nouvelle collection (avec le même directeur) dont le premier volume est : **Claude Bernard, Morceaux choisis,** et préfacés par Jean Rostand (in-16, 285 pp.; Gallimard, 1938; 30 fr.). — Le choix est vaste (jusqu'aux pages *Philosophie,* publiées en 1938 seulement chez Boivin); pour Claude Bernard, — comme pour Buffon, Réaumur, Laplace qui sont annoncés, — il y a un intérêt certain à ce que le public connaisse l'essentiel de ces *grands écrivains.* Il faut donc souhaiter parallèlement que le public assure le succès d'une tentative qui, jusqu'à présent, échoua partout.

A. G.

LES LETTRES ET LES ARTS

.-S. CATTA. *Consécration (fragment).*

Ce poème est extrait du premier tableau d'une *Messe (triptyque)*. Nous sommes ici au centre du drame, au moment où le pain et le vin sont transsubstantiés au sang et au corps de Dieu. L'âme, le prêtre et le Christ en sont les personnages, mais celui qui mène le jeu, c'est le Christ, auquel le prêtre donne sa voix.

. POULAIN. *Le peintre Pierre Roy.*

« Je ne pense jamais aux « messages » de la peinture. Je n'aime que la nature. Lorsque je ferme les yeux, je vois le ciel, les arbres, les choses. Et c'est la poésie involontaire. »

NOTES ET CHRONIQUES

anne au bûcher, de Paul Claudel et Arthur Honneger, par E. DRAHONNET.

VRES, par O. L.

; MOIS ARTISTIQUE : JUIN, par G. P.

Consécration

(Fragment d'une Messe)

Le Prêtre

Et c'est pourquoi ce qui n'est qu'apparence,
Ce qui n'est rien sinon l'oblation,
Œuvre à la fois de notre obédience

Et de ton peuple entier, nous supplions,
Seigneur, que tu l'acceptes, qu'il revête,
O bienveillant, le Chef des Nations !

Reçois ce Pauvre alors et fais-lui fête
Pour qu'à sa suite au festin de la Paix
Nos jours errants se placent et s'arrêtent,

Pour échapper à l'éternel jamais
Qui pleure et grince aux meules des ténèbres,
Pour nous compter dans le nombre parfait

Du saint troupeau qui te loue et célèbre.

Le Christ

Père, c'est moi qui parle et veux porter ce faix.

Le Prêtre

Qu'il en soit donc ainsi. Telle est l'offrande,
Qu'elle est royale entre de telles mains !
Et telle aussi sera notre demande :

Toi, Dieu ! qu'un mot, qu'un geste souverain
Sur tout ceci, néant, ombre, apparence,
Transmue en tout l'infime part du vain.

Tout sur la croix béni pour sa souffrance,
Tout dans la croix et par la mort gravé,
Tout par la croix confirmant sa substance,

Tout de raison et de charnel lavé,
Tel que toi-même et partant acceptable,
A ton regard, digne d'être levé.

Le Christ

C'est-à-dire mon corps et mon sang véritables,
Que ma croix sépara, qu'unit la même croix,
De la mort à la vie, encontre irréfragable.

Pour mes frères, pour nous, mon Père, que je sois !

Tous prosternés! — Moi, Christ, moi qui suis à la veille
De souffrir pour mourir, je prends un peu de pain.

L'Ame

Ce geste, ô Jésus, m'émerveille.

L'éclat m'éblouit de vos mains
Et la sainteté non pareille.

Vos yeux, Seigneur, sont surhumains,
Levés au ciel vers votre Père,
Avec vous le Dieu tout-Puissant.

LE CHRIST

J'agis en toi, pour toi. Agis par moi, mon Père.

LE PRÊTRE

Je ne suis plus. Mais j'agis, frémissant.

L'AME

O Prêtre, exaucé par son Père !

LE PRÊTRE

Je le bénis de mon signe agissant.
Mes doigts sacrés le rompent et le donnent

A mes douze choisis, disciples de mon cœur.
Acceptez et mangez de ceci. (Je frissonne
Tous ne sont point élus, mais si pour tous je meurs.

Mangez tous de ceci, je n'ai trahi personne.

. . . .

L'AME

Je vois en ceci le Seigneur.

LE CHRIST

De la même manière, après ma Cène,

LE PRÊTRE

Je saisis cette coupe aux très illustres feux.

L'AME

Ce calice, fleur de ta Peine,
O Jésus, mon regard pieux
Le voit s'ouvrir à ton haleine

Et vibrer d'éclats merveilleux
Dans la corolle vénérable
Et la sainteté de tes mains.

Levés, d'une hauteur semblable,
Vos yeux, Seigneur, sont surhumains
Et, vers votre Père, ineffables !

LE CHRIST

En ce vin agis-moi, Père, comme en ce pain.

LE PRÊTRE

Je le bénis de mon signe et le donne
A mes douze choisis, disciples de mon cœur

Acceptez et buvez de ceci. — Je pardonne
Et remets les péchés de tous. Demain je meurs
Pour tous, il n'est trop tard d'ici là pour personne.

L'AME

Je vois en ceci le Seigneur.

LE CHRIST

Prêtres, toutes les fois que vous ferez ce geste,
Vous ferez ma mémoire et ne serez que moi.

LE PRÊTRE

Seigneur, ce pain, ce vin le manifestent
Que tout tremblant je tiens entre mes doigts.

RENÉ-SALVATOR CATTA.

Le peintre Pierre Roy

I. — L'homme

Les vieilles boutiques sans portes ni fenêtres s'émiettent par le haut sur tout un côté de la rue des Saints-Pères : le jour enfin les crève, *Au plat d'étain*, *A l'art provençal*, *La librairie protestante*, et celle que tenait le père de Maxime Van der Meersch, tandis que s'érigent les poutres de ciment du nouvel hôpital de la Charité.

Au 16 — escalier à gauche dans la cour, cinquième à gauche — vieilles marches de bois, vieux murs imitant le marbre, durs petits sacs de sable empilés pour la défense passive, cordon de sonnette à vieux gros gland de rideau — demeure Pierre Roy, au visage un tantinet chélonien.

Une calvitie prononcée, des sourcils ébouriffés, des yeux bruns ponctués par l'intelligence, un masque ramassé et bonhomme à la fois, lui donnent tout son caractère. De-ci, de-là, sont posés de minuscules escaliers, précis et tournants, chefs-d'œuvre de menuiserie, tels qu'on en voit au conservatoire des Arts et Métiers, et, en carton doré, la reproduction du cercle répétiteur de Borda :

— J'en avais besoin pour un tableau. Je l'ai donc fabriqué, ce qui m'a beaucoup plus amusé à faire que le tableau.

Le salon, malgré ses bergères et canapé gris couverts de soie rose, semble démeublé. Devant la cheminée s'éparpillent divers objets aux formes étranges, que Pierre Roy prend les uns après les autres.

— Je reviens d'Hawaï. C'est bien plus joli que Tahiti... Ce chapeau à barbes rayonnantes est tressé en lanières de feuilles de palmier : il est sec, mais cela se porte vert.

« Les indigènes en font un tous les deux ou trois jours, le vendent dix francs, ce qui leur permet de vivre tranquilles. Cet épi couleur de mot-croisé, cet autre où les graines au lieu d'être blanches sont écarlates, c'est le maïs de là-bas. Comme cela explique l'art des Aztèques...

« Sur les plages on n'a qu'à se baisser pour ramasser ces coraux blancs. Ces fragments, qui ont l'air d'échantillons d'étoffes, ce sont des morceaux de ces « tapas » aux si belles couleurs dont l'on revêt les murs : les femmes martèlent ces fibres, et, en les martelant, communiquent entre elles par une sorte de morse que les hommes ne comprennent pas.

« Ils sont étonnants, ces Hawaïens! Savez-vous que leurs pirogu sont aussi rapides que nos paquebots ?

« A Honolulu, j'ai rencontré Noël Coward. Il est assez fin...

« J'ai rapporté cette feuille d'Hollywood. Elle est fausse. A Ho lywood, tout est faux. C'est pour cela que les films sont si laids.

« J'ai dîné avec Charlie Chaplin. Il a le teint vif et les chever très blancs. Il est fort intelligent, mais primaire. Il m'a donné photo avec ces mots : « Bon voyage, mon vieux. »

« Il a commencé à tourner son film *le Dictateur*.

« Je ne crois pas qu'il le continue, parce qu'aucune salle n'e veut!

« A un moment donné, le dictateur appelle sa femme, « Ta « tata... Taratata... » avec un clairon! »

II. — La doctrine

— Je n'ai aucune doctrine, je peins ce qui me passe par la têt

— On ne fait pas un tableau pour plaire.

— Les Surréalistes m'ont appelé leur père quand ils sont venu Le surréalisme a été nécessaire, il a redonné le goût de la libert comme le cubisme avait redonné celui de la construction. Seul ment, le propre de l'inconscience, c'est d'être inconscient.

— Il faut être inconscient pour avoir la prétention d'être naïf. ne suis pas naïf, ayant conscience de ce que je fais. Mais je fais peinture les choses que je faisais enfant. Enfant, je faisais des to pilles en bambou, et des bateaux en coquillages. J'ai donc beaucou de sincérité. Tout ce que je mets dans ma peinture est innocent.

— Je suis leucomane, hypnomane, parthéromane, ce qui n'int resse personne.

— J'aime la peinture bien fabriquée, la peinture qui ne craq pas, celle qui s'améliore en vieillissant. La vue d'un tableau c quelé m'agace.

— On ferait mieux dans les écoles d'apprendre à bien peindr au lieu d'essayer d'enseigner l'art.

— Quand on *veut* être original, ça rate.

— Ma peinture n'est pas intellectuelle. Je n'aime pas l'intell tualité.

— Le peintre Marcel Duchamp joue aux échecs pour se poser d problèmes. Il a une nature de polytechnicien.

— Je ne pense jamais aux « messages » de la peinture.

— Je n'aime que la nature. Lorsque je ferme les yeux, je vois ciel, les arbres, les choses. Et c'est la poésie involontaire.

— Tout ce qu'écrivait Apollinaire se rapportait aux choses de vie... C'est après avoir fini mes tableaux que me souviens de leu origines. Pourquoi rassemblai-je tels ou tels objets ? C'est ap

avoir peint ce qui paraît ne pas se ressembler que j'en comprends la raison.

— Je ne peux rien assembler sans mobiles, sans base mentale. Sans cela je ne ferai qu'une nature morte.

— Apollinaire m'a dit un jour : « C'est vous qui ressemblez le plus au douanier Rousseau. » C'était à peine un compliment... Rousseau avait un merveilleux côté tactile, mais il dessinait comme un primaire. Le difficile, c'est d'apprendre à dessiner sans perdre ses dons naturels.

— Ce qu'il faut, c'est garder sa simplicité, en apprenant sa technique.

— Tant de gens disent des choses vaines... Il ne faut pas leur ressembler! »

Nous parlons de Carolus Duran et de Henner, de leurs premières toiles si attachantes :

— Ils ont voulu gagner de l'argent : ce n'étaient pas de grands artistes. »

Pierre Roy sourit :

— Il faut toujours passer par une époque où l'on redevient académique.

— Je vais vous paraître présomptueux... Mais à notre époque mes tableaux sont les seuls terminés.

— Le temps rend précaires les plus belles ou les plus charmantes esquisses...

— Rien n'est plus difficile que de *faire* un tableau d'une indication... C'est un monde... »

Au cours d'une conférence qu'il fit en anglais à l'Académie des Arts d'Honolulu, et que nous traduirons mot à mot, Pierre Roy certifiait après avoir évoqué Delacroix et Matisse :

— Les peintres qui sont venus après une école antérieure ont toujours cherché à trouver ce qu'il y avait de mal dans leurs prédécesseurs, et essayé de le prouver. Souvent ils ne le pouvaient pas, mais cela ne veut pas nécessairement dire qu'ils étaient de mauvais peintres, et les nouvelles écoles se sont développées à travers les tentatives de faire mieux que ce qui était auparavant.

III. — L'HISTOIRE

— Je suis né à Nantes, où j'ai été élevé dans un établissement religieux, l'Externat des Enfants Nantais.

« Notre professeur de dessin était l'abbé Sotta, dont Élie Delaunay a fait un portrait.

« C'est mon grand-père qui m'a donné le goût du dessin. Officier de marine, il avait beaucoup voyagé. Aspirant, il avait été passé en revue à Toulon par le duc d'Angoulême, et avait assisté à la prise d'Alger.

« Quand j'étais enfant, il me prenait sur ses genoux et me mon trait les aquarelles qu'il avait faites dans les Mers du Sud.

« Le voyage, cela revient toujours...

« De mon père, Donatien Roy, un amateur de talent, aquarelliste, qui m'encouragea toujours comme un ami, j'ai aussi su l'influence : moins vivement pourtant que celle de mon grand-père, à cause des mers tropicales. Mon père était très lié avec Charles Milcendeau, ce maître oublié que je regrette n'avoir pas connu. La Patellière était un peu notre cousin...

« Le premier peintre célèbre que j'ai rencontré fut Edgar Maxence. Cela m'a beaucoup ému. Il nous a tous peints dans un bois, ce qui a duré un mois. C'est un homme charmant...

« Je suis arrivé à Paris pour faire de l'architecture, car cela me semblait plus sérieux que la peinture. Mais le monde de ces ateliers, les blagues stupides m'en ont écarté.

« J'ai alors travaillé avec Eugène Grasset, artiste des plus intéressants et que l'on a beaucoup trop oublié. Je suis resté trois ans avec lui. Il faisait d'admirables vitraux : je n'ai jamais compris pourquoi celui qu'il destinait à la cathédrale d'Orléans a été refusé...

« Puis j'ai passé un an chez Jean-Paul Laurens : ce n'était pas un bon peintre, mais c'était un excellent professeur, tenant à ce que l'on apprenne bien le dessin.

« A cette époque, j'ai suivi les cours du Collège de France et j'ai appris le japonais.

« Vers 1905-1906, j'ai exposé au Salon de la Nationale : ce fut la seule fois, les tableaux que je présentais ensuite ayant été refusés.

« Au Salon des Indépendans, j'ai exposé une ou deux fois, dont les *Trois jeunes filles habillées en sauvages*. Apollinaire les remarqua et m'écrivit pour que j'aille le voir.

« Nous sommes devenus très intimes, mais je l'ai connu trop tard, deux ans avant la guerre...

« C'était un homme solaire, inspirant...

« C'est aux Soirées de Paris qu'il a eu la première idée de ses *Calligrammes*, il m'a passé un petit papier : « A Monsieur Roy ». Les *Calligrammes* devaient s'intituler *Idéogrammes coloriés*...

« Il manquera toujours quelque chose à ceux qui ne l'ont pas rencontré...

« Pendant la guerre, j'étais interprète dans l'armée américaine ; je pensais aux tableaux que je fais maintenant.

« Le croquis de cette toile que je me suis toujours refusé à vendre — Pierre Roy me montre le tableau qui porte un collier de poissons bleus et qui s'appelle officiellement *Adrienne pêcheuse* — date de la bataille de la Somme..

« Avant l'armée américaine, j'étais dans l'artillerie lourde. J'ai fait la Champagne et tout le tremblement... »

IV. — L'œuvre

Pierre Roy est un analyste.

Ses tableaux qui furent, avant la guerre, clairs, allègres et pleins de grâce, sont, depuis, condensés à l'extrême. Il a abandonné le tango pour le cabinet du naturaliste. Épis et grains de blé, œufs mouchetés que pondent les oiseaux en décalcomanie du Grand Larousse Illustré, liserons s'enroulant sur eux-mêmes, faute du tuteur qui deviendra caducée grâce à eux et grâce à la serpentine imagination grecque, roues de bois toutes neuves qui manquent aux charrettes de la tribu trinitaire des Le Nain, coquillages qui, fonts baptismaux où le sel est dans l'eau, contiennent toute la mer qu'ils devancent, Pierre Roy réunit tout ce qu'il reste d'essentiel des trois règnes, sous un ciel impeccable. Ses démonstrations mathématiques étayent son instinctive poétique.

Il ne calcule qu'en rêvant, et pour mieux ordonner et mieux peindre.



La première fois où je le rencontrai devant ses tableaux, je demandai à Pierre Roy s'il connaissait Paul Valéry. Il me répondit négativement.

Depuis, ils ont été présentés l'un à l'autre.

Ils étaient faits pour s'entendre.

Et je sais que Valéry, visitant la Rétrospective de l'art français organisée en 1937, prit Pierre Roy par le bras :

— Venez voir le canard d'Oudry. Il est si pur et si blanc qu'il me fait toujours penser à votre peinture. »

Pierre Roy est le peintre valéryen par excellence, le peintre dont la science devient une vertu en raison de la profondeur et du charme de son exactitude.

Dans le canard blanc d'Oudry, Paul Valéry voit-il un albatros ou la colombe de Noé exsangue et pendue par les pattes ?

Ce sont les albatros qui pêchent, et les colombes qui picorent, qui apportent à Roy son fretin couleur de ciel, et tous ces fragments, de main d'homme ou non, dont la dissonance n'est qu'apparente, annonçant la fin du déluge, dans l'air, sur la terre, comme aux bords lactés de la mer, un commencement pictural de la sérénité.

Gaston Poulain.

Jeanne au bûcher

Oratorio dramatique

Partition : Arthur Honneger. Trame poétique : Paul Claudel

Dans une conférence préliminaire, Claudel vint lui-même nous parler de sa pièce : il y a quatre ans, Ida Rubinstein chargea Honneger de composer la partition d'une *Jeanne d'Arc*. Honneger demanda à Claudel d'écrire la trame de l'oratorio, et Claudel refusa. Comment peut-on parler d'une héroïne si connue? Si l'on ne veut redire ce que chacun sait, il faut trahir l'orthodoxie, que Claudel identifie avec le bon sens et la vérité. Et Claudel, alors ambassadeur en Belgique, avait repris son train pour Bruxelles sans plus y penser. Au moment où il commençait à somnoler sur son journal, une image s'imposa à lui, une de ces images dont le poète sait qu'il ne pourra se libérer avant qu'il n'ait satisfait à son exigence créatrice, à sa sollicitation aiguë et pénétrante. Cette image était celle du signe de la Croix. Elle devint bientôt celle de Jeanne au bûcher, essayant, autant que le lui permettaient ses mains liées, d'ébaucher le signe du sacrifice, de la lutte et de l'unité. *Pas plus que le Christ ne pouvait être séparé de la Croix, il ne fallait séparer Jeanne de l'instrument de son supplice.* L'image fit son chemin dans l'esprit du poète; elle propagea autour d'elle des ondes de plus en plus larges; la pièce se dessina : Jeanne, dans l'imminence de la mort, prenait conscience de sa vocation et voyait s'éclairer sa vie. L'intelligence de son rôle, naturel et surnaturel, lui était enfin concédée. Elle se voyait réunie à Dieu dans la flamme du martyre, et elle comprenait que son rôle ici-bas avait été de « réunir » les provinces de France, et de demeurer entre elles un lien. Le moment était venu pour elle de *comprendre ce qu'elle avait fait* et de prononcer le *oui* suprême.

L'œuvre ne nous a pas déçus; et pourtant nous en atten-

dions beaucoup. Elle était exécutée en oratorio de concert, sans mise en scène ni costume, avec cette particularité qu'elle associait au chant la parole déclamée. Jeanne et Frère Dominique sont au premier plan. Entre eux se poursuivra, tout au long de la pièce, un dialogue parlé que les solistes, le chœur et l'orchestre accompagneront de la manière la plus significative.

Au fond, sur quatre bancs étagés, les chœurs de Félix Raugel, hommes, femmes et enfants, semblent de gentilles phalanges, aimablement disciplinées. En avant, l'orchestre philharmonique de Paris, dirigé par Louis Fourestier, et l'orchestre honnegerien, avec ses accessoires, batteries, cloches, ondes Martenot, débordent jusque dans les loges.

Jeanne est enchaînée au bûcher, et la flamme va l'atteindre. Au milieu des imprécations de la foule hostile, des voix consolantes se font entendre, celles de la Vierge Marie, celles des saintes, Catherine et Marguerite, celles des cloches de Domremy. Dans l'apaisement qui succède, Dominique donne lecture à Jeanne du livre de sa vie. Jeanne revoit une à une les choses qui lui sont signifiées, elle entend le grincement des plumes qui les fixèrent sur le papier pour la suite des temps, et elle s'étonne : « Tout cela fait un livre. » Un livre sur elle, si simple qu'elle ne saurait le lire.

Guidée par Dominique, elle revit ensuite son procès. Le tribunal devant lequel elle comparut se mue en tribunal d'animaux. Elle est littéralement livrée aux Bêtes. Le Tigre, le Renard et le Serpent refusent de présider. Les Moutons sont choisis comme assesseurs, et l'Ane comme greffier. Mais une Bête réclame la présidence. — « Comment vous appelez-vous ? » demande le chœur. — « *Ego nominor Porcus* », répond le soliste, qui traduit aussitôt. « Je suis le Cauchon. » Il est difficile de rendre compte de la scène, car son principal intérêt vient des trouvailles sonores du musicien. Avec une verve spirituelle, l'orchestre « dessine » pour l'oreille chacun des animaux appelés à comparaître. Il s'agit de matérialiser les défauts des bourreaux : la bêtise, la routine, et la brutalité. Il s'agit aussi pour Claudel — car, avec lui, une interprétation n'empêche pas l'autre — de réaliser une de ces analogies auxquelles il se complaît : Jérémie, dans sa souffrance, parlait des « taureaux gras qui se presseront sur lui ». Et Jeanne s'explique ici

à l'aide de Jérémie, comme elle s'explique ailleurs, pour même raison, à l'aide du Christ. Ainsi, les temps se recouvrent, le sacrifice est un, la charité est une au regard de Dieu, à qui tous les temps sont présents.

Dans le silence qui succède, passe un long gémissement. Jeanne croit entendre la plainte du vent; mais c'est chien de saint Dominique qui hurle son remords dans nuit. C'est à nous de comprendre que les deux Dominicains qui laissèrent mourir Jeanne par lâcheté expient à cet instant leur faute. Le doux frère qui assiste Jeanne est honteux de cette tache qui souille sa robe monastique, et qu ne saurait effacer « ni la soude, ni l'herbe à foulon Pourtant sa courageuse fidélité lavera l'Ordre de cette tache.

Jeanne demande pourquoi elle a été condamnée. Ce sont les solistes qui lui répondent en lui expliquant le jeu de cartes. Dans un jeu de cartes, il y a les rois; mais ce sont les valets qui font tout l'ouvrage. Jeanne a été condamnée parce que les rois ont laissé les valets jouer son sort. Un jeu dérisoire se déroule symboliquement devant elle qui en est l'enjeu.

Mais peu à peu le ton s'élève. Les deux cloches de sainte Catherine et de sainte Marguerite sonnent sur le chemin de Reims, conjurant Jeanne de ramener le roi en son royaume. Avec cette qualité de contemplation religieuse que possède seul le chant grégorien, le chœur des voix d'enfants chante sur un motif religieux, la douceur de la terre en l'attente de la semence, la joie de la France en l'attente de son roi. Cette allégresse apaisée a quelque chose des campagnes et quelque chose des monastères; à moins que toute l'étendue des campagnes ne fasse songer, à ce moment-là à une sorte de grand monastère jubilant. Puis c'est un cortège rustique qui apparaît : Le géant Heurtebise, qui représente la Picardie, mène avec la bourguignonne Mère-aux-Tonneaux, un dialogue musical d'une truculente cordialité. Ils festoient, dans une scène bacchique, pour la réconciliation des deux provinces, prélude à la réconciliation de toutes les provinces.

Jeanne revoit son enfance, dont le chœur des jeunes voix fraîches évoque la grâce tendre. (« Et moi, ce petit bout de femme dans les orties et les boutons d'or, et si ébahie qu'elle oubliait de manger sa tartine. ») Dominique lui

demande de lui « expliquer son épée », cest-à-dire le miracle guerrier qui la fit triompher. Mais la raison en est dans cette innocence de vie dont elle n'a pas conscience et dont elle ne peut rendre compte : « — Pour que tu comprennes, Frère Tondu, il faudrait que tu sois une petite fille lorraine. » Aussi, avec cette logique vraie, qui n'est pas celle des docteurs et qui a parfois les aspects de l'incohérence, Jeanne, au lieu d'expliquer, rappelle son enfance. Elle chante la vieille chanson de Trimazo, gardée presque intacte en sa fruste candeur : *En revenant par les champs, j'avais trouvé les blés si grands...;* et elle ajoute :

C'est le tilleul devant la maison de mon père, comme un grand prédicateur en surplis blanc dans le clair de lune, qui m'a tout expliqué.

Jeanne, à ce souvenir, exulte et se souvient combien elle était forte de la force de Dieu :

Celui qui voudrait empêcher les mirabelliers de fleurir, il faudrait qu'il soit bien malin.

Celui qui voudrait empêcher les cerisiers de ceriser, il faudrait qu'il se lève de bon matin.

... Et quand Jeanne, au mois de mai, monte sur son clair et triomphal cheval de bataille, il faudrait qu'il soit bien malin celui qui empêcherait toute la France de partir.

... Cette épée que saint Michel m'a donnée, elle ne s'appelle pas la haine, elle s'appelle l'amour.

On croirait entendre, quand Jeanne se tait, le souffle du vent courant sur les herbages et sur la poussière des chemins. La saveur des fines campagnes est là, captée par l'ingénieuse musique. Le souvenir de la forêt bourgeonnante excite l'imagination de Jeanne, qui devient lyrique pour exalter l'espérance; l'espérance chaque année renaissante au cœur de la forêt, l'espérance indéfiniment renaissante au cœur du chrétien. Les saintes, Catherine et Marguerite, reprennent le thème qui se propage par tout le chœur et l'orchestre. Le thème de l'espérance alterne bientôt avec celui de la foi. Puis les deux thèmes se développent simultanément, et, tandis qu'une partie du chœur chante : « L'espérance est la plus forte », l'autre partie chante :

pour son compte : « La foi est la plus forte ». A quoi Jeanne répond : « Dieu est le plus fort. »

Cependant, Jeanne reprend conscience des flammes qui l'enveloppent, et la peur la saisit en sa chair qui va périr. Elle dit sa peur; et l'orchestre en multiplie l'écho en murmures de surprise et de scandale : si elle était une sainte aurait-elle peur ? Alors, la Vierge intervient : « Jeanne, confie-toi au feu qui te délivrera. » Bientôt c'en est fait : Jeanne est déliée par la flamme qui consume; et, dans un magnifique mouvement, tout le chœur chante : « Personne n'a de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'il aime. »

Claudel n'a fourni que la trame poétique et dramatique; sa prose se réduit à peu de chose. Cela suffit pour qu'on en reconnaisse l'accent. Cette poésie directe nous donne non pas des impressions sur les choses, mais les choses elles-mêmes, et leur souffle à notre visage. Mais, dans l'insignifiance de la prose, la conception de l'ensemble, l'invention et l'organisation des thèmes porteraient encore la marque du génie claudélien. N'est-elle pas claudélienne cette manière de planter l'esprit dans la chair et de loger le ciel tout près de la terre ? Les voix des saintes se mêlent aux voix de la forêt, aux voix de l'enfance, aux voix des cloches. On passe avec aisance du bouffon au sublime, de la grâce à la rusticité, du mysticisme à l'évocation des grosses réalités. La réalité est une unité multiple et mouvante, « une » dans l'effort qu'elle doit à chaque instant refaire pour se « réunir ». Il ne faut en dissocier nul élément, en vue d'un effet distingué; il faut voir comment tous les aspects se répondent, s'ajustent et nous parlent : le bourgeon qui pointe a quelque chose à nous dire sur l'espérance; les cerisiers savent que penser de la magnifique vitalité du monde créé. Qui ne reconnaîtrait l'auteur de *Tête d'Or* et du *Soulier de Satin* en cet art de jouer avec le dissemblable et d'en faire de l'unité ? Ne sait-on pas qu'il excelle à synchroniser des durées diverses, à rendre manifeste la présence simultanée de soi-même à tous les moments de sa vie ? Mais, lui, il est obligé de nous donner *successivement* dans sa prose ce qu'il voudrait nous faire sentir *simultanément*. La musique, au contraire, rend possible cette simultanéité. Dans le même temps venaient à nous, harmonisées et distinctes, les voix de l'enfance, celle

des saintes, celles des champs. De sorte que la musique semblait l'achèvement nécessaire du drame claudélien, elle fond en elle ses aspérités, elle harmonise ses dissonances les plus cruelles, elle met un lien intemporel entre les épisodes de sa chronologie bouleversée.

L'œuvre se passait magnifiquement des costumes et d'une mise en scène. On n'avait nul besoin de la suggestion par l'image : on ne voyait pas; plus exactement, on ne voyait pas avec les yeux. C'est pour l'oreille que tout se dessinait et se construisait. On écoutait « par toutes ses ouïes »; et le drame vous tirait à lui, directement, sans l'intermédiaire des images. La musique fut plus aisément comprise que la prose par un public à qui Claudel n'est pas toujours familier. Claudel ne fait rien pour venir au-devant de nous; c'est à nous de nous prêter à lui; sa parole est souvent chargée de trop de science et de trop de sens. Ajoutons qu'elle ne s'éclaire que dans une lumière de foi; et qu'elle semble, hors de cette lumière, bouleverser la logique et même le bon sens. Comment admettre, si l'on ne se pénètre du sens le plus profond de l'œuvre, cette parole de Jeanne à Dominique : « J'aurais beau faire, je ne pourrai faire de toi une petite fille lorraine. » C'est plein de sens, si l'on veut comprendre; et c'est stupide si l'on ne veut pas.

La musique offrait une remarquable variété de registre et d'évocation, et triomphait dans le mélange des thèmes doubles ou triples. Elle transposait presque directement des sons naturels, le murmure, le cri, le souffle; elle utilisait les ondes Martenot qui, en doublant les violons, en augmentaient l'intensité, et devenaient un élément de fusion dans la polyphonie générale. Enfin, elle trahissait une chaleur de vie qui s'exprimait dans ce crescendo qui allait des curiosités techniques du début jusqu'aux scènes magistrales de la fin. Mais il me paraissait difficile de séparer, pour les juger isolément, cette musique et cette prose. Elles étaient bien faites l'une pour l'autre, œuvres de deux amis qui ont les mêmes goûts et le même sens de l'art. Ce sont deux talents robustes et tumultueux qui se plaisent aux brusques passages d'un registre à l'autre et aux accords difficiles entre des thèmes distants, soutenus par une vigoureuse musculature rythmique. Ils ont l'un et l'autre un sérieux profond, et cherchent, chacun dans son do-

maine, les moyens techniques qui permettent l'expression vraie, directe, authentique, éloignée de l'artifice et de la virtuosité. Enfin c'est, en l'un et en l'autre, la même unité de souffle lyrique et religieux. Grâce à cette collaboration unique, nous avons connu la merveille d'une œuvre sur Jeanne d'Arc qui soit à la fois parfaitement neuve et parfaitement conforme à la simplicité de l'orthodoxie et de la tradition.

E. DRAHONNET.

LIVRES

Tout le monde a connu de ces figures belles dont la beauté est sans intérêt, et de ces figures irrégulières dont les défauts évidents sont un charme et comme un piment.

Ainsi des œuvres d'art; ainsi des livres. Ce n'est pas le mieux fait, ce n'est pas le plus impeccable, le plus purement écrit, le mieux équilibré dans son architecture qui nous laisse le souvenir le plus vivace et le plus stimulant.

Les *Dialogues sur la Colline* [1] de Pierre Cras me paraissent appartenir à ce type d'ouvrages imparfaits dont il serait grandement dommage que leur imperfection eût empêché leurs auteurs de les donner au public. En le lisant, une boutade de Péguy me revenait en mémoire : comme un de ses amis avait écrit un livre dont la composition ne lui semblait pas excellente, mais qu'il trouvait plein d'idées intéressantes, « il n'avait, disait-il, qu'à écrire tout ce qui lui passait par la tête au lieu de composer ».

Pierre Cras, dans sa préface, nous confie qu'il avait eu l'idée d'exposer ce qu'il voulait dire sous la forme d'un

1. *La Baume, Dialogues sur la Colline*, éd. Publiroc, Marseille, 1938.

roman. Réflexion faite, il a choisi l'allure plus décousue, « à sauts et à gambades », dirait Montaigne, de ces *Dialogues*, qui lui permettent précisément d'écrire « tout ce qui lui passe par la tête ».

Or il se trouve qu'ayant une tête très solide, très claire, et richement meublée, les choses qui passent par cette tête sont généralement pleines d'intérêt et le plus souvent singulièrement denses et substantielles.

Les *Dialogues* ont pour scène un lieu que l'auteur aime, admire et révère : la Sainte-Baume. Ils ont pour sujet tout ce qui peut passionner un humaniste et particulièrement un humaniste chrétien : la Musique, le Progrès, la Beauté, l'Art, la Morale, l'existence de l'Ame.

Au rebours de certains métaphysiciens qui ne semblent pourvus que d'un regard intérieur, P. Cras a des yeux excellents et qui se posent sur les choses visibles avec une rare efficacité. Ses dialogues sont mêlés de paysages dont le relief est si coupant qu'on croirait avoir sous les yeux des vues stéréoscopiques, tel, par exemple, ce début même du livre :

La pluie ne tombait plus. Et un rayon de soleil venu d'on ne sait où, filtrant à travers une épaisse buée, commençait à faire transparaître quelque chose du paysage jusque-là dissimulé. Une barre de rochers gris, luisants, entremêlés de morceaux de terrain jaunâtre ressortait déjà, tachée de vert par les buissons et les arbres qui s'accrochaient par plaques sur la pente raide.

Au-delà de ce talus proche dont la crête coupait d'un trait l'embrasure de la croisée, un peu au-dessous de l'horizon, on découvrait, comme un lé de velours brillant, une portion de la plaine. Tous les verts de la nature s'y trouvaient rassemblés et luisaient dans le faisceau de lumière concentrée : champs de blé en herbe, jeunes prairies, touffes de saule, bosquets de chêne, bois de pin chargés de leurs quatre années d'aiguilles foncées. Le ciel bas pressait sur les brumes prêtes à recouvrir les feux verts enclos dans cet étalage.

Puis le paysage changea. La brume s'épaissit encore en se relevant, devint nuage; et tassée, travaillée, modelée par le soleil et par le vent — et par la main des anges — elle se posa parallèlement à la barre de rochers comme un rouleau, laissant apercevoir au-dessous de lui le début d'une forêt.

Tout le livre abonde en passages qui ne sont pas moins colorés, nets et présents, que celui-là.

Le duc exilé de *Comme il vous plaira* bénit la forêt d'Ar-

dennes où, loin de la Cour et de ses mondanités menteuses, il a découvert :

> Dans les arbres des voix, dans les ruisseaux des livres,
> Dans les pierres un prône, et du bien en toutes choses.

Pierre Cras, lui aussi, a trouvé dans la Sainte-Baume un livre d'une inépuisable richesse, et c'est pourquoi il a senti le besoin de se susciter des interlocuteurs à qui il confierait les grands et purs secrets que lui a murmurés sa chère montagne.

A vrai dire, les plus intéressants de ses interlocuteurs ne sont que Pierre Cras lui-même. Et c'est là, peut-être, la faiblesse du livre. Ces dialogues ne sont au vrai qu'un monologue; Jacques Hélier, c'est Maître Jacques, le meneur de jeu, et c'est ce qu'il pense que nous voulons savoir. En outre, ces monologues sont moins variés que ne le laissent entendre les sous-titres. Qu'il nous parle de Marx, du progrès mécanique, de Bach ou de Platon, nous sentons que Jacques Hélier est possédé si fort par l'*Unum Necessarium* qu'il est seul à ne pas se douter qu'il ne porte à tout le reste qu'une curiosité de surface et une attention trop rapide.

L'auteur nous dit avoir renoncé au roman. Ce n'est pas tout à fait vrai. Un roman s'insinue parmi ses dialogues. Un homme, un sceptique, retrouve la foi — ou plutôt, il la trouve — après un séjour à la Sainte-Baume, sans qu'on sache trop comment l'amour humain (un amour très pur, tout diaphane, encore inconnu, mais profond, riche et enveloppant), la grâce divine et la dialectique de Jacques Hélier se sont combinés pour réaliser le miracle.

Au lecteur qu'offenserait le miracle et son dénouement trop édifiant, une *variante* est offerte sous l'artifice subtil et imprévu d'un chapitre V *bis*...

O. L.

MOIS ARTISTIQUE : JUIN

1. — Le profond et sensible Antral, galerie A. Schoeller.

4. — M. Albert Lebrun inaugure le Salon des Artistes Français et de la Nationale, où l'on prend les mêmes pour recommencer.

5. — M. Lebrun inaugure à Versailles l'exposition sur la Révolution, admirablement réalisée par l'historien de goût Pierre Ladoué. — Aux Quatre-Chemins, le surréalisme clair de Peggy Banks. — Galerie Dufresne, trois jeunes, Guignebert, Claude Loewer, R. Moisset. Beaucoup d'espoirs. — Dans son atelier, le sculpteur manchot Maurice Prost. — Galerie Poyet, la finesse de Gischia. — Galerie Carrefour, l'Algérie recomposée de Paul Elsas. — Galerie Barreiro, l'émotif Cosson.

6. — Décès du doux sculpteur Albert Marque, vice-président du Salon d'Automne, né en 1872 à Nanterre. — On annonce d'Apt la mort du céramiste Léon Sagy. — Galerie Orbis, Stefania Ordynska. — Galerie de l'Arcade, gouaches vives de Suzanne Ballivet.

9. — Le célèbre peintre Foujita revient à Paris après plusieurs années passées au Japon.

10. — Mort à Chartres du peintre Pierre Vaillant. — Édith Desternes et les Fonseca exposent galerie Neville.

11. — Galerie Lucy Krohg, Val marche sur les traces de Renoir.

12. — Le bon peintre et décorateur Auguste Fabre meurt. — Galerie Pétridès, le solide Jacques Thévenet. — Galerie Billiet, Max Lingner et sa force sociale.

15. — La plus instructive des expositions, galerie Bernheim Jeune, sur les artistes qui ont servi la gloire de Cézanne, Émile Bernard, Camoin, Bonnard, M. Denis, Matisse, Ranson, Vuillard, Redon, Gauguin, etc...

16. — Marthe Dorlet qui tient de Valadon, et Flexor, galerie Carmine. — Le nerveux et mélancolique Tchelitchew, chez René Drouin.

18. — Le sculpteur Damboise reçoit le Prix de sculpture des Vikings. — Galerie Berthe Weill, un groupe de sculpteurs à retenir, Beothy, Freundlich, Gardner, Garnier, Luzanowsky, Privat, etc...

19. — Un bel hommage, galerie Zak, à ce maître, Paul Sérusier. — Autre remarquable exposition, galerie Kaganovitch, avec Derain, Dufy, Friesz, Manguin, Rouault et Jacques Boussard. — Galerie Henriette, le dernier-né surréaliste Victor Brauner.

20. — M. Alexandre Descatoire, statuaire, est élu à l'Académie des Beaux-Arts.

23. — Despierres, Lasne, Marchand, Tal Coat, tous intéressants, galerie Dufresne.

25. — Le célèbre expert et collectionneur Lord Duveen meurt à Londres. — Galerie contemporaine, la vivante Suzanne Tourte, retour de Pologne, et l'intelligent Karzou. — Galerie Barreiro, Jean Dufy. — M. Brunerye, conseiller municipal, souhaite que soient signalées aux autorités compétentes les découvertes archéologiques qui pourraient être faites à Paris en creusant les tranchées de la défense passive.

26. — Peintures de Jannot, dessins du spirituel Effel aux Cahiers de la Jeunesse.

31. — Le carnet de santé, dû à l'initiative de Louise Hervieu, artiste baudelairienne, est créé par M. Marc Rucart, ministre de la Santé publique.

GASTON POULAIN.

Le Gérant : E. AUBIN. — Imp. E. AUBIN ET FILS, LIGUGÉ (Vienne).